

Brigade Mondaine [286] – Blandine et ses fauves

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRÉSENTE

BRICE
MO

Par Michel Brice

BLANDINE
ET SES
FAUVES

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°286)

BLANDINE ET SES FAUVES

QUATRIEME

Blandine Devaux ne put s'empêcher d'avoir un imperceptible mouvement de recul en découvrant l'espèce de bête humaine s'encadrant dans la porte qui venait de s'ouvrir.

Sa première réaction fut de se dire que ce type ne devait même pas être capable d'y passer, dans la porte, à moins de la franchir de biais, tant il était massif et large.

Il n'était pas spécialement grand, mais il dégageait une incroyable impression de force et de puissance.

Il avait des yeux de fauve.

CHAPITRE PREMIER



Assis très droit dans son profond fauteuil de cuir directorial, Antoine Devaux sursauta violemment en entendant le carillon sur deux tons de la porte d'entrée. D'un coup d'œil rapide à sa pendule de bureau en argent, il constata qu'il était pile huit heures et demie.

C'était elle !

Du bout de son index maigre, il enfonça l'une des touches de son Mac Book, afin de le remettre sous tension. Aussitôt, l'écran s'éclaira, pour laisser apparaître une jeune femme brune, au sourire figé, presque stupide, qui tentait, dans un pauvre décor de salon petit-bourgeois, de prendre une pose aguichante et ne réussissait qu'à se rendre pitoyable.

Elle était vêtue en tout et pour tout d'un ensemble slip et soutien-gorge en fausse dentelle rouge et noire – de l'article de sex-shop, dont la mauvaise qualité se voyait à l'œil nu, malgré la netteté très approximative de la photo – en réalité une image vidéo arrêtée – retransmise par l'ordinateur.

De toute manière, qualité ou pas, cela n'avait guère d'importance, dans la mesure où les sous-vêtements en question disparaissaient presque complètement sous les gigantesques replis de graisse molle et blanche qu'ils auraient été bien incapables de contenir.

Et c'était précisément cette vision qui faisait trembler Antoine Devaux d'excitation, ses petits yeux gris fixés sur l'écran, ses lèvres minces légèrement entrouvertes. Cela et surtout le fait que la grosse fille brune qui prenait la pose dans l'ordinateur était précisément celle qui venait de sonner à la porte de l'immense appartement occupé par les bureaux de sa société d'exportation, dans le quartier de la Muette, à Paris, en bordure du bois de Boulogne.

Lorsqu'il l'avait « levée », sur l'un des nombreux sites de rencontres

qu'offrait désormais Internet à tous les gens avides d'aventures sexuelles, la fille lui avait dit avoir 24 ans et s'appeler Audrey. Ce seul prénom avait tout de suite fait grimper l'excitation d'Antoine Devaux de plusieurs crans d'un seul coup.

Audrey, cela faisait partie de ce qu'il appelait les « prénoms quart-monde ». Il entendait par là ceux qu'affectionnait ce qu'il nommait le « bas-peuple », et dont la plupart était tirés des séries américaines stupides dont « ces gens-là » s'abrutissaient à longueur de journée.

Audrey, Jessica, Peggy, Samantha : autant de prénoms qui suffisaient presque, à eux seuls, à allumer une étincelle de désir dans les prunelles grises d'Antoine Devaux. L'équivalent masculin de ces « prénoms quart-monde » étaient les Kevin, Brandon, Jason ou Jérémy dont les instituteurs et professeurs de collège sont désormais encombrés. Mais Antoine Devaux ne s'intéressait pas du tout aux garçons.

Non, lui, ce qui mettait en branle son imaginaire érotique, c'était les filles « du peuple », ainsi que plus personne n'osait dire. Et plus elles venaient du bas de l'échelle, plus il leur trouvait d'intérêt. Il avait besoin de ce mélange de niaiserie fleur bleue et de vulgarité sensuelle qu'il se flattait de savoir trouver en elles au premier regard.

Mais ce n'était pas tout.

Que la fille soit d'humble origine – *de pauvre et de petite extrace*, disait Devaux, lorsqu'il lui prenait l'envie de citer François Villon – n'était pas suffisant. Pour le plonger dans les transes du désir, il fallait aussi qu'elle soit brune. Et surtout, surtout, bien en chair.

« Bien en chair » était d'ailleurs un pudique euphémisme, dans le cas d'Antoine Devaux. Ce qu'il aimait, c'était les femmes grosses. Très grosses. Obèses, si possible. Il lui fallait des bourrelets, du moelleux, de l'excessif, des vagues de chair molle, des monts et des vallées de graisse...

Et c'est précisément tout ce dont semblait abondamment nantie la jeune femme qui venait de sonner à la porte de la société *Devaux Export* – du moins si elle ressemblait vraiment à ce que le PDG voyait sur l'écran de son Mac Book.

Antoine Devaux entendit le craquement caractéristique du vieux et magnifique parquet qui s'étendait sur les six cents mètres carrés de l'appartement dont il était propriétaire au titre de sa société.

C'était son assistante, son « irremplaçable autre moi-même », comme il appelait parfois Angèle Gropius lorsqu'il se sentait d'humeur badine. C'est-à-dire assez rarement, il devait bien le reconnaître.

À travers la porte fermée de son bureau, Devaux entendit s'ouvrir celle de l'entrée, avec son habituel chuintement caoutchouteux. Puis, deux voix de femmes lui parvinrent, étouffées par le double panneau de bois massif.

La première, à la fois grave et douce, il la connaissait bien : c'était celle

d'Angèle, qui travaillait à ses côtés depuis plus de douze ans maintenant. Et dont il aurait eu beaucoup de mal à se passer. « C'est ma mémoire vive », disait-il encore de cette femme de 38 ans, d'origine germano-italienne mais née en France de parents fraîchement naturalisés.

Quant à l'autre voix, elle était plus forte, plus haut perchée, avec des éclats d'une vulgarité qui fit passer des frissons dans la colonne vertébrale d'Antoine Devaux et suffit à réveiller son sexe assoupi.

L'échange avec Audrey, par l'intermédiaire d'Internet, avait eu lieu la veille au soir et avait été rondement mené : Antoine Devaux, homme d'affaires richissime et très occupé, avait horreur de perdre du temps. Il n'avait pas fallu plus d'une heure à sa correspondante pour accepter le principe d'une visite discrète à ses bureaux, moyennant une « indemnité financière » pour son déplacement.

Lorsque Devaux avait évoqué la somme de cinq cents euros, l'« indemnité » avait été acceptée avec un certain empressement par la dénommée Audrey. En toute innocence, elle lui avait précisé qu'elle occupait un studio à Aulnay-sous-Bois, dans le « 93 », et que, aide-ménagère à domicile, elle était au chômage depuis plus d'un an, ce qui avait encore accru l'excitation d'Antoine Devaux.

Une aide-ménagère au chômage issue d'une banlieue pourrie : on était bel et bien dans ce « quart-monde » qui parlait si fort à son imaginaire érotique.

Quart-monde, d'accord, mais pas question de se risquer dans le Tiers. Antoine Devaux se faisait un principe de n'avoir jamais le moindre rapport avec des filles immigrées ou filles d'immigrés. Non qu'il se sentît raciste le moins du monde, il se sentait même plutôt attiré par les petites Arabes boulottes qu'il lui arrivait de croiser.

Mais, d'un naturel assez timoré, pour ne pas dire peureux, il se méfiait des « complications ». Avec ces filles-là, on ne savait jamais s'il n'allait pas surgir dès le lendemain un quelconque « grand frère », pour vous trancher la gorge au nom de l'honneur et de la religion ! Mieux valait se cantonner aux Jessica « de souche », c'était plus sûr...

Les doigts secs et nerveux d'Antoine Devaux se mirent à pianoter rapidement sur le cuir de son immense bureau en merisier massif. Il commençait à trouver le temps long. D'un autre côté, il savait bien pourquoi plus de trois minutes s'étaient déjà écoulées depuis l'arrivée de la visiteuse.

En bonne assistante, aussi docile que compétente, Angèle devait prendre le temps d'expliquer à Audrey ce que son patron attendait d'elle. Il fallait bien que quelqu'un lui donne les grandes lignes du scénario, toujours à peu près le même, qui avait le don de conduire Antoine Devaux directement au septième ciel.

Ou, en tout cas, à une forte et saine jouissance, ce qui était déjà bien. Largement plus en tout cas que ce qu'était capable de lui offrir son épouse

légitime.

Antoine Devaux ferma les yeux et un pli de contrariété tordit les commissures de ses lèvres minces.

Blandine...

Ce n'était vraiment pas le moment de penser à elle ! Ça risquait de le perturber et de faire rater l'entrevue avec son appétissante visiteuse...

Justement, le léger bourdonnement de son téléphone de bureau arriva à point pour chasser l'image du visage lisse et froid de Blandine Devaux.

Antoine enfonça précipitamment la touche correspondant au bureau de son assistante :

— Oui, Angèle ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? J'avais dit que je ne voulais pas être dérangé, bon Dieu !

Il avait pris un ton excédé, une voix désagréablement sèche et métallique. Ce qui n'émut pas du tout Angèle Gropius, dans la mesure où cette comédie faisait partie du jeu et qu'elle le savait mieux que quiconque.

— Monsieur, répondit l'assistante d'une voix neutre, la jeune femme que vous avez convoquée pour le poste d'hôtesse d'accueil vient d'arriver...

— Bon, très bien, grommela Devaux, avant de relâcher la touche du téléphone, amenez-la-moi...

Avec une certaine fébrilité, il dégrafa son pantalon d'alpaga, en fit descendre la fermeture et, se tortillant sur son fauteuil, parvint à faire descendre son slip le long de ses cuisses maigres et blêmes, de façon à ce que son sexe, encore au repos, accède à l'air libre.

Puis, il se renfonça sous son bureau, de manière à ce que son petit manège reste invisible des deux femmes qui allaient entrer. Dans un premier temps au moins...

La porte s'ouvrit, laissant d'abord apparaître la silhouette massive et charnue d'Angèle Gropius, ses longs cheveux noirs comme toujours attachés en un impeccable et sévère chignon, et ses grosses lunettes munies de chaînettes à mi-chemin de son nez légèrement busqué.

Lorsqu'elle avait postulé pour devenir la secrétaire de son assistante de l'époque – morte d'un cancer foudroyant deux ans plus tard – Antoine Devaux avait d'abord été attiré par la silhouette d'Angèle Gropius. Elle avait la carrure lourde et massive d'une cantatrice wagnérienne, mais corrigée par les rondeurs (déjà très généreuses à cette époque) moelleuses d'une *marna* napolitaine.

Mais Antoine Devaux ne confondait pas le travail et le plaisir. Et, s'il avait engagé la postulante, c'est parce qu'il avait tout de suite su repérer ses précieuses qualités d'organisatrice. Au point, deux ans plus tard, après la mort de Bernadette Sylvère, de la promouvoir au poste d'assistante de direction, avec une très confortable augmentation de salaire.

Dans l'intervalle, néanmoins, entre Angèle et son patron, la frontière séparant travail et plaisir avait subi un certain nombre de brèches non négligeables...

Angèle Gropius pénétra dans le bureau, puis s'effaça pour permettre à son patron de découvrir la jeune femme qui la suivait immédiatement.

Ses petits yeux écarquillés, Antoine Devaux en reçut un choc très agréable au creux de la poitrine.

Audrey était encore mieux « en vrai » que ce qu'il en avait vu sur Internet. Nettement mieux, même.

Pour commencer, elle était réellement énorme. Sa chair molle débordait de partout, ses seins gigantesques ballottaient lourdement à chacun de ses mouvements, son fessier était aussi large et rebondi que celui d'une jument poulinière. Elle avait choisi de revêtir une robe en laine pelucheuse, d'un rouge criard, trop petite pour elle et dessinant avec précision chacun de ses nombreux bourrelets. Elle portait aux pieds des bottes blanches à clous dorés qui formaient avec la robe un ensemble d'un tel mauvais goût qu'Antoine Devaux sentit son sexe se mettre à gonfler et à durcir instantanément.

Audrey avait un visage lunaire et pâle, encadré de lourds cheveux noirs, un double menton tremblotant, de petits yeux clairs n'exprimant strictement rien, des lèvres épaisses et aussi molles que le reste de sa personne. Elle se tenait debout, ses énormes bras ballants, se dandinant légèrement d'un pied sur l'autre, un sourire fortement niais accroché à sa bouche, les yeux dans le vague.

« La femme idéale, un vrai fantasme ambulant », songea fugitivement Antoine Devaux, en avalant péniblement sa salive à deux reprises.

— Monsieur, voici Audrey Vuillard, qui vient pour le poste d'hôtesse, annonça très sérieusement l'assistante.

— Très bien, Angèle, veuillez refermer la porte, je vous prie, répondit Devaux d'un ton calme, presque indifférent. Non, non, restez, je vous en prie !

Ce n'était pas automatique. Lors des petites « séances » qu'il s'offrait régulièrement au siège de sa société, après le départ des employés bien entendu, Antoine Devaux préférait parfois rester seule avec la « postulante », mais parfois aussi il demandait à sa collaboratrice de demeurer dans le bureau. Soit pour simplement assister aux ébats qui allaient s'y dérouler, soit même pour y participer.

Angèle Gropius ferma rapidement la porte, en retenant le gros soupir douloureux qui montait à ses lèvres rouges et impeccablement dessinées.

Elle aurait de beaucoup préféré retourner dans son propre bureau et faire semblant d'ignorer ce qui se passait ici. Non qu'elle fût choquée par les débordements érotiques de son patron avec les diverses « postulantes », ni d'une pruderie excessive.

Angèle Gropius était simplement jalouse. Jalouse et également meurtrie.

Car, depuis près de 12 ans qu'elle travaillait avec Antoine Devaux, elle n'avait jamais cessé d'être amoureuse de lui. Elle avait eu beau tenter de se raisonner, de se dire que ce petit homme sec et à moitié chauve de 57 ans était tout sauf un Apollon, rien n'y faisait.

Alors, comprenant que jamais sa passion ne serait payée de retour, elle compensait en se montrant d'un dévouement de chien fidèle, acceptant tout, se soumettant à tout. Elle se serait, à la lettre, jetée dans le feu sur un simple froncement de sourcils de son patron.

— Approchez, Mademoiselle Vuillard, ordonna Antoine Devaux, d'une voix autoritaire.

Il était à présent en pleine érection, son sexe gonflé jaillissait à la verticale de son pantalon largement ouvert. Mais comme le fauteuil était enfoncé sous le bureau, aucune des deux femmes ne pouvait s'en apercevoir.

— Le travail d'hôtesse est très délicat et demande beaucoup de souplesse, d'esprit d'adaptation, savez-vous ? interrogea Devaux, cependant que, sous le bureau, sa main droite entretenait négligemment son érection.

Audrey Vuillard eut un sourire d'une parfaite bêtise égrillarde, découvrant des dents d'une blancheur éclatante mais assez mal plantées.

— Oh ! ben ça, pour la souplesse je crains personne, moi, faudrait pas croire !

« Mon Dieu qu'elle est bête ! songea Devaux, tandis que ses doigts se crispaient involontairement sur sa verge dressée et palpitante. Un vrai bonheur... »

— Il n'y a pas que ça ! reprit-il sur le même ton sévère. Il faut savoir plaire aux visiteurs et essayer de satisfaire leurs exigences, pour ne pas dire leurs caprices.

— C'est vrai que les hommes, ils sont très capricieux ! approuva sentencieusement Audrey avec le même air niais. Oh ! j'dis pas ça pour vous, hein ! Mais n'empêche...

— Une bonne hôtesse doit savoir faire face à toutes les situations sans se laisser démonter, reprit Antoine Devaux, dont les joues creuses se coloraient légèrement. Elle doit être capable de se plier à toutes les situations dans une seule optique : la réussite de son patron. Vous me comprenez, Mademoiselle ?

Visiblement, à voir son air béant, Audrey Vuillard commençait à perdre pied et à ne plus trop bien savoir ce qu'elle faisait là. Devaux décida qu'il avait assez sacrifié au décorum et qu'il était temps de passer aux choses sérieuses. « D'entrer dans le vif du sujet », songea-t-il – et le double sens obscène de l'expression faillit le faire sourire.

— Je vais vous donner un exemple concret, Mademoiselle, reprit-il, la voix plus sourde. Veuillez contourner le bureau et vous approcher, je vous

prie...

Docile, passive, la grosse brune fit ce qu'on lui demandait. En même temps, Devaux s'était écarté du bureau. Si bien que, le meuble contourné, la première chose sur laquelle tombèrent les yeux bovins d'Audrey fut la verge tendue et gonflée, pointée droit vers elle.

— Avant de prendre une décision au sujet de votre embauche éventuelle, il faut que nous soyons sûrs que vous êtes en mesure d'apporter toute satisfaction à notre clientèle, énonça Devaux d'une voix parfaitement naturelle, comme s'il ne s'était pas avisé de l'indécence de sa tenue.

Immobile, Audrey contemplait la verge jaillissante sans paraître s'en émouvoir outre mesure. Ses énormes seins montaient et descendaient au rythme de sa respiration tout aussi régulière qu'une minute auparavant.

— Angèle, ordonna Devaux, je vous prierai de bien vouloir nous montrer un peu si cette jeune personne présente les qualités requises pour le poste à pourvoir...

L'assistante contourna à son tour le bureau et vint se placer juste derrière Audrey Vuillard. Laquelle sursauta lorsque les doigts de l'assistante s'attaquèrent aux boutons qui fermaient sa robe, sur le côté droit.

— Eh ! protesta-t-elle d'une voix traînante et molle, c'était pas prévu au programme, ça ! Je fais pas les filles, moi...

— Très mauvaise réaction ! tonna Antoine Devaux. Une bonne hôtesse doit être prête à faire face à toute situation ! Sinon, elle est bonne à jeter à la rue et à...

Il se tut brusquement et sa bouche émit un drôle de petit gargouillis humide.

Simplement parce que, sous les doigts habiles d'Angèle Gropius, la robe rouge vif venait de choir sur le parquet soigneusement ciré.

Audrey apparut, uniquement vêtue du même ensemble de sous-vêtements qu'elle portait dans sa vidéo retransmise par Internet. Minuscules pièces de lingerie bon marché dont elle débordait de partout.

Devaux sentit son sexe se gonfler encore davantage. Cette fille avait vraiment des seins énormes qui, privés de soutien, devaient dégringoler sur son ventre délicieusement proéminent, lequel devait lui-même masquer plus qu'à demi la touffe noire de son sexe.

Elle avait des hanches larges, faites uniquement de bourrelets de graisse, mais qui paraissaient presque fines par comparaison avec sa formidable croupe, dépassant de chaque côté, telle celle de la Vénus hottentote, et à ses cuisses énormes envahies de cellulite.

Angèle dégrafa prestement le soutien-gorge de fausse dentelle, qui alla rejoindre la robe à terre. En effet, les deux seins monstrueux dévalèrent littéralement le long du buste pour aller s'échouer sur le ventre plissé et

grumeleux. Ils étaient nantis de larges aréoles brunes, au centre desquelles se dressait un mamelon pratiquement de la taille d'une saucisse à cocktail, mais en plus dur.

Sachant ce qui excitait son patron, Angèle prit ces énormes outres de chair flasque à pleines mains et les pressa l'une contre l'autre, faisait rouler les gros tétons entre ses doigts.

Totalement passive, après sa velléité de protestation, Audrey se contentait d'émettre par instants de petits ricanements stupides, les yeux dans le vide.

— Baisse ta culotte, espèce de grosse truie ! gronda Antoine Devaux, qui se sentait atteindre des sommets d'excitation, face à cette montagne de chair passive.

Malgré son apathie naturelle, Audrey Vuillard ne put s'empêcher de tressaillir sous l'insulte infamante. Ce qui fit trembloter tous les plis de son corps boursoufflé. Elle faillit même protester, elle ouvrait déjà la bouche pour cela. Mais elle dut se souvenir à temps des cinq cents euros qui devaient être le prix de sa docilité et, refermant ses lèvres molles, elle fit descendre sa culotte distendue le long des énormes piliers qui lui tenaient lieu de cuisses.

Apparut un buisson noir assez fourni, du moins le peu qu'en laissait encore voir la masse molle et tombante du ventre qui recouvrait presque entièrement le pubis.

Sans que son visage exprime la moindre émotion d'aucun ordre, Angèle Gropius continuait de manipuler sans trop de douceur les énormes mamelles aux pointes tendues, sachant que cela excitait toujours beaucoup son patron.

Quant à Audrey, elle commençait à trouver sa situation de plus en plus agréable. Bien sûr, elle n'était venue là que pour l'argent et on la traitait comme une putain.

Mais, d'un autre côté, avec son physique « hors normes », ce n'était pas si souvent qu'elle avait l'occasion de goûter à un beau morceau d'homme, comme celui qui pointait à présent en direction de son corps.

C'était même très rare, pour dire le vrai.

Parfois, même, lorsque le manque de plaisir se faisait trop cruellement sentir, Audrey se rendait à Paris, dans le quartier situé entre les portes Saint-Martin et Saint-Denis. Là, elle entrait dans le premier cinéma porno qu'elle rencontrait sur son chemin, seins même s'inquiéter des regards des autres, qu'elle avait appris à ignorer.

Il était bien rare que, dans la pénombre de la salle, un homme ou deux ne viennent pas s'installer dans les fauteuils à côté du sien, cependant que, sur l'écran, des sexes s'interpénétraient en gros plan.

Généralement, au bout de quelques secondes, Audrey voyait jaillir la verge tendue de son ou de ses voisins, que son propriétaire inclinait dans sa direction, en une sorte d'offrande muette. Audrey n'avait plus qu'à faire

passer sa main par-dessus l'accoudoir pour que ses doigts se referment autour du membre convoité.

Souvent, alors qu'elle masturbait ou suçait l'un de ses voisins immédiat, un autre en profitait pour glisser sa main sous la jupe flottante qu'elle mettait toujours dans ces cas-là et, se faufilant au milieu des replis de graisse de son corps, parvenait finalement à son sexe trempé de désir...

Donc, se disait Audrey depuis une minute ou deux, pourquoi ne pas joindre l'agréable au lucratif ? Pourquoi ne pas profiter de cette verge qui s'érigait pour elle ? De cet homme, pas très séduisant ni jeune, certes, mais qui semblait la désirer *pour ce qu'elle était* ? Et même des caresses un peu brutales que cette femme à peine moins grosse qu'elle faisait subir à sa gigantesque poitrine, et qui commençaient à produire leurs effets agréables ?

Antoine Devaux avait fini par quitter son siège. La virilité tendue en avant, il pétrissait à présent le ventre énorme de la jeune femme, enfonçant ses doigts dans cette masse gélatineuse et informe avec une sorte de ravissement extatique.

Audrey avança une main presque timide en direction de la verge qui pointait vers elle sa tête rubescente. Mais, dès que ses doigts effleurèrent la hampe, Devaux écarta sa main d'une tape sèche sur le poignet.

— Ne me touche pas, salope ! gronda-t-il, sans cesser de pétrir les monstrueuses fesses dont il s'était maintenant emparé. Nous allons passer au test d'embauche final...

Sachant ce que cela signifiait, Angèle lâcha les énormes seins qu'elle malaxait et glissa sa main droite entre les énormes cuisses annelées, qu'Audrey écarta autant qu'elle le put, avec beaucoup de complaisance.

Elle ne put retenir un sourd gémissement lorsque les doigts de l'assistante parvinrent, avec bien du mal, à trouver le chemin de son intimité et à s'y enfoncer d'un coup.

— Elle est prête, Monsieur... annonça Angèle, d'une voix neutre, comme elle aurait parlé d'une lettre ou d'une liste de clients éventuels.

— Tourne-toi ! ordonna Devaux d'une voix sifflante. Couche-toi sur le bureau et présente-moi ton gros cul !

D'autant plus docile que son excitation ne cessait de croître, Audrey obéit à l'ordre donné. Son ventre s'étala sur le bureau comme un bloc de gélatine fondant à la chaleur.

Les yeux hors de la tête, Antoine Devaux saisit à pleins bras les énormes fesses de sa partenaire, afin de les soulever et de les écarter tout en même temps. Ce qui lui demanda un réel effort musculaire, portant son excitation à son comble.

Angèle Gropius s'était écartée légèrement, sachant que son rôle était terminé. Et que, de toute façon, la séance était proche de sa conclusion.

En effet, Antoine Devaux parvint enfin à faire se frayer un chemin à son membre palpitant, au milieu des masses de chair qui semblaient prendre un malin plaisir à lui barrer l'accès à l'intimité convoitée.

Il s'enfonça d'une seule poussée dans le fourreau humide et brûlant, aussi étroit que celui de n'importe quelle jeune fille normalement proportionnée.

Il se dit que la nature était tout de même bien faite, même lorsqu'elle se laissait aller à quelques exubérantes fantaisies chamelles...

Le corps énorme et mou tressauta sur le bureau lorsque le membre masculin le pénétra. La joue sur le cuir gris bleu, Audrey se mordit la lèvre inférieure pour ne pas se mettre à crier de satisfaction.

Elle avait compris que son client la voulait totalement passive et qu'un aveu de plaisir de sa part serait sans doute assez mal reçu par lui...

Tandis que la verge la pilonnait avec une force et une régularité affolante, elle se demandait d'ailleurs comment elle allait faire pour jouir sans émettre le moindre son, vu qu'elle sentait déjà les prémices de l'orgasme embraser son ventre, très loin sous les entassements de bourrelets. Elle n'eut pas à se la poser très longtemps.

— Mademoiselle, je suis vraiment désolé, haleta soudain la voix masculine derrière elle, mais je crois que vous ne ferez pas l'affaire pour ce poste...

Une pause, une brusque accélération des coups de reins en elle, puis la voix de nouveau, beaucoup plus forte, à peine reconnaissable :

— Votre candidature est rejetée !

Au même moment, comme si c'était là la phrase magique seule capable de déclencher son plaisir, l'homme qui la pénétrait poussa une sorte de rugissement sourd, s'abattit sur son dos en râlant et...

Et ce fut tout.

Le temps qu'Audrey réalise que son partenaire venait d'exploser en elle, il s'était déjà retiré, la laissant désemparée, frustrée, vide, béante.

— Mademoiselle, vous avez entendu ce que je viens de vous dire : le poste d'hôtesse vous est refusé ! claqua la voix masculine, redevenue normale, sèche, désagréable. Veuillez reprendre une tenue décente et quitter ce bureau, je vous prie ! Et rapidement !

Du coin de l'œil, Audrey Vuillard vit que, tout en parlant, son client avait ouvert un tiroir et en avait sorti une mince liasse de billets de cinquante euros, qu'il déposa sur le coin du bureau. Elle en fut soulagée.

Après tout, c'était pour l'argent qu'elle était venue ici, pas pour s'envoyer en l'air.

Tout en se rhabillant rapidement, elle se dit que, puisqu'elle était déjà à Paris, elle en profiterait pour aller se faire une petite séance de cinéma X. Où elle trouverait toujours un mâle peu regardant pour finir ce que celui-ci avait

commencé...

Antoine Devaux rangea sa Peugeot 607 le long du trottoir du Faubourg Saint-Antoine, juste sous le panneau de stationnement interdit, signalant par un dessin noir un enlèvement possible des véhicules contrevenants.

Il était près de dix heures du soir, on était dans la semaine de Noël : il était bien certain que sa voiture serait encore là lorsqu'il reviendrait. De toute façon, il avait bien l'intention de faire durer le moins possible ce rendez-vous que Coralie lui avait donné le matin même, par téléphone.

Rendez-vous dont elle lui avait assuré qu'il était capital *pour ses intérêts à lui*, mais dont elle avait absolument refusé de lui préciser l'objet.

Il descendit de la voiture en soupirant. L'humeur sereine où l'avait mis le petit intermède avec cette Audrey, dont il avait déjà oublié le nom de famille, cette belle humeur n'était déjà plus qu'un souvenir.

Ce rendez-vous auquel il n'avait pas trouvé de bonnes raisons de ne pas se rendre l'exaspérait d'avance. Ne serait-ce que parce qu'il venait de l'obliger à traverser tout Paris en direction de l'est, alors qu'il habitait, totalement à l'opposé. Ensuite parce qu'il n'avait pas la moindre envie de rencontrer Coralie.

Coralie Valbert, l'associée et, de notoriété publique, la maîtresse de Louis de Castellás, son gendre, le frère aîné de sa femme, Blandine.

Antoine Devaux revint légèrement en arrière dans le faubourg, afin de s'engouffrer dans la rue Faidherbe, là où vivait Coralie Valbert.

Dans un appartement payé par ses soins, comme à peu près tout chez les Castellás, depuis dix-huit ans qu'il était marié avec Blandine.

En remontant la rue à peu près déserte, Devaux se dit qu'il exagérait peut-être un peu. Mais, la seconde suivante, il se persuada que, non, il n'exagérait pas du tout. Car, après été son employée, Coralie Valbert était devenue l'associée de Louis de Castellás, dans son « restaurant », et c'est donc avec ses propres revenus que la jeune femme payait le loyer de son appartement.

Sauf que le « restaurant » en question était systématiquement déficitaire et que c'était lui, Antoine Devaux, qui en renflouait régulièrement les caisses vides, payait les fournisseurs, les impôts, etc. Donc, d'une certaine manière, c'était bien lui qui entretenait Coralie Valbert.

Antoine Devaux s'engouffra dans le hall de l'immeuble en pierres de taille où la jeune femme avait élu domicile et se dirigea vers le petit ascenseur.

Lorsqu'il pensait à l'entreprise de son beau-frère, à son « restaurant », il mettait toujours mentalement des guillemets autour du mot. Car si, officiellement, il s'agissait bien de cela, et s'il ne s'agissait que de cela pour les très conformistes comte et comtesse de Castellás, ses beaux-parents, l'établissement était aussi et avant tout une boîte échangiste.

« Bonne chère au rez-de-chaussée, bonne chair au sous-sol ! », aimait à

plaisanter Louis de Castellás. En revanche, il n'aurait pas pu, sans mentir, ajouter « bonnes finances dans les caisses »...

Il n'y avait qu'une porte sur le palier du troisième étage et Antoine Devaux enfoua résolument le bouton de la sonnette. La porte s'ouvrit presque aussitôt, comme si l'occupante de l'appartement le guettait derrière la porte. Ce qu'elle faisait peut-être, du reste.

Une fois de plus, la voyant apparaître dans l'encadrement, négligemment enveloppée dans une sorte de kimono noir satiné, aux motifs abstraits rouge et argent, Antoine Devaux se dit que Coralie Valbert était vraiment une fille splendide et hautement désirable.

En tout cas, d'après les critères érotiques « ordinaires » de la plupart des hommes. Car, pour lui, même si Coralie pouvait être raisonnablement rangée dans la catégorie des beautés « pulpeuses », il lui manquait bien une trentaine de kilos pour espérer l'émouvoir...

C'était une blonde au corps souple et moelleux, aux formes harmonieusement marquées, au visage très sensuel mais ayant conservé quelque chose d'innocent, de presque enfantin. Avec ses yeux clairs et ses lèvres pleines, beaucoup d'hommes s'accordaient à dire qu'elle avait quelque chose de l'actrice américaine Scarlett Johansson.

Antoine Devaux savait que Coralie allait sur ses vingt-huit ans mais, l'ignorant, il lui en aurait facilement donné cinq ou six de moins. À cause de cette petite lueur naïve – faussement naïve – dans son regard limpide.

— Antoine ! comme je suis content de vous voir chez moi ! Mais entrez, voyons !

La voix de Coralie était un peu rauque, mais non dénuée d'une certaine douceur caressante.

Elle s'effaça pour le laisser entrer, mais pas assez pour qu'il ne soit pas obligé de frôler sa généreuse poitrine, qui tendait la soie de son kimono.

Avec l'instinct qu'il avait des gens et de leurs motivations, même secrètes, Antoine Devaux comprit en un clin d'œil pourquoi il était là. Coralie Valbert allait tenter de lui faire un plan séduction. Pour le plus clair, le plus terre-à-terre et le plus banal des motifs.

Afin de lui soutirer de l'argent.

Sans doute même le plan d'attaque avait-il été élaboré en commun avec Louis de Castellás, qui était tout à fait du genre à jeter froidement sa petite amie dans les bras d'un autre, pour peu que cela puisse servir à renflouer ses caisses toujours aussi désespérément vides.

Du coup, maintenant qu'il voyait clair dans la partie qui allait se dérouler, Antoine Devaux se détendit d'un coup, et se sentit même de nettement meilleure humeur.

Dans le domaine des affaires et des tractations financières, une Coralie

Valbert, toute maligne qu'elle puisse être, n'avait absolument pas les moyens de lutter avec un homme de sa trempe. Lui qui, depuis des années, presque chaque jour, vendait du luxe dans toute l'Europe, négociait des contrats jusqu'en Russie, servant d'intermédiaire aux plus grandes marques françaises de prestige.

Quand on est capable de faire des affaires avantageuses avec des financiers et des entrepreneurs russes, tous plus ou moins mafieux, on ne pouvait pas craindre les pauvres petites manœuvres d'une Coralie Valbert, quels que puissent être ses charmes personnels.

Des charmes auxquels, de toute façon, Antoine Devaux n'était pas du tout sensible : non seulement Coralie était bien trop maigre pour lui, mais elle était en outre bien trop « classe », pas assez « quart-monde » pour pouvoir prétendre l'exciter aussi peu que ce fût.

C'était la première fois qu'il venait chez elle et, malgré la parfaite maîtrise de lui-même qu'il se flattait de posséder, il eut tout de même un léger haut-le-corps en pénétrant dans le salon, où régnait une chaleur moite et délicatement parfumée, encore accrue par les lourdes tentures écarlates qui masquaient les deux hautes fenêtres et par les boiseries couleur havane qui recouvraient partiellement les murs.

À droite de la pièce rectangulaire se trouvait une cheminée d'appartement, dans laquelle deux bûches brûlaient en crépitant. En cercle autour de l'âtre se trouvaient un petit canapé deux-places et quatre fauteuils, visiblement glanés chez les brocanteurs ou les antiquaires bas de gamme. Au centre, une table basse en acier et verre fumé qui se mariait aussi mal que possible avec le reste du mobilier.

Mais ce n'est pas cela qui avait attiré l'œil de Devaux et l'avait fait sursauter.

À l'extrémité opposée de la pièce se trouvait un vélo d'appartement, comme il s'en rencontre chez beaucoup de jeunes femmes soucieuses de leur forme physique – quoique assez rarement dans le salon.

En tout cas, à sa connaissance, on n'en rencontrait jamais de semblable. Car, à celui-ci avait été ajouté, sur la selle, un accessoire qui faisait toute la différence.

Un énorme godemiché de caoutchouc noir, d'un réalisme impressionnant, fixé par sa base au moyen de sangles et de clous de tapissier, et dressé vers le plafond.

Coralie Valbert surprit le regard furtif de son visiteur vers sa « monture ». Elle sourit avec un naturel désarmant et murmura de sa voix un peu rauque :

— Il faut bien passer le temps lorsqu'on est seul, vous ne trouvez pas, Antoine ? Et puis, c'est si ennuyeux, la gymnastique, si on ne la pimente pas un peu... si on ne joint pas l'agréable à l'utile...

Mais Antoine Devaux ne l'écoutait déjà plus que d'une oreille distraite.

Ses yeux venaient de tomber sur un grand cadre fixe entre les deux fenêtres, juste en face de la porte d'entrée de la pièce. Sous la plaque de verre se trouvaient une trentaine de photographies de différentes dimensions, qui, toutes, représentaient Coralie, parfois seule mais le plus souvent avec d'autres personnages.

Des photos d'orgie, où l'on pouvait voir la jeune femme s'adonner à toutes les figures imposées de la partouze : Coralie avalant goulûment des verges anonymes, Coralie le visage enfoui entre les cuisses d'une femme dont on ne voyait pas le visage, Coralie se faisant prendre par deux hommes à la fois avec un air extasié, etc.

Un vrai florilège...

— Tenez, asseyez-vous là... proposa la jeune femme en désignant le petit canapé.

Antoine Devaux retint un petit sourire sarcastique : le canapé, bien entendu. Il aurait parié une semaine de ses revenus – près de cent cinquante mille euros, tout de même – qu'après lui avoir proposé un verre, Coralie allait venir elle aussi s'asseoir dans le canapé, en s'arrangeant pour que sa cuisse à demi dénudée entre en contact avec la sienne.

Et c'est exactement ce qui se produisit.

De plus, comme elle avait négligé de nouer sa ceinture serrée, Devaux avait, par l'échancrure béante du kimono, une vue imprenable sur un sein lourd, à l'aréole rose sombre, dont le galbe soyeux aurait rendu pantelant n'importe quel homme normalement constitué. N'importe lequel, peut-être, mais pas lui, justement.

« Un 90 C, et encore ! », songea-t-il en plongeant un œil dédaigneux dans l'échancrure.

— Je bois à votre première visite chez moi, murmura Coralie en plongeant ses grands yeux clairs dans ceux de son hôte. En espérant qu'elle sera suivie de nombreuses autres...

Pour masquer le petit sourire sarcastique qui lui montait aux lèvres, Devaux trempa celles-ci dans le whisky sans glace que Coralie venait de lui servir.

Elle attaquait fort, la « belle-sœur » ! De plus en plus amusé, il se demandait où elle voulait en venir, ce qu'elle avait derrière la tête. Ce ne pouvait être que de l'inédit, pour qu'elle se mette ainsi en frais.

Car, enfin, à chaque fois que Louis de Castellás avait eu besoin de lui pour renflouer sa caisse, pour pallier la gestion désastreuse de son « restaurant », il n'avait jamais fait tant de manière. En général, il lui en parlait directement, sans fioriture, se contentant, comme unique argument, de lui dire que s'il faisait faillite le nom des Castellás en serait souillé, que cela rejaillirait sur sa femme, Blandine, et que leurs parents s'en trouveraient fort remontés contre lui, Antoine Devaux, qui n'aurait rien fait pour leur éviter ce déshonneur.

Et, à chaque fois, Devaux payait.

Car s'il y avait bien une chose au monde qu'il redoutait plus que tout, c'était de se fâcher avec son terrible beau-père, le vieux comte Bertrand de Castellás, qui, à 79 ans, malade, ne quittait pratiquement plus son hôtel particulier d'Uzès, sauf, deux fois l'an, pour se rendre à son château situé entre Nîmes et Montpellier.

Hôtel particulier et château de famille, eux aussi entièrement entretenus par Antoine Devaux, véritable manne de toute cette famille dont la noblesse n'avait d'égale, en grandeur, que l'impécuniosité...

Non, cette fois, il devait y avoir autre chose, songea Devaux en reposant son verre sur la plaque de verre fumé de la table basse. Ou alors, ce qu'on espérait de lui était si énorme qu'on avait cru bon de sortir la grosse artillerie, à savoir Coralie tous charmes dehors.

Un faux calcul, mais la famille de Castellás était excusable de s'y être livrée : en dehors de sa fidèle Angèle Gropius, personne n'était au courant des goûts d'Antoine Devaux en matière de sexualité. C'est en tout cas ce qu'il voulait croire...

Il n'eut pas la moindre réaction, lorsque Coralie posa négligemment sa main sur sa cuisse maigre et se pencha vers lui, lui dévoilant du même coup son deuxième sein, aussi superbe que le premier.

— Il y a déjà un bout de temps que j'ai envie qu'on fasse mieux connaissance, vous et moi... murmura-t-elle, si près de son oreille qu'il sentit sur son cou son haleine tiède et légèrement alcoolisée. J'ai toujours senti que nous étions de la même trempe, contrairement aux autres...

« Première étape : établir une connivence avec le partenaire, au détriment d'un groupe censé être inférieur ! songeait froidement Devaux, cependant que les ongles de Coralie crissaient négligemment sur l'alpaga de son pantalon. On devrait rapidement passer à la phase suivante... »

Effectivement, à ce moment, Coralie Valbert étendit tout naturellement son bras sur le dossier du canapé, juste derrière la nuque raide de son invité. Pour le coup, sa poitrine se trouva quasiment à l'air libre, sans qu'elle paraisse s'en soucier ni même s'en apercevoir.

— Je n'ai dit à personne que vous veniez me voir ce soir, dit-elle avec un petit sourire qui se voulait complice. Même pas à cet idiot de Louis : vous savez comment sont les gens... toujours à jaser...

Lorsque les doigts fins de sa voisine effleurèrent son cou, Antoine Devaux décida que ça suffisait comme ça. Il se tourna vers Coralie Valbert, plongea ses petits yeux vifs dans les siens. Ses lèvres s'étaient encore amincies, au point de ne plus ressembler qu'à une simple entaille de rasoir pratiquée horizontalement dans son visage.

— Et si vous me disiez ce que vous attendez de moi ? demanda-t-il d'une voix sèche, tout en écartant sans trop de douceur la main qui caressait sa

cuisse avec de plus en plus d'insistance.

En femme intelligente qu'elle était, Coralie comprit que son petit manège avait échoué. Son visage se ferma instantanément, son sourire enjôleur disparut, ses yeux clairs devinrent fixes, éclairés par une lueur à la fois froide et rusée.

— J'ai un marché à vous proposer, répondit-elle, d'une voix d'où toute trace de badinage avait disparu.

— Un marché, voyez-vous ça ! fit Devaux, sur un ton nettement sarcastique. Et quel genre de marché pourriez-vous donc me proposer, *vous* ?

Il avait intentionnellement appuyé sur le « vous », afin de marquer clairement que, à ses yeux, une femme comme Coralie ne pouvait sûrement pas être en mesure de proposer un quelconque marché à un homme de son niveau, de sa trempe, de son importance.

— Le genre qui ne se refuse pas ! répondit Coralie, très sûre d'elle-même, en rabattant brusquement les pans du kimono devant sa poitrine.

Elle eut un petit sourire amusé et prit une profonde inspiration, avant de laisser tomber, d'une voix volontairement négligente :

— Figurez-vous que je suis enceinte, mon cher. Enceinte de Louis. Vous comprenez ce que ça signifie ?

Antoine Devaux se sentit devenir atrocement blême. Il eut vraiment l'impression qu'un orage venait d'éclater brutalement à l'intérieur de sa tête.

Oh ! oui, il comprenait ce que ça signifiait ! Il ne le comprenait que trop bien, avec une clarté cruelle : c'était la ruine de ses espérances les plus chères, les plus anciennes, les plus importantes à ses yeux !

— Vous... vous êtes sûre ? parvint-il à balbutier, d'une voix misérable.

— Absolument certaine, répondit tranquillement Coralie, en se levant du canapé. De deux mois et demi très précisément. Vous comprenez ce que cela signifie ?

Antoine Devaux sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Et comment qu'il comprenait ce que cela signifiait ! La ruine irrémédiable de son plus beau rêve dans moins d'un mois ! La perte de ce qu'il convoitait ardemment, y pensant chaque jour, depuis près de vingt ans...

— Je dois vous signaler que, en dehors de vous et de moi, nul n'est au courant de ma grossesse, murmura Coralie Valbert, d'une voix douce.

Elle s'était rapprochée de lui, qui faisait maintenant face à la cheminée dont le feu lui brûlait le visage sans qu'il en ait conscience. Il sentait sa présence dans son dos. Une présence terriblement menaçante.

Comme un fauve qui semble ronronner alors qu'il s'apprête à vous déchiqueter.

Et c'était exactement ce que Coralie avait dans l'idée : le mettre en pièces, le dévorer.

Il ne pouvait pas laisser faire ça. Il ne pouvait pas admettre la fin de son espérance...

— Même Louis ne sait encore rien, ajouta Coralie, juste dans son dos, d'une voix de plus en plus suave, et donc d'autant plus menaçante. Mais il a toujours dit que si je lui donnais un héritier, il m'épouserait aussitôt...

Voilà, elle avait abattu sa carte maîtresse. Porté l'estocade. Antoine Devaux, le fier, l'arrogant, l'invincible Antoine Devaux était vaincu.

— Qu'est-ce que vous voulez ? murmura-t-il d'une voix pitoyable, gémissante, presque implorante.

La réponse fusa, nette, coupante, sans doute mûrement et soigneusement préparée :

— Un million ! Vous faites virer un million d'euros sur le compte que je vais vous indiquer et, dès la semaine prochaine j'entre en clinique afin que nous soyons débarrassés tous les deux de cet... « impondérable », disons...

Dans un premier temps, Antoine Devaux sentit un immense soulagement envahir chaque fibre de son corps.

Ce n'était que cela ! Un petit chantage minable ! Coralie Valbert lui proposait d'acheter son avortement pour un misérable petit million !

Antoine Devaux amorçait déjà un mouvement pour se retourner vers la jeune femme, mais il l'interrompt net. À cause de la pensée qui venait de lui carboniser le cerveau.

Un million, d'accord... et après ? Qu'est-ce qui empêcherait cette salope de se faire mettre enceinte une seconde fois, d'ici quelques mois ? Ou un an ?

Puis de recommencer encore et encore, en lui réclamant toujours plus d'argent ?

Non, c'était impossible ! Il ne pouvait pas s'imaginer vivre avec cette menace constamment sur lui, cette arme à feu braquée jour et nuit sur sa tempe ! Il en deviendrait fou ! Il fallait dissiper ce cauchemar une bonne fois pour toutes !

Maintenant...

Antoine Devaux eut à peine conscience de se baisser, de façon à ce que ses doigts maigres se referment sur la poignée du lourd tisonnier accroché juste à droite de la cheminée.

C'est presque malgré lui, en dehors de sa volonté consciente que son corps pivota rapidement sur lui-même, tout en levant son bras armé.

Avec une force dont il ne se serait jamais cru capable, Devaux abattit le tisonnier sur la tempe gauche de Coralie. Puis, le saisissant à deux mains, il le leva très haut et le fracassa sur le haut du crâne de sa victime.

Durant un temps qui parut une éternité à Devaux, la jeune femme resta debout, immobile, ses yeux fixes exprimant une sorte de stupeur incrédule.

Puis, sans un cri, sans le moindre gémissement, elle s'écroula doucement sur le parquet, avec la mollesse silencieuse d'un vêtement que l'on lâche.

Possédé par une tension nerveuse à peine supportable, Antoine Devaux asséna un nouveau coup de tisonnier sur le crâne de sa victime inanimée.

Puis un autre.

Et un autre encore...

Il ne s'arrêta, brusquement dégrisé, le visage hébété, que lorsque la tête de Coralie ne fut plus qu'une immonde bouillie sanglante, mêlée d'éclats d'os.

Alors, le cerveau humain reprit le dessus sur les instincts du fauve. Quasiment d'une seconde sur l'autre, Antoine Devaux redevint d'une froideur, d'un calme et d'une lucidité sans la moindre faille.

C'est d'ailleurs ce qui avait toujours fait sa force, dans les affaires...

Ce qui était fait était fait, il était inutile de s'y appesantir, encore moins de perdre du temps à s'en affliger.

Il fallait au contraire en tirer parti au mieux.

Antoine Devaux commença par prendre dans sa poche de veste ses gants de chevreaux afin de les enfiler. Puis, son mouchoir en main, il entreprit d'essuyer méthodiquement tous les objets ou endroits qu'il avait pu toucher, en repartant de la porte d'entrée et pour finir par le tisonnier dont la pointe recourbée dégoulinait de sang.

Cela fait, il s'agenouilla près du corps de sa victime étendue sur le dos, lui prit calmement le pouls pour s'assurer qu'elle était bien morte.

Ensuite, il dénoua la ceinture du kimono et écarta les pans du vêtement, en prenant bien soin de ne pas se tacher avec le sang qui avait giclé de ses blessures.

Saisissant les genoux ronds de la morte, il les écarta l'un de l'autre autant qu'il le put, afin de bien dégager le sexe, paré d'une délicate toison dorée soigneusement taillée.

Enfin, sans que son visage émacié ne trahisse la moindre émotion, il saisit à nouveau le tisonnier et, sans la moindre hésitation, l'enfonça d'environ trente centimètres, d'une seule poussée régulière, dans le vagin de sa victime.

Il se releva tout aussi posément, sans accorder le moindre regard au corps torturé de ce qui avait été Coralie Valbert, avec cette tige métallique jaillissant de son intimité.

Il se dirigea vers le cadre exposant les photos de la morte en pleine orgie sexuelle, le décrocha, enleva la vitre et collecta une à une toutes les photos.

Photos qu'il revint disposer soigneusement sur tout le corps et le visage de Coralie.

Ainsi, il en était certain, les policiers seraient aiguillés vers la piste d'un quelconque maniaque sexuel. Ou bien ils penseraient à la vengeance d'un

amant jaloux, quelque chose de ce genre. En tout cas, rien qui puisse les raccorder à lui.

Lorsqu'il eut fini, il s'inspecta minutieusement, des pieds à la tête, pour vérifier qu'aucune goutte de sang ne l'avait atteint, ce qui aurait pu le trahir.

En se détournant de sa victime, ses yeux tombèrent sur le vélo d'appartement avec sa selle agrémentée de l'énorme godemiché noir.

Un instant, il se dit qu'il devrait transporter Coralie jusque-là et l'empaler sur le phallus artificiel, pour la beauté de la mise en scène. Mais il y renonça aussitôt.

À cause des traces de sang que le déplacement du corps allait inévitablement laisser un peu partout, et également sur ses propres vêtements.

Mieux valait rester « sobre »...

Antoine Devaux s'apprêtait à quitter le salon lorsque ses yeux se posèrent sur un petit bureau de palissandre, juste à gauche de la porte. Ou, plus précisément sur l'ordinateur portable MacBook qui s'y trouvait posé.

Sans hésiter le moins du monde, il marcha droit au bureau, débranche l'ordinateur et le mit sous son bras. Ne sachant pas ce qu'il y avait à l'intérieur de cette machine, et n'ayant pas le temps d'en explorer les entrailles, il lui semblait plus prudent de le subtiliser et de s'en débarrasser, en le jetant dans la Seine ou ailleurs.

Il ne lui restait plus qu'à quitter l'immeuble sans être vu par quiconque, ce qui était le point le plus délicat, et surtout celui sur lequel il n'avait aucune prise.

Or, Antoine Devaux détestait n'avoir pas un contrôle absolu sur les événements.

Il décida de délaissier l'ascenseur au profit des escaliers, qui donnaient une plus grande possibilité de manœuvre en cas de besoin. Avant d'amorcer sa descente, il prit soin de laisser entrouverte la porte de l'appartement, afin de pouvoir revenir y faire retraite en cas de danger.

De danger il n'y en eut aucun et il parvint sur le trottoir sans avoir croisé âme qui vive. À chaque palier, il vérifia que la ou les portes ne comportaient pas de judas. Une seule en avait un et Antoine Devaux prit soin de passer devant en se tenant de biais, de façon à laisser voir le moins possible de son visage, si jamais quelqu'un, derrière la porte, avait eu l'idée de coller son œil au viseur exactement à l'instant où il passait.

Lorsqu'il déboucha dehors, il constata avec une certaine fierté que ses jambes étaient fermes et que les battements de son cœur n'étaient pas plus rapides que s'il s'était trouvé assis derrière son bureau.

Il marcha à pas tranquilles en direction de la rue du Faubourg Saint-Antoine, où se trouvait garée sa voiture. Il ne croisa que trois personnes, un couple d'amoureux et une promeneuse de chien, qui ne lui prêtèrent pas la

plus petite attention.

Au moment où il sortait de l'immeuble de Coralie Valbert, s'il s'était retourné, il aurait pu voir une silhouette mince quitter l'ombre d'un porche et commencer à le suivre. Puis, se ravisant, faire demi-tour et s'engouffrer dans l'immeuble qu'il venait de quitter.

Mais pourquoi Antoine Devaux se serait-il retourné ?

CHAPITRE II



Le commandant de police Boris Corentin était occupé à taper les dernières lignes d'un rapport qui lui empoisonnait l'existence depuis deux jours, lorsqu'il entendit s'ouvrir la porte du bureau des Affaires recommandées, la section reine de la fameuse Brigade mondaine, dont lui-même était l'un des fleurons depuis plus de quinze ans.

Il leva les yeux de son clavier, juste à temps pour voir s'encadrer dans l'embrasure une silhouette pulpeuse et indubitablement féminine.

Le lieutenant Géraldine Hébert.

Boris Corentin demeura silencieux et immobile. Juste pour s'offrir, pendant quelques secondes, le plaisir de la regarder tout à son aise.

Géraldine Hébert était une jeune femme de 26 ans, rousse, les cheveux raisonnablement courts. Elle avait le teint laiteux, parsemé de quelques taches

de rousseur discrètes sur les pommettes et les ailes du nez ; un nez qu'elle avait petit et légèrement retroussé. Avec cela, une bouche rouge et naturellement rieuse, ainsi que deux, admirables yeux vert émeraude, qui pétillaient de malice derrière ses petites lunettes rondes à monture dorée très fine.

Le physique de Géraldine était à la hauteur de son visage : grande, de longues jambes fines, une croupe ronde et ferme, deux petits seins aigus et haut placés, qui se passaient parfaitement d'un quelconque soutien.

En plus de ça, c'était une jeune femme au caractère naturellement enjoué, facile à vivre, dotée d'un solide sens de l'humour et capable d'être drôle elle-même, à ses heures. Le tout joint à une intelligence acérée et une grande conscience professionnelle.

Bref, aux yeux de Boris, incorrigible coureur de jupons, Géraldine Hébert aurait parfaitement pu figurer la femme idéale, telle qu'il la concevait.

À un seul détail près. Mais rédhibitoire, le détail.

La jeune et jolie « fliquette » Géraldine Hébert aimait autant les femmes qu'il les aimait lui-même !

Oh ! bien sûr, c'était une fille moderne, n'ayant rien à voir avec l'image un peu caricaturale de la lesbienne hommasse et agressive avec les mâles !

Et même, lors d'une de leurs premières enquêtes ensemble, un soir, Boris Corentin avait eu l'impression assez nette qu'il s'en était fallu d'un rien, mais vraiment d'un rien pour que Géraldine et lui ne sautent le pas ensemble, et que la jeune femme ne revienne dans ses bras à une sexualité plus « orthodoxe »...

Boris Corentin finit par s'arracher à sa rêverie vaguement érotique, et il sourit à Géraldine, qui l'observait d'un air un peu narquois, mais aussi avec une certaine tendresse.

— Comment ça va, ce matin, Petit Bonhomme ? demanda-t-il, pas fâché d'oublier un peu son fichu rapport.

Ce surnom de Petit Bonhomme, appliqué à sa coéquipière, lui était venu spontanément aux lèvres quelques mois plus tôt. Géraldine Hébert avait d'abord froncé les sourcils :

— C'est une allusion à mes mœurs, ça ?

Puis, elle avait souri de la confusion de Boris Corentin se rendant compte de la bévue, et avait décrété que ça lui plaisait bien, « Petit Bonhomme ».

De son côté, Géraldine avait pris l'habitude d'appeler Corentin « Grand chef », moitié en plaisantant, moitié sérieusement car elle ne pouvait se défendre d'une profonde admiration pour lui.

— Il est où, Mémé ? s'enquit-elle, en se débarrassant de son blouson molletonné, et apparaissant vêtue d'un jean rouge hyper-moulant et d'un teeshirt noir qui mettait bien en valeur ses seins modestes mais superbement

dessinés.

Mémé, c'était le capitaine Aimé Brichot, le coéquipier et ami fidèle de Boris Corentin, avec qui il avait partagé tous les coups durs, affronté les maniaques sexuels les plus tordus et les plus dangereux.

Géraldine Hébert, elle, depuis qu'elle avait été affectée aux Affaires recommandées, était un « électron libre », ainsi que l'avait qualifiée le commissaire divisionnaire Charlie Badolini, patron de la Brigade mondaine.

Cela signifiait que, selon les besoins des uns et des autres, elle prêtait main forte soit à Rabert et Tardet, l'autre équipe de la section, soit à Corentin et Brichot – option qui avait sa nette préférence.

— Mémé ? s'étonna Boris Corentin. Mais enfin, tu sais bien qu'il a pris la semaine de Noël, quasiment contraint et forcée par Jeannette, qui en a marre de se taper chaque année la course aux cadeaux toute seule !

— Alors là, je la comprends et je l'approuve hautement ! fit Géraldine, toujours prompte à prendre la défense d'une femme contre les « machos ». Donc, si je comprends bien, c'est moi qui fais le « chien de poche » du Grand chef ?

— Le chien de poche ? s'étonna Boris Corentin. Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

— C'est une expression québécoise, tu ne te souviens pas ? Elle désigne les jeunes stagiaires, dans les entreprises, qui servent à tout et n'importe quoi, mais surtout à n'importe quoi : faire les photocopies, aller chercher des cafés pour tout le bureau, commander les pizzas à midi, etc.

— Tu exagères ! fit mine de s'indigner Corentin : depuis que tu es dans le service, je ne t'ai jamais traitée comme un chien de poche, il me semble !

— Meuh non, c'était pour rire, Grand Chef !

Le sourire de Géraldine Hébert s'élargit, faisant apparaître la petite fossette de sa joue droite :

— Tu veux la devinette du jour ? J'aurais pas osé la sortir si Mémé avait été là, mais puisqu'il n'y est pas...

— Et pourquoi pas devant Mémé ? s'étonna Boris.

— À cause de son côté père de famille modèle, répondit Géraldine : elle est un peu *border line*, ma devinette, de ce point de vue-là...

— Eh bien, vas-y, je m'attends au pire... soupira Corentin, en se calant contre le dossier de son fauteuil.

— Est-ce que tu sais quel est le comble de la radinerie ? demanda Géraldine.

— C'est de partir en Thaïlande avec ses *propres* enfants !

— Effectivement, pour être trash, elle est trash ! s'exclama Corentin, tout de même un peu soufflé par le cynisme de la plaisanterie de sa jeune

coéquipière. Je dois dire que, même avec l'esprit que tu...

Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone de son bureau. Un modèle tout neuf, avec affichage du numéro entrant et tout le toutim. Ce qui lui permit de savoir, avant même de décrocher, qu'il était appelé par Charlie Badolini.

— Je vous écoute, patron... dit-il, après avoir enclenché le haut-parleur pour Géraldine.

— Boris ? fit la voix éraillée du commissaire divisionnaire. Brichot est avec vous ?

Décidément, personne ne semblait se souvenir qu'Aimé avait pris une semaine de congés...

— Non, il est en vacances, Monsieur le divisionnaire. C'est le lieutenant Hébert qui le remplace.

— Très bien, je vous attends dans mon bureau. Et pas dans deux heures, je vous prie !

Corentin raccrocha avec un soupir : c'était parfois un peu irritant, cette manie qu'avait Charlie Badolini de faire *comme si* ses subordonnés avaient l'habitude d'être systématiquement en retard à ses convocations...

Une minute plus tard, Géraldine Hébert et Boris Corentin pénétraient dans le grand bureau directorial, déjà enfumé malgré l'heure matinale.

— Asseyez-vous ! leur lança Charlie Badolini, en désignant d'un geste vague les deux fauteuils réservés à ses visiteurs. J'ai quelque chose pour vous.

Quand ses deux inspecteurs eurent pris place, il enchaîna, les yeux baissés vers le mince dossier ouvert sur son sous-main en cuir de Cordoue :

— Je viens tout juste de recevoir un mail de mon homologue du 12^e arrondissement. Il pense qu'il a une affaire pour nous, et je ne suis pas loin de penser comme lui.

— On vous écoute, patron... fit Boris Corentin, en croisant les jambes.

Charlie Badolini prit le temps d'allumer une nouvelle brune sans filtre au mégot de la précédente, avant de poursuivre, cette fois en regardant ses interlocuteurs.

— Une certaine Coralie Valbert, a été retrouvée morte, assassinée à son domicile de la rue Faidherbe, il y a environ une heure et demie.

— Assassinée comment ? demanda aussitôt Boris Corentin, en allumant à son tour une cigarette.

La nouvelle loi interdisait de fumer dans les lieux publics et les entreprises, mais puisque Charlie Badolini avait décidé de ne pas en tenir compte...

— On lui a défoncé le crâne à coups de tisonnier, avant de lui enfoncer celui-ci dans le...

Brève hésitation, coup d'œil gêné du commissaire en direction de

Géraldine. Laquelle, charitable, décida de le tirer d’embarras en terminant sa phrase :

— Dans le vagin, Monsieur le divisionnaire : c’est comme ça qu’on dit...

Regard noir, cette fois, de Badolini, dont le seuil de tolérance à l’ironie était assez bas...

— C’est cela même, dit-il sèchement. En outre, on a éparpillé sur son corps nu une bonne douzaine de photographies la représentant en train de se livrer à tous les débordements sexuels possibles et imaginables.

— En effet, c’est intéressant, nota Boris Corentin, en écrasant sa cigarette à demi fumée.

— Qui a découvert le corps ? demanda Géraldine, qui voulait racheter sa précédente « sortie ».

— Sa voisine du dessus. En partant travailler, elle s’est étonnée de voir la porte de l’appartement à moitié ouverte. Elle a frappé, appelé, puis, ne recevant pas de réponse, elle s’est risquée à l’intérieur et est tombée sur le corps.

— Une journée qui commence fort... ne put s’empêcher de commenter Corentin. Je suppose que votre homologue ne vous a pas fourni plus de détails ?

— Non, rien de plus : filez là-bas, vos collègues doivent être toujours sur place, ainsi que les gars de l’Identité judiciaire, enfin la troupe habituelle, quoi. Et tenez-moi au courant rapidement, je vous prie !

Géraldine et Boris quittèrent le bureau, ce dernier avec le très mince dossier remis par Badolini, dossier qui se résumait à une simple feuille de papier noircie d’à peine plus d’une dizaine de lignes d’écriture.

Mais, au moins, il y avait l’adresse où ils devaient se rendre, celle de Coralie Valbert.

Lorsqu’ils franchirent la porte de l’appartement, la première personne que virent Boris Corentin et Géraldine Hébert fut une énorme masse de chair sanglée dans un costume gris, surmontée d’une tête toute ronde, tirant sur le violacé.

— On dirait Bérú ! souffla Géraldine, grande lectrice de San-Antonio devant l’Eternel.

Le Bérú en question s’avança vers eux, leur tendant une main étonnamment fine, blanche et délicate par rapport au reste de sa personne.

— Vous êtes Boris Corentin, hein ? fit-il d’une voix elle aussi un peu trop fluette et raffinée par rapport à sa silhouette éléphanterresque. On m’a prévenu que vous preniez la relève. Je suis le capitaine Thorillon. Mais vous pouvez m’appeler Ferdinand...

— Capitaine, voici le lieutenant Hébert... présenta Boris Corentin, en désignant Géraldine.

Cette fois, le visage de Ferdinand Thorillon vira au violet profond et un sourire découvrit des dents plantées à peu près n'importe comment.

— Hé bé ! Je regrette que, dans ma fringante jeunesse, les jeunes femmes n'aient pas eu accès à la police ! dit-il en esquissant une petite courbette à laquelle son volume mit fin prématurément. Ça aurait rendu les planques et les soirées de garde nettement plus folichonnes !

Géraldine lui rendit son sourire, même si le compliment la laissait de marbre.

Il régnait une certaine agitation dans l'appartement, comme toujours dans ces cas-là, plusieurs équipes de policiers spécialisés étant occupées à relever tous les indices possibles, jusqu'au plus infime.

— Où est le corps ? demanda Boris Corentin, afin de couper court aux velléités galantes du pachydermique capitaine.

— C'est par ici que ça se passe ! gouailla ce dernier, en les précédant au salon d'une démarche dindonnante qui faillit faire pouffer Géraldine.

Son envie de rire lui resta en travers la gorge lorsqu'elle découvrit le spectacle.

Un photographe de l'Identité judiciaire était occupé à prendre des clichés du corps de la victime, étendu devant la cheminée, le corps parsemé de photographies, ainsi que Charlie Badolini l'avait signalé à ses deux inspecteurs.

Le visage de la malheureuse était atrocement mutilé, l'os à nu par endroits, boursofflé de croûtes noirâtres formées par le sang séché.

Et, d'entre ses cuisses écartées, tel un monstrueux phallus de métal, jaillissait le tisonnier qui avait servi à la tuer.

— Ça va, Petit bonhomme, tu vas tenir le coup ? s'inquiéta Boris, en lui posant la main sur l'épaule.

— C'est bon, Grand chef, je ne suis pas en sucre, non plus ! s'efforça-t-elle de plaisanter.

— Fais un peu le tour des pièces, et notamment celle-ci, voir si tu peux trouver des choses intéressantes pour nous... lui ordonna Corentin, soucieux de l'éloigner de cette vision de cauchemar, tout en ménageant sa susceptibilité.

— O.K., Grand chef, s'empressa-t-elle d'acquiescer, ravie manifestement de pouvoir se détourner.

S'avançant jusqu'au corps, Boris Corentin s'accroupit à côté de lui et observa les photos qui le jonchaient depuis le bas du ventre jusqu'au front.

Effectivement, tous les clichés représentait une jeune femme blonde, très jolie, sensuelle, au corps pulpeux, se livrant à toutes sortes de débordements

érotiques avec des partenaires multiples et des deux sexes.

— Alors ? Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda le capitaine Thorillon, debout à sa droite.

— J'en pense que cette jeune femme aimait visiblement beaucoup s'envoyer en l'air et qu'elle le faisait d'une manière parfaitement naturelle et décomplexée, répondit Corentin sans lever les yeux.

— Pas forcément ! répliqua Ferdinand Thorillon, sur un ton catégorique.

Cette fois, Boris Corentin tourna la tête et le dévisagea d'un œil étonné :

— Pas forcément ? Et pourquoi donc ?

— Parce que deux de mes gars ont déjà commencé à interroger les voisins. Or, d'après le type du premier gauche, qui m'a l'air d'être la pipelette de l'immeuble, Coralie Valbert bosserait dans une boîte à partouze ou quelque chose comme ça.

— Il sait où elle est, cette boîte ? demanda aussitôt Boris Corentin, en se relevant.

— Non, et ç'avait l'air de drôlement l'emmerder de ne pas le savoir ! répondit Thorillon, hilare. Toujours est-il que c'est peut-être pour des raisons de boulot qu'elle baisait autant, la petite mère ! La conscience professionnelle, quoi...

Boris Corentin dut reconnaître que son collègue n'avait pas forcément tort. Il désigna le corps de la main :

— Lorsque les types de l'Identité judiciaire auront fini leur boulot, je tiens à récupérer toutes ces photos, dit-il en plongeant ses yeux dans ceux du capitaine.

— Pas de problème, assura ce dernier. De toute façon, je suppose que je vais être officiellement dessaisi de l'enquête à votre profit dans le courant de la matinée, non ?

Il avait dit cela tranquillement, sans aucune trace de jalousie ou de rancœur. Ce qui, entre services différents, voire concurrents, n'était hélas pas toujours le cas. Mais lui avait l'air de s'en fiche royalement.

Peut-être était-il très content de voir un boulot tomber ailleurs que sur sa tête...

— Grand chef ! Viens voir ça... fit soudain Géraldine, dans le dos des deux hommes.

Boris Corentin se hâta de la rejoindre, près du petit bureau de palissandre devant lequel elle se trouvait. Elle tenait un agenda de cuir fauve ouvert à la main.

— J'ai trouvé ça dans le premier tiroir de la commode, là-bas, près du vélo d'appartement. Entre parenthèses, tu as vu le truc de ouf ? M'est avis qu'elle devait être plutôt chaude du réchaud, la Coralie !

Visiblement, à en juger d'après son vocabulaire « fleuri », Géraldine Hébert devait s'être déjà remise du choc que lui avait asséné la vue du cadavre défiguré, avec le tisonnier jaillissant d'entre ses cuisses...

Boris Corentin ouvrit de grands yeux ronds en découvrant l'énorme godemiché noir fixé verticalement sur la selle de l'appareil.

— En plus, ajouta Géraldine, sur un ton tout à fait naturel, si elle s'enquillait ce truc-là dans la moniche, disons : une demi-heure par jour, elle devait être plutôt spacieuse du centre d'accueil !

Oui, décidément, Géraldine Hébert semblait complètement remise...

— Tu as trouvé quelque chose d'intéressant, dans cet agenda ? demanda Corentin, en s'arrachant à la contemplation du vélo d'appartement « amélioré ».

— Intéressant, je ne sais pas, répondit prudemment Géraldine. Mais y a un truc bizarre, à la date d'hier. Tiens, lis...

Elle lui tendit l'agenda dont Boris se saisit. Il n'y avait que deux notations à la date de la veille. La première, laconique, était dépourvue d'ambiguïté :

11 h-RV coiffeur (J.M.)

Boris Corentin supposa que « J.M. » devait correspondre aux initiales du coiffeur en question.

La deuxième notation, plus longue, était aussi nettement moins compréhensible :

RV Fouquet : il faudra bien qu'il casque – ce connard – s'il tient au titre !!!

— Qu'est-ce que ça veut dire, à ton avis ? demanda Géraldine, qui avait relu en même temps que Corentin.

— Et à ton avis à toi, Petit bonhomme ? le contra ce dernier, en glissant le carnet dans sa poche.

— Je dirais que ça ressemblerait vaguement à un projet de chantage sur le nommé Fouquet. Mais je ne comprends rien à cette histoire de titre.

— C'est sans importance pour l'instant, décréta Boris Corentin. Ce qu'il faut, c'est essayer de trouver la piste de ce Fouquet. Tout en sachant que ce rendez-vous, s'il a vraiment eu lieu, n'a peut-être rien à voir avec la mort de Coralie Valbert. D'autant que le lieu et l'heure du rendez-vous ne sont pas précisés. Donc...

Devant la cheminée, à trois ou quatre mètres d'eux, le photographe de l'Identité judiciaire avait terminé son travail, et le capitaine Thorillon était occupé à collecter soigneusement sur le cadavre toutes les photos que Boris Corentin lui avait dit vouloir récupérer.

— On se demande comment il arrive encore à se baisser, avec un bide pareil, souffla Géraldine.

— C'est surtout le « relevage » qui m'inquiète... répondit Corentin sur le même ton.

— J'ai entendu que tu lui demandais les photos : tu veux en faire quoi, au juste ?

Boris Corentin désigna le cadre vide, posé de biais sur l'un des fauteuils :

— Visiblement, le meurtrier a pris la peine de les ôter de là où elles se trouvaient pour les étaler sur le corps de sa victime. Il ne peut pas avoir fait ça gratuitement, ça doit signifier quelque chose. Au moins dans son esprit. Donc, elles sont importantes pour nous aussi. Et puis...

Il s'interrompit une seconde, comme s'il avait été frappé par une idée lui traversant l'esprit. Puis il reprit :

— Tu connais le capitaine Mauduis, chez nous ? Un petit brun, sec comme un coup de trique ?

— Oh ! tu sais, moi, les coups de triques... plaisanta Géraldine, en remontant ses petites lunettes rondes sur son nez retroussé. Oui, je vois qui c'est. Et ?

— C'est notre meilleur spécialiste de tous les lieux échangistes de Paris et banlieue, répondit Boris Corentin, en souriant malgré lui de la plaisanterie de sa coéquipière. Je veux qu'il étudie au calme ces photos, pour voir s'il peut identifier le lieu où elles ont été prises.

— LE lieu ? fit Géraldine.

— Je les ai observées de près et je pense qu'elles ont toutes été prises au même endroit, oui. De là à en déduire qu'il s'agit de la boîte où travaillait Coralie Valbert, il n'y a qu'un pas...

— Que tu n'as pas hésité à franchir avec l'impétuosité de grand fauve qu'on te connaît et qui fait panteler les femelles ! enchaîna la jeune femme, avec un petit sourire tendrement moqueur au coin des lèvres.

— C'est ça, fous-toi de moi !

Géraldine désigna du pouce la porte du salon :

— Et si on y allait, justement ? C'est pas pour dire mais, en l'état, elle me branche moyen, cette pauvre Coralie...

— Tu as raison, allons-y, approuva Corentin. De toute façon, on a du boulot !



La petite chose luttait désespérément, raidissant chacune de ses fibres métalliques de toutes ses forces, pour tenter de ne pas succomber à la torture abominable qui lui était infligée par un ennemi supérieur en nombre et surtout en taille.

Finalement, malgré son héroïque résistance, l'infortuné trombone se trouva rapidement démembré par les dix doigts d'Antoine Devaux, et alla rejoindre dans la corbeille les cadavres de ses quinze compagnons, tombés comme lui au champ d'honneur depuis le début de la matinée.

Pour la dixième fois depuis son arrivée au bureau, Antoine Devaux regarda d'un œil morne la page qui s'affichait sur l'écran de son ordinateur portable, situé légèrement à sa droite, sur son bureau. C'était celle où s'affichaient les tâches qu'il devait *absolument* accomplir aujourd'hui. Et auxquelles il n'avait *absolument* pas envie de s'attaquer.

Il n'avait pas dû dormir plus de quatre heures en tout, et encore, d'un sommeil extrêmement agité et par morceaux de quelques dizaines de minutes au maximum. Heureusement encore que Blandine et lui faisaient chambres à part depuis longtemps, sinon, elle aurait pu se demander ce qui arrivait à son mari, lui qui avait toujours dormi « comme un bébé », ainsi que disait sa mère sur un ton attendri.

Ce qui lui arrivait c'est que, depuis la veille au soir, il était devenu un assassin. Et que ce n'était pas un état auquel il s'était préparé.

Depuis une douzaine d'heures, il ne cessait de revoir le visage défiguré et sanglant de Coralie Valbert, ainsi que le tisonnier fiché dans son intimité et jaillissant de son ventre en une figure lugubre. Exactement comme une scène de film d'horreur qui revient vous hanter.

Sauf que, là, c'était lui, et lui seul, l'auteur de l'horreur en question. Et

qu'il ne s'agissait pas d'un film mais de la plus tangible réalité.

En même temps, Antoine Devaux ne parvenait pas à regretter son geste « spontané ». Et il se rendait bien compte que, si c'était à refaire, il empoignerait de nouveau le tisonnier pour l'abattre sur la tempe de Coralie Valbert.

Il n'avait rien contre elle, aucune animosité, pas de reproche à lui faire, rien. Du reste, c'est à peine s'il l'avait croisée trois ou quatre fois, depuis qu'elle travaillait avec Louis de Castellás, son beau-frère. Au fond, il ne lui en voulait même pas d'avoir essayé de lui soutirer de l'argent.

Seulement, elle s'était mise en travers de sa route. Elle s'était bêtement interposée entre lui et le rêve qu'il caressait depuis près de vingt ans, auquel il pensait quasiment chaque jour avec des tremblements de convoitise.

Ça, il n'avait pas pu le supporter. Et jamais il ne le tolérerait de quiconque.

Seulement, l'absence de regrets n'empêchait pas Antoine Devaux de se sentir extrêmement tendu, fébrile, incapable de se concentrer sur quoi que ce soit. Pourtant, il ne pouvait pas rester là, comme ça, effondré derrière son bureau, à fixer d'un œil hagard l'écran de son ordinateur...

De derrière la porte séparant son bureau de celui d'Angèle Gropius, son assistante, il entendait le crépitement de ses doigts sur le clavier de son iMac. Elle, elle travaillait, l'esprit serein et placide, comme à son habitude.

Seulement, pour elle, c'était facile : elle n'avait tué personne la veille au soir...

Avec son instinct de femme tout acquise à l'homme, à sa dévotion, elle avait tout de suite remarqué que quelque chose n'allait pas chez son patron, lorsqu'il était arrivé avec presque une demi-heure de retard, ce qui ne lui ressemblait pas et n'arrivait quasiment jamais.

Il s'en était tiré en lui disant qu'il avait très mal dormi et qu'il avait un mal de tête épouvantable.

Elle était revenue deux minutes plus tard avec un verre d'eau où bouillonnaient deux comprimés d'aspirine effervescente.

Devaux l'avait gentiment remerciée et avait attendu qu'elle soit ressortie pour aller jeter le breuvage dans le lavabo de la salle de bain attenante à son bureau.

Il ne souffrait pas du tout de maux de tête. En tout cas, pas de ceux qui se peuvent vaincre avec un peu d'aspirine. Il se sentait juste tendu, terriblement tendu.

Brusquement, Antoine Devaux se redressa, se pencha en avant et enfonça la touche du téléphone le reliant directement au bureau de son assistante :

— Angèle, soyez gentille de venir tout de suite dans mon bureau, je vous prie...

Malgré son extrême nervosité, il eut un mince sourire en imaginant l'émoi de son assistante. Car il existait une sorte de code entre eux, dont ils n'avaient d'ailleurs jamais parlé, qui s'était mis en place naturellement, pour ainsi dire. Lorsque Devaux avait besoin de sa collaboratrice pour des raisons strictement professionnelles, il l'appelait Mademoiselle, ou Mademoiselle Gropius.

En revanche, lorsqu'il l'appelait par son prénom, c'est qu'il attendait d'autres services d'elle...

Antoine Devaux n'était pas aveugle. Il savait très bien, et depuis le début, qu'Angèle Gropius était en adoration devant lui, qu'elle était prête à se soumettre à n'importe quoi pour lui faire plaisir, qu'elle en était à mendier ses regards, à se satisfaire d'un simple sourire machinal. En plus, elle-même avait exactement le genre de physique qui émoustillait fortement le patron de la société « Devaux Export ».

Pour autant, il n'en avait jamais fait sa maîtresse, même si l'idée et l'envie lui en avaient souvent traversé l'esprit. Parce qu'il trouvait meilleur compte de la maintenir dans cet état de demi-servitude amoureuse.

Cela dit, il ne s'interdisait aucune des fantaisies et privautés qu'Angèle lui accordait avec empressement et même une certaine ferveur forte agréable...

La porte de communication s'ouvrit avec un léger frottement sur le parquet ancien. Cela aussi était une sorte de convention tacite, entre Devaux et son assistante : lorsqu'il l'appelait « Angèle », et non « Mademoiselle Gropius », elle entra dans son bureau sans frapper.

Comme si, soudain, elle passait du statut de simple subordonnée à un autre, pas très bien défini mais infiniment excitant – au moins pour elle...

— Vous avez besoin de moi, Monsieur ? s'enquit Angèle Gropius, d'une voix presque timide, malgré leurs longues années de collaboration.

Car, elle, quelles que soient les circonstances, ne cessait jamais de l'appeler « Monsieur »...

Par simple réflexe professionnel, elle s'était munie de son grand agenda de moleskine noire.

Antoine Devaux constata avec satisfaction qu'elle avait mis aujourd'hui sa robe de lainage noire, assortis de bas fumés, qui mettait particulièrement en valeur ses formes excessivement généreuses et opulentes.

« Excessivement » au regard de la plupart des hommes mais pas des siens...

— Oui, Angèle, j'ai besoin de vous, répondit-il, en lui lançant un regard qui fit rosir ses joues rebondies. Venez, approchez-vous, s'il vous plaît...

Angèle Gropius traversa la pièce, en tentant maladroitement de donner un balancement sexy à sa démarche, ce qui aurait pu faire sourire Antoine Devaux mais fit au contraire naître une bouffée de tendresse pour son assistante – du moins, une bouffée de quelque chose qui pouvait passer pour

de la tendresse, ou de la gratitude.

Parfois, il se disait qu'au fond la seule personne pour qui il comptait vraiment en ce monde, c'était elle, son adoratrice silencieuse et humble, Angèle Gropius.

La grosse femme brune contourna le coin du bureau et se planta juste à la droite du fauteuil de cuir où Antoine Devaux était assis, ou plutôt affalé.

— Angèle, dit-il, j'ai passé une nuit épouvantable, je suis sur les genoux, et j'aimerais que nous revoyions ensemble mon programme de la journée, pour en éliminer tout ce qui n'est pas strictement indispensable.

Elle s'empressa d'ouvrir son agenda à la page du jour, marquée par un signal de plastique.

— Vous devez absolument téléphoner à Grigor Vassilievitch, à propos de la dernière livraison de champagne à Leningrad : il continue à contester notre version des faits...

— C'est bon, ça, je peux le faire de chez moi. Ou de n'importe où. Autre chose ?

— Vous déjeunez à l'Arpège avec trois directeurs de LVMH[1], afin d'examiner les...

— Annulez ! la coupa Devaux. Présentez mes excuses, dites que je suis malade ! Il y a une femme sur les trois, non ? Faites-lui livrer trois orchidées.

— Bien, Monsieur.

Angèle Gropius ne marqua aucune réaction, lorsque la main droite de son patron se posa au creux de son genou et remonta lentement le long de sa cuisse gainée de soie...

— Ensuite ? demanda celui-ci.

— En dehors des affaires courantes, rien de particulier cet après-midi, lut Angèle Gropius, sinon votre rendez-vous de six heures avec votre kiné.

À 57 ans, Antoine Devaux commençait à avoir de petits problèmes lombaires...

— Bien, vous m'annulez tout ça – à part la séance kiné – et je rentre chez moi, décida-t-il d'un ton sans réplique. Pour les rendez-vous de moindre importance, dites à Simak de s'en charger et de me tenir au courant.

Tandis qu'il donnait ces consignes, sa main avait atteint le large fessier charnu de son assistante et le pétrissait avec une sorte de fébrilité.

Il parvint de sa seule main gauche à déboucler sa ceinture et à descendre le zip de son pantalon. Angèle Gropius, tout en notant ce que son patron venait de lui dire, ne put s'empêcher de jeter un rapide coup d'œil sur la grosse bosse dure qui déformait son slip bleu pâle.

Comme d'habitude, cette seule vision de son patron – dans ces moments-là, elle pensait plutôt qu'il était son « maître » – en érection suffit à faire naître

une délicieuse boule de chaleur au creux de son ventre.

D'autant plus maintenant que les doigts d'Antoine Devaux venaient de se glisser entre sa culotte de soie noire et sa peau, afin de s'insinuer dans les replis moites de son intimité. Sans cesser d'écrire, Angèle Gropius écarta légèrement ses grosses cuisses un peu flasques, afin de lui faciliter le passage. Elle dut se mordre la lèvre pour ne pas soupirer, lorsque les doigts maigres de son patron prirent possession d'un coup de son ventre onctueux et chaud.

Elle était déjà au bord de la jouissance, comme à chaque fois qu'il prenait possession d'elle de cette manière un peu brutale, autoritaire, sans réplique.

La main gauche d'Antoine Devaux n'était pas restée inactive et venait de faire jaillir à la verticale son sexe nouveau et raide comme la justice.

— Angèle, j'ai besoin de me détendre... murmura-t-il, les yeux mi-clos, la tête légèrement rejetée en arrière, en faisant pivoter son fauteuil pour se retrouver face à elle.

— Je comprends, Monsieur... murmura son assistante, d'une voix mal assurée, en déposant son agenda sur le coin du grand bureau de palissandre.

Cette fois, elle ne put retenir un petit gémississement lorsque les doigts masculins se retirèrent de son ventre brûlant. Avec un peu de difficulté, en raison de sa corpulence, elle s'accroupit entre les jambes maigres de son patron.

Elle empoigna délicatement la verge qui se tendait vers elle et entreprit de la caresser avec une sorte de dévotion, comme si elle avait manipulé quelque relique sacrée.

Puis, elle parcourut la hampe dressée à petits coups de langue furtifs, les yeux fermés, un demi-sourire extatique sur ses lèvres rouges vifs.

Enfin, après avoir pris une profonde inspiration, elle fit lentement coulisser le membre viril dans sa bouche, jusqu'à ce qu'il l'emplisse tout entière, tout en prenant amoureusement les bourses légèrement pendantes dans le creux de sa main, comme on recueille une offrande divine.

En même temps, elle avait glissé son autre main dans sa culotte de soie et débusqué entre les pétales charnus de son intimité le petit bourgeon dur, dispensateur du plaisir qui, elle le savait, allait rapidement fondre sur elle.

Elle fut un peu surprise, en cet instant, d'entendre la voix de son patron, lui qui, d'ordinaire, restait parfaitement silencieux jusqu'à la conclusion ultime :

— Au fait, Angèle, si jamais qui que ce soit venait vous poser des questions au sujet d'hier, vous direz que nous sommes restés ici jusqu'à environ une heure du matin, à préparer le bilan comptable de l'année qui se termine...

Antoine Devaux n'obtint en retour ni assentiment, ni question d'aucune sorte, mais il n'en avait pas besoin. Il savait que, quoi qu'il arrive, la fidèle et

dévouée Angèle Gropius ferait ce qu'il venait de lui ordonner.

Lui fournissant par là-même un alibi en béton pour cette funeste soirée...

Blandine Devaux regardait sans les voir les grands arbres du parc, noyés sous la petite pluie fine et drue qui s'était mise à tomber une demi-heure plus tôt. La longue cigarette qu'elle tenait entre le majeur et l'index de la main gauche se consumait toute seule, et les volutes de fumée bleutée qui s'échappaient de son bout cendré allaient s'écraser mollement contre la vitre ruisselante.

Dans son dos, la chaîne Bose, installée sous le piano demi-queue noir, diffusait la Ballade N° 2 de Chopin, jouée par Maurizio Pollini. Et Blandine avait l'impression que les grappes de notes qui ruisselaient des enceintes intégrées n'étaient rien d'autres que le bruit des gouttes de pluie venant tinter contre la vitre où son front s'appuyait.

Brusquement, sans raison particulière, la jeune femme blonde et mince, à la peau diaphane, eut envie de se mettre à pleurer. Pas d'éclater en sanglots, non : juste de laisser un trop-plein de larmes s'écouler de ses grands yeux pâles et fiévreux, sans rien faire pour tenter de les retenir.

Finalement, ses paupières restèrent sèches et Blandine se prit à le regretter. Elle ne pleurerait presque jamais, même lorsqu'elle avait l'impression d'en avoir très envie. Souvent, dans ces cas-là, ce chagrin sans cause précisé, incertain, flottant pour ainsi dire, se muait en une froide et sèche ironie, qu'elle dirigeait inmanquablement, lorsqu'il était là, contre son mari.

Le simple fait de penser à Antoine fit venir un pli amer au coin de ses lèvres rose pâle, finement ourlées et exemptes de tout maquillage. Blandine s'écarta de la fenêtre et alla se pelotonner dans le canapé Louis XV, à demi dissimulé derrière un paravent japonais.

Elle faillit se relever pour aller se servir une vodka glacée – son péché mignon – mais elle résista à la tentation : il n'était tout de même qu'onze heures du matin...

Blandine s'enveloppa dans la robe de chambre de mousseline verte, légèrement translucide, descendant presque jusqu'aux chevilles, qui revêtait son corps de liane, aux formes délicates, peu marquées mais de proportions parfaites.

Antoine Devaux ! Comment pouvait-on porter un nom aussi ridiculement commun ? Avait-on réellement le droit de s'appeler Antoine Devaux ?

En dix-huit ans de mariage, Blandine n'avait jamais pu s'y faire. Même si elle n'avait pas eu d'autres motifs, elle aurait de toute façon détesté son mari pour l'avoir obligée à devenir Madame Devaux.

Elle, Blandine de Castellás. Fille du comte Bertrand de Castellás,

également marquis de Villanuevas – titre espagnol octroyé à son aïeul François-Aymeri par le roi Carlos IV, quelques mois avant la Révolution française – et vicomte de Jobourg, titre purement honorifique, créé de toutes pièces par Louis XVIII en 1816, pour récompenser un certain Pierre Conchin, le mari roturier d'une fille de la branche cadette des Castellás, de quelque obscur service financier rendu à Sa Majesté durant les Cent-Jours.

La noblesse des Castellás était déjà attestée au XV^e siècle : un certain baron Anne de Castellás avait combattu au côté du roi Louis XI, lors de la bataille de Montlhéry, contre les armées de Charles le Téméraire, le 16 juillet 1465.

La famille était originaire des Cévennes du sud, mais très tôt fixée dans la région comprise entre Nîmes et Montpellier, tout en restant vassale du duc d'Uzès, le premier duc de France[2].

Bertrand de Castellás, le père de Blandine et de ses deux frères, était un vieil aristocrate royaliste comme on ose à peine en rêver encore. Convaincu de sa supériorité sur ce qu'il appelait le peuple au point de ne jamais la faire sentir à qui que ce soit, il tenait le nom de Castellás pour l'un des plus beaux de France, l'un des fleurons de la couronne qui ne manquerait pas, un jour ou l'autre, il en était certain, de venir ceindre le front du roi, dûment réinstallé sur son trône légitime.

Son titre de marquis espagnol, s'il était beaucoup moins prestigieux à ses yeux, lui tenait tout de même à cœur, car il était la trace tangible d'un « service signalé » rendu par un membre de sa famille à un représentant des Bourbons.

Quant à son titre de vicomte de Jobourg, il lui vouait un mépris dédaigneux et n'en faisait jamais mention, affectant même de ne jamais se souvenir qu'il était sien...

Un trait peint tout entier Bertrand de Castellás : il avait prénommé ses deux fils Louis et Charles, au motif que c'étaient les deux prénoms royaux les plus répandus dans la Maison de France depuis l'époque lointaine des Mérovingiens...

Lorsqu'elle était plus jeune, notamment à l'adolescence, Blandine avait tendance à considérer son père comme un vieux fou. Ou, au mieux comme la vénérable relique d'une époque révolue, un personnage gentiment folklorique. C'était en tout cas ce qu'elle croyait.

Mais lorsqu'il lui avait fallu envisager de devenir l'épouse d'un Antoine Devaux, tout son être s'était rebellé, du fond des âges des dizaines d'ancêtres s'étaient mis à protester dans son cerveau – elle s'était réveillée Castellás.

Il avait pourtant bien fallu qu'elle en passe par la volonté paternelle. Car, chez les Castellás, on en était resté aux anciennes conceptions : dans les affaires de mariages, les filles ne servaient qu'à nouer des alliances et à assurer la continuité du lignage en mettant des enfants au monde.

En l'occurrence, il s'agissait d'une alliance obligée avec les puissances d'argent.

Car, malgré tous ses beaux principes aristocratiques et élitistes, Bertrand de Castellás avait tout de suite compris quelle aubaine inespérée se présentait, lorsque le hasard lui avait fait rencontrer Antoine Devaux.

Ce dernier, en principe, avait tout pour déplaire à Bertrand de Castellás. Tout sauf une chose : des montagnes d'argent. Des montagnes d'autant plus désirables qu'à cette époque, Bertrand de Castellás était pratiquement résigné à se séparer de son château de famille, simplement pour pouvoir rénover l'hôtel particulier d'Uzès. Sans même être certain d'y parvenir, tant les travaux étaient importants.

C'est dire si la rencontre avec l'exportateur de produits de luxe était tombée à pic.

Il serait trop long et hors sujet de raconter dans tous ses détails la véritable campagne menée par le vieux comte pour persuader le millionnaire roturier de conduire sa fille unique à la mairie puis à l'autel. On se contentera de dire que, 18 ans après cet événement notoire, Antoine Devaux continuait sans trop rechigner de subvenir à tous les besoins de la famille dans laquelle il croyait être entré.

Simplement parce que le rusé Castellás avait su trouver le levier secret et puissant, seul capable d'actionner le millionnaire telle une simple marionnette de chiffons...

Blandine alluma une nouvelle cigarette avec une moue méprisante dont elle n'eut même pas conscience, tant elle lui était habituelle, lorsqu'elle songeait à son mari.

Son mari !

Est-ce qu'on pouvait appeler ça un mari ? Son « acquéreur » serait certainement plus juste !

Car Blandine de Castellás avait, aujourd'hui encore, l'impression pénible d'avoir été vendue, à l'âge de 18 ans, à un homme aux manières, sinon grossières, du moins tout ce qu'il y a de plus « ordinaires ».

Si encore il avait été beau, brillant causeur, d'une culture raffinée, elle lui aurait volontiers pardonné de s'appeler Devaux : elle n'était pas, loin s'en faut, aussi vieux jeu que son père, sur ces questions.

Du moins voulait-elle le croire...

Si seulement, il avait pu la « révéler à elle-même », comme on dit dans les mauvais romans, sur le plan sexuel !

Mais, de ce côté, le naufrage avait été immédiat et irrémédiable, quasiment dès la première nuit. Jamais Blandine n'avait ressenti le moindre plaisir lorsque les mains d'Antoine exploraient son corps de liane, jusque dans ses moindres recoins. Pas d'avantage lorsque son sexe dur et chaud

s'introduisait tout au long entre ses cuisses ouvertes.

Elle n'en ressentait pas de dégoût non plus, d'ailleurs, elle devait bien le reconnaître.

De l'ennui, juste de l'ennui. Elle se contentait de le laisser faire ce qu'il voulait, passivement, sans rien lui interdire mais sans jamais participer non plus.

Il faut dire que, de son côté, Antoine Devaux mettait aussi peu d'ardeur que possible à ces étreintes conjugales. Arrivée vierge au mariage, la jeune Blandine manquait évidemment de point de comparaison, au départ. Mais, ensuite, lorsqu'elle s'était offert quelques amants, elle avait pu constater sans peine que ceux-ci se montraient toujours beaucoup plus passionnés que son mari.

Mais pour un résultat identique, il lui fallait bien le reconnaître. Jamais encore Blandine Devaux n'avait connu l'extase dans les bras d'un homme. Elle pouvait à la rigueur trouver leurs attouchements agréables. Elle aimait bien, en particulier, lorsque leur langue chaude et agile venait fouiller son intimité. Dans ces moments, il lui arrivait de penser que le plaisir était juste là, à sa portée, qu'il ne s'en fallait que d'un rien, un tout petit rien...

Mais ce rien ne venait jamais. Au point que Blandine en était venue à se dire qu'elle devait être frigide.

Frigide et stérile.

Car, au bout d'un an, il avait bien fallu se rendre à l'évidence : malgré les efforts répétés de son mari, Blandine Devaux n'était toujours pas enceinte. Un grand professeur consulté avait achevé de faire voler leurs espoirs en éclats : elle ne pourrait jamais avoir d'enfant.

En fait, c'était surtout les espoirs d'Antoine Devaux qui s'étaient effondrés. Car elle, Blandine, ne tenait pas spécialement à être mère. C'était même une perspective qui l'écoeurait vaguement.

Mais Devaux, lui, l'avait très mal pris. Au point qu'il avait même parlé de « tromperie ». Il n'avait pas osé ajouter « sur la marchandise », mais Blandine avait senti qu'il le pensait très fortement...

Du jour au lendemain, son mari avait complètement cessé de fréquenter sa chambre et il n'y était jamais revenu depuis, même après des années.

Antoine Devaux avait surtout parlé de divorce. Et, là, le branle-bas de combat avait aussitôt sonné chez tous les Castellàs. Le divorce, ça signifiait la ruine quasi immédiate. Car, malgré toute l'habileté, la rouerie du vieux comte, Devaux n'avait pas accepté de se marier sous le régime de la communauté des biens et un contrat avait dûment été établi devant notaire.

Si bien que, en cas de divorce, Blandine repartirait de chez Antoine Devaux aussi désargentée qu'elle y était arrivée – perspective épouvantable pour la famille.

Là encore, c'est le vieux Bertrand de Castellás qui avait réussi à renverser la vapeur, à persuader Antoine Devaux de rester marié avec sa fille, lors d'un long entretien en tête-à-tête dont rien n'avait transpiré.

Le comte avait dû, une fois de plus, faire jouer son fameux « ressort secret »...

Perdue dans ses pensées, Blandine sursauta violemment en entendant claquer la porte du couloir qui menait du grand hall jusqu'au petit salon où elle se tenait.

Elle savait qu'aucun domestique n'était présent dans la maison en ce moment. Qui cela pouvait-il bien être, à cette heure de la matinée ?

La jeune femme sentit une sorte d'angoisse mordre dans sa chair. Elle resserra machinalement sa robe de chambre autour de son corps souple.

Elle faillit crier en voyant la poignée de la porte tourner silencieusement et le battant s'ouvrir lentement.

Sa tension tomba d'un coup lorsqu'elle reconnut la silhouette sèche de son mari. Du coup, sa peur se mua en colère froide et elle le fusilla du regard.

— Enfin, mon ami, qu'est-ce qui vous prend d'entrer chez moi comme un soudard ? Vous vous croyez chez une de vos grosses putes à trois sous ?

Car Blandine n'avait pas tardé à découvrir le penchant érotique secret de son mari pour les filles obèses et « atrocement peuple », ainsi qu'elle l'avait confié à son frère cadet, Charles, celui dont elle se sentait le plus proche.

De son côté, Antoine Devaux savait qu'elle savait. Mais cela n'avait guère d'importance, vu l'état de délabrement complet de leur vie conjugale.

Ils n'en avaient d'ailleurs jamais vraiment parlé ensemble. C'était devenu comme une règle de silence tacite, observée naturellement.

Simplement, parfois, sous le coup de la colère, Blandine laissait échapper une allusion aux mœurs d'Antoine, ainsi qu'elle venait de le faire à l'instant. Dans ces cas-là, Devaux faisait comme s'il n'avait rien remarqué et les deux époux passaient à autre chose.

— Pardonnez-moi, ma chère, dit-il en prenant un ton humble. J'avais la tête ailleurs. Je... je ne me sens pas trop bien aujourd'hui, c'est pourquoi je suis rentré à une heure où vous ne m'attendiez pas. J'aurais dû vous en avertir, c'est vrai. Veuillez me pardonner si je vous ai fait peur...

En l'observant plus attentivement, Blandine constata qu'en effet son mari avait une mine épouvantable, et que ses yeux étaient comme égarés.

Elle n'en ressentit aucune alarme, ni même le plus petit intérêt : la santé de son mari lui était, comme tout ce qui le concernait, totalement indifférente.

— Eh bien ! allez : vous reposer, mon ami, que voulez-vous que je vous dise d'autre ? proféra-t-elle sur un ton où l'agacement se laissait nettement sentir.

— Oui, je... je crois que vous avez raison : je vais aller m'allonger une

petite heure... répondit Devaux avec un sourire qui s'acheva en grimace, avant de disparaître.

Lorsque la porte du salon fut refermée, Blandine se laissa aller contre le dossier du canapé où elle se trouvait à demi allongée et ferma les yeux.

Comme souvent, le fait que son mari disparaisse de son champ visuel lui donnait, pendant un instant, l'impression qu'il sortait également de sa vie.

Ce qui la plongeait alors dans une sorte de langueur rêveuse extrêmement agréable.

Sans qu'elle en eût nettement conscience, ses mains fines et blanches écartèrent doucement les pans de sa robe de chambre vaporeuse.

Blandine laissa ses doigts courir sur les globes à peine renflés de sa poitrine, aux aréoles rose pâle, comme celles d'une adolescente.

Sous la caresse, ses mamelons ne tardèrent pas à s'ériger, et, les yeux toujours fermés, Blandine eut un petit sourire qui ne s'adressait qu'à elle-même.

Puis, lentement, elle laissa sa main droite descendre le long de son ventre plat, jusqu'à l'orée du fin buisson doré qui ombrait à peine les replis délicats de son intimité.

Après tout, puisqu'elle semblait être la seule capable de se procurer du plaisir, pourquoi s'en priverait-elle ? D'autant plus que, à chaque fois que son corps s'arquait sous la caresse de ses doigts, elle avait l'impression assez nettement puérile de tromper son mari.

Blandine interrompit net ses attouchements et se redressa. Voilà qu'elle recommençait à penser à lui ! S'il commençait à venir troubler ses petites séances solitaires, sa vie n'allait plus être possible !

Il allait vraiment être temps de faire quelque chose pour l'éloigner définitivement d'elle.

Et Blandine, désormais, savait exactement quoi faire pour parvenir à ce résultat.

CHAPITRE IV



La porte des Affaires recommandées s'ouvrit et un petit homme brun, sec et noueux comme un cep de vieille vigne, entra dans le bureau, un paquet de photos dans la main droite, qu'il brandissait devant lui.

Il était vêtu d'un invraisemblable costume bleu ciel et d'une chemise orange, agrémentée d'une cravate de même couleur mais ornée de petits pingouins hilares. L'ensemble était du plus bel effet, et Géraldine Hébert, levant les yeux de son ordinateur, faillit lui éclater de rire au nez.

Elle parvint à se contrôler, d'autant plus que le nouvel arrivant la regardait avec beaucoup de bienveillance, derrière ses grosses lunettes à montures d'écaille. Et même un peu plus que de la bienveillance...

— Géraldine, je ne sais pas si tu connais le capitaine François Mauduis ? présenta Boris Corentin.

— On s'est croisé plusieurs fois, le lieutenant Hébert et moi, s'empressa le petit homme avec un large sourire. Ce sont des rencontres qu'on n'oublie pas ! Mais nous n'avions encore jamais eu l'occasion de nous parler, ce que je ne cessais de déplorer vivement...

« Bon, un dragueur de modèle courant ! », songea Géraldine en lui fendant mécaniquement son sourire. D'un coup d'œil, elle évalua que, debout, François Mauduis ne devait pas lui arriver plus haut que le menton.

Ce dont elle se fichait dans la mesure où elle n'avait pas l'intention d'aller danser des slows avec lui...

— Tu as quelque chose d'intéressant pour nous ? demanda Corentin,

désireux d'en revenir au plus vite à ce qui l'intéressait bien plus que cette amorce de badinage, de toute façon vouée à l'échec, à savoir l'enquête concernant le sauvage assassinat de Coralie Valbert.

— *Yes, man, I have !* s'exclama le petit capitaine, en jetant négligemment le petit paquet de photographies sur le coin du bureau de Boris.

Il s'agissait de reproductions des originaux trouvés sur le cadavre mutilé de Coralie Valbert, la représentant dans des postures pour le moins scabreuses.

— Et alors ? le relança Corentin, avec une certaine impatience.

François Mauduis s'empessa, fouillant dans le petit tas de photos. Il trouva celle qu'il cherchait et la tendit à Corentin avec un petit sourire de satisfaction :

— Regarde ça : qu'est-ce que tu vois ?

— Une femme à quatre pattes, occupée à turlutter un mec trop gras, pendant qu'un autre la fait reluire en la tenant par les hanches, fit la voix très calme, très naturelle de Géraldine, juste derrière le petit capitaine.

Celui-ci sursauta, se retourna d'un bloc comme s'il avait été monté sur ressorts et devint écarlate.

— Oh ! non, vous ne devriez pas regarder ces horreurs ! bafouilla-t-il, en essayant de repousser la jeune femme, de s'interposer entre elle et les photos.

— C'est bon, c'est bon ! rigola Géraldine, ça fait déjà un bout de temps que je sais pourquoi les petits garçons et les petites filles n'ont pas été construits selon le même modèle !

— François, je te rappelle que le lieutenant Hébert fait partie de la Brigade depuis déjà des mois, intervint Corentin, en se retenant d'éclater de rire. Par conséquent, elle n'est plus tout à fait une oie blanche, en effet... même si elle n'était pas loin de l'être en arrivant !

— Dis donc, Grand chef, protesta-t-elle, en prenant un air comiquement furieux, faudrait voir à... à ne pas... enfin, faudrait voir, hein !

— Bon, je suis censé tiquer sur quoi, dans ta photo ? demanda Corentin, qui s'était replongé dans l'examen attentif du cliché qu'il tenait dans sa main droite.

— L'éléphant ! répondit triomphalement François Mauduis. L'éléphant en verre filé de Murano, qui se trouve juste à l'arrière-plan, sur le bord droit de la photo.

— Oui, je vois. Et ?...

— Eh bien, je ne connais qu'une seule boîte à partouze qui en ait un comme ça : chez « Jeanne et Louis », dans le quartier de La Motte-Piquet.

— C'est quel genre ? demanda Géraldine Hébert.

— Le genre « mixte », si je puis dire, lui répondit le petit capitaine, qui

avait à peine à baisser les yeux pour loucher sur le décolleté de sa jeune collègue. Restaurant au rez-de-chaussée, pour couples uniquement, bien entendu, et en dessous la partie « réjouissances charnelles », si je puis dire.

— Et qui dirige ce charmant établissement ? voulut savoir Boris Corentin.

— Un certain Louis de Castellás, répondit François Mauduis. Aristocrate décafé, un peu « fin de race » sur les bords mais tout à fait sympathique.

— Ça marche bien, son petit commerce de proximité ? enchaîna Géraldine Hébert.

— Ça devrait. Ce n'est pas la grande cohue, bien sûr, mais il a une clientèle...

— Quel genre ? fit Corentin.

Le petit capitaine réfléchit une seconde ou deux avant de répondre :

— Milieu de gamme, on va dire. Moyenne bourgeoisie, avec juste ce qu'il faut de « jeunesse » pour pimenter un peu les soirées. Evidemment, comme toujours dans ce genre de thurnes, beaucoup d'hommes d'un certain âge accompagnées de filles ayant la moitié de leur âge et qui sont probablement payées pour les accompagner. Mais, ça, c'est inévitable...

— Jamais de problèmes particuliers ? demanda Corentin. Genre drogue, proxénétisme...

— R.A.S. répondit Mauduis. Je pense que Castellás est un type réglo, de ce point de vue.

— Pourquoi avez-vous répondu « ça devrait », quand je vous ai demandé si ça marchait ? questionna Géraldine Hébert, en remontant ses petites lunettes rondes sur son nez retroussé, d'un index machinal.

— Parce que Castellás est un branleur, répondit sobrement le capitaine Mauduis.

— Vu son boulot, remarquez... glissa Géraldine, avec un sourire innocent.

— Dans quel sens ? demanda Corentin.

— Dans le sens qu'il donne l'impression de bien s'amuser à faire partouzer les gens, et à participer à leurs petits jeux, mais que toute la partie « gestion » ne l'intéresse pas du tout et qu'il s'en désintéresse complètement. C'est aussi un type capable, si la soirée marche bien et qu'il se sent heureux d'être là, de décréter que c'est champagne gratuit à volonté pour tout le monde. Vous voyez le genre ?

— Un flambeur...

— Je dirais plutôt une tête en l'air, rectifia Mauduis, qui aimait la précision. Et qui se fout de l'argent, en plus.

— Et comment il se débrouille pour ne pas faire faillite, à votre avis ? demanda Géraldine.

— J'ai creusé un peu la question, il y a un an ou deux, pour voir s'il n'y aurait pas du louche là-dessous, répondit le capitaine avec un petit hochement de tête. J'ai découvert que Louis de Castellás avait un beau-frère...

— Ça arrive à des tas de gens... murmura Géraldine.

— Oui, mais le sien est multimillionnaire et, apparemment, c'est lui qui renfloue la caisse lorsqu'il n'y a plus rien dedans, c'est-à-dire souvent.

— Pratique... soupira Boris Corentin. Donc, d'après toi, rien dans tout ça qui pourrait nous ouvrir une piste concernant l'assassinat de Coralie Valbert ?

— Franchement, non. Je ne l'ai vue qu'une fois ou deux, celle-là. Elle m'a fait l'effet d'une fille beaucoup plus réfléchie que l'autre branque, vraiment gironde, qui plus est, mais je ne pourrais pas en dire grand-chose de plus. Sinon que Castellás et elle semblaient vraiment bien s'entendre, mais je sais bien que ça ne veut rien dire.

Il y eut quelques secondes de silence, que rompit brusquement Géraldine :

— Et le restau, il est comment ?

François Mauduis parut d'abord surpris de la question, mais il répondit de bonne grâce :

— Pas mal... rien d'extraordinaire, mais tout à fait honnête. Une cuisine peut-être un peu trop « chichiteuse », mais ce doit être pour faire passer la note, plutôt salée. De toute façon, les couples qui viennent dîner là se foutent de ce qu'il y a dans leur assiette : généralement, ils passent l'essentiel du dîner à observer leurs voisins, à lancer des coups de sonde avec les yeux, etc. La bouffe, chez *Jeanne et Louis*, c'est juste le round d'observation, en quelque sorte... Mais je peux savoir pourquoi vous me demandez ça ?

Au lieu de lui répondre directement, Géraldine Hébert se tourna vers Boris Corentin, avec un demi-sourire :

— Parce que je me disais que si mon Grand chef n'avait rien de mieux à faire de sa soirée, il pourrait peut-être m'inviter à dîner chez *Jeanne et Louis*. Histoire d'aller un peu renifler l'ambiance, quoi.

— Euh... vous savez, crut bon de faire remarquer Mauduis, ce n'est pas tellement un endroit pour...

— Pour premières communiantes, je sais, j'avais compris, capitaine, le coupa gentiment Géraldine. Mais il se trouve que j'ai largement passé l'âge de tenir un cierge – en tout cas, pas un en cire !

François Mauduis devint rouge tomate, tandis que Boris Corentin détournait la tête pour éviter d'éclater de rire devant la mine ébahie de leur collègue.

— Alors Grand chef ? relança Géraldine Hébert. T'en penses quoi de ma brillante idée ?

Il se passa une dizaine de secondes entre le moment où Boris Corentin enfonça le bouton de sonnette et celui où s'ouvrit le petit volet carré, situé à peu près à hauteur de visage dans la lourde porte de bois sombre.

Deux yeux noirs de femme s'y encadrèrent, avant de disparaître rapidement. Le petit volet se referma avec un petit claquement et la porte s'ouvrit en grand, sur une brune d'environ 25 ans, les cheveux tombant presque jusqu'à ses fesses rebondies. Elle était vêtue d'un petit haut échancré de partout qui, quel que soit le mouvement qu'elle faisait, laissait apparaître une bonne moitié de sa lourde poitrine, laquelle, malgré son volume, se passait fort bien de soutien. Plus bas, la fille portait une jupe noire moulante qui s'arrêtait au ras de sa petite culotte de dentelle. Par-dessus, elle avait ceint un minuscule tablier blanc de soubrette d'opérette.

— Bonsoir, je suis Cynthia, dit-elle d'une voix un peu trop veloutée pour être naturelle. Vous avez réservé ?

— Oui, au nom de Boris Corentin...

— Entrez, Boris, je vous en prie, dit Cynthia en s'effaçant de la porte. Et votre charmante amie s'appelle ?...

— Géraldine, répondit distraitement celle-ci, occupée qu'elle était à détailler le corps sculptural de leur hôtesse.

— Sois la bienvenue, Géraldine, murmura Cynthia, en l'embrassant sans façon au coin des lèvres. Si vous voulez vous avancer vers le bar, je vais aller voir si votre table est prête. Je vous laisse avec Louis : vous êtes en de bonnes mains...

Derrière le comptoir de bois verni, façon pub anglais, situé juste à gauche de l'entrée, se trouvait un homme d'une petite quarantaine d'années, blond, assez grand et bien foutu, « du genre beau gosse et le sachant un peu trop », jugea *in petto* Géraldine. Il était vêtu d'un pantalon blanc et d'un pull vert à col en V, porté à même sa peau délicatement bronzée. Il leur offrit un sourire franc, accueillant, agréable, commercial juste ce qu'il fallait.

— Bienvenue chez *Jeanne et Louis* ! leur lança-t-il, en passant un coup de torchon symbolique sur le comptoir impeccable. Louis, c'est moi. Quant à Jeanne, nul ne sait ce qu'elle a pu devenir, ni même si elle a vraiment existé !

On sentait la petite blague bien rôdée, réutilisée pour tous les nouveaux arrivants...

— Est-ce que je peux vous offrir un verre de bienvenue ? Une petite coupe peut-être ? proposa Louis de Castellás, la bouteille déjà en main et deux flûtes dans l'autre.

Boris Corentin fit un petit signe d'assentiment, tandis que Géraldine se juchait sur l'un des trois hauts tabourets recouverts de cuir rouge foncé.

Au passage, l'incorrigible amateur de femmes qu'il était ne put s'empêcher de lorgner rapidement sur les cuisses rondes et aux trois quarts

nues de sa jeune collègue.

Il faut dire que Géraldine avait fait très fort. Après que Corentin eut accédé à sa proposition d'aller dîner au restaurant de Louis de Castellás, et s'être assuré par téléphone qu'ils pouvaient y obtenir une table pour deux, Géraldine avait exigé de repasser chez elle, pour, selon sa propre expression, « sortir la tenue de combat ». Boris Corentin était lui-même repassé à son studio de la rue de Turbigo pour se changer et avait ensuite affrété un taxi pour passer prendre Géraldine en bas de chez elle, rue de Charonne.

Lorsqu'elle était montée dans la Mercedes pour prendre place à son côté, il en était resté muet de saisissement durant quelques secondes, ce qui avait fait rire Géraldine – petit rire perlé de femme, exprimant sa satisfaction d'être admirée, caressée par un regard d'homme.

— Ça va être l'émeute, chez Jeanne et Louis... avait fini par murmurer Corentin, sans parvenir à détacher son regard de sa jeune collègue.

Brusquement, il se rendait compte que, depuis qu'il la connaissait, c'était la première fois qu'il la voyait en robe « habillée ». Et pas n'importe quelle robe.

D'abord, elle était d'un vert qui s'accordait magnifiquement avec l'émeraude de ses grands yeux et le roux foncé de sa chevelure. Elle était longue, faite de plis savamment entrecroisés, et fendue sur le côté droit, quasiment jusqu'au haut de la cuisse, qu'elle découvrait presque entièrement à chacun des mouvements qu'elle faisait.

Plus haut, les plis se croisaient à hauteur de la poitrine, visiblement libre de tout soutien, et, après avoir fait le tour du cou, se rejoignaient sur l'épaule gauche, où ils étaient maintenus ensemble par un clip de vieil argent.

Quant au dos, il était nu quasiment jusqu'à la naissance des fesses rebondies de Géraldine. Laquelle avait passé par-dessus un long et épais manteau noir afin de ne pas risquer la pneumonie, ni provoquer d'émeutes parmi les mâles de l'espèce qu'elle serait amenée à croiser.

— Je me la suis achetée il y a deux ans, un jour où j'avais déjeuné avec une copine et qu'on était un peu paf, avait-elle expliqué à Corentin, tandis que le taxi les conduisait dans le l'arrondissement. Un coup de folie comme les filles en ont parfois, si tu veux. Le problème c'est que, une fois débourrée, je me suis dit que jamais j'oserais porter un truc pareil ! Et, de fait, je ne l'ai jamais mise. Et puis, tout à l'heure, je me suis dit que si je ne la portais pas ce soir, je n'aurais plus qu'à en faire des chiffons à poussière. Donc... voilà ! Ça va ? Je ne fais pas trop pute ?

— Tu es sublime... souffla Boris Corentin.

Et son ton devait être d'une telle sincérité admirative que Géraldine en rougit jusqu'aux oreilles et fut contrainte de baisser les paupières sous le poids du compliment.

— Votre table vous attend, si vous voulez bien me suivre... murmura la

voix chaude de Cynthia dans leur dos. On va vous faire porter vos flûtes...

Dans le prolongement du bar se trouvait l'escalier descendant vers ce que François Mauduis avait appelé les « lieux de réjouissances ». La salle du restaurant se trouvait sur la droite, face au bar, mais légèrement décalée par rapport à lui. Naturellement les deux fenêtres donnant sur la petite rue Duvivier étaient hermétiquement aveuglées, par des volets à l'extérieur et des tentures à l'intérieur.

D'un rapide coup d'œil, en y entrant, Boris Corentin put constater que seules trois tables sur la douzaine que comptait la salle étaient occupées, les deux premières chacune par un couple seul et la dernière par quatre personnes – deux hommes et deux femmes, bien entendu.

Le couple situé le plus près de l'entrée était composé d'un homme élégamment et classiquement habillé, d'une cinquantaine d'années, plutôt agréable à regarder, avec ses tempes argentées, son visage énergique et ses yeux d'un bleu très clair. En face de lui, une femme aux longs cheveux bruns, vêtue d'un chemisier presque entièrement transparent, laissant voir ses petits seins aigus presque aussi nettement que si elle dînait torse nu. Elle semblait littéralement boire les paroles de son compagnon et le contemplait fixement d'un œil à la fois fasciné et langoureux.

L'autre couple avait une quarantaine d'années et ne se parlait pas, chacun des deux étant occupé à jauger leurs futurs éventuels partenaires érotiques des autres tables. Dès qu'elle le vit, la femme, une blonde aux traits un peu fatigués et au corps lourd, ne lâcha plus Boris Corentin du regard, au point qu'il finit par en être presque gêné, en tout cas légèrement agacé : l'impression d'être devenu une marchandise qu'un expert évalue du regard.

On sentait que ces deux-là étaient des habitués, des « vieux routiers » de l'échangisme.

À la table de quatre, c'était un peu différent. Aucun ne devait avoir plus de trente-cinq ans. Les deux hommes étaient habillés très simplement, pantalon et veste dépareillés, chemise ouverte. L'une des filles semblait avoir voulu se déguiser en pute de film des années cinquante et elle y avait parfaitement réussi. Elle riait un peu trop fort, paraissait un peu trop à l'aise pour que ce soit parfaitement naturel et, quasiment à chaque mouvement qu'elle faisait, l'un de ses seins laitueux aux larges aréoles brunes s'évadait à moitié de son chemisier ouvert jusqu'au milieu du ventre.

Le contraste qu'elle formait avec l'autre fille était violent : c'était une petite brune fluette, vêtue de manière classique, presque terne, qui osait à peine lever les yeux de son assiette. Boris Corentin remarqua très vite qu'elle devenait écarlate dès que, par hasard, son regard croisait celui d'une autre personne étrangère à sa table, y compris celui de Cynthia.

— Alors, Petit bonhomme, qu'est-ce que tu penses de tout ça ? demanda Boris dès qu'ils eurent été installés à leur table, située le long du mur, au fond

de la petite salle. C'est la première fois que tu mets les pieds dans ce genre d'endroit ?

— Eh ! qu'est-ce que tu crois, Grand chef ? commença à essayer de frimer Géraldine.

Puis, se rendant compte que cette attitude était stupide, elle eut un petit sourire presque timide et souffla :

— En fait, oui... Ça me fait bizarre, d'ailleurs, parce que, à les voir, tous, à part la tenue de deux des filles, j'ai l'impression d'être dans un restaurant tout à fait ordinaire. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que, tout à l'heure, ces gens vont descendre au sous-sol et se... Enfin, bon...

— Espérons au moins que le dîner sera correct, soupira Boris Corentin dans un sourire, en dépliant sa serviette de tissu blanc, légèrement empesée.

Le dîner avait été tout à fait honorable et le Chablis premier cru choisi par Corentin avec l'accord de Géraldine hautement buvable – ce qui était déjà ça.

Ils étaient en train de finir leur café. Deux des trois tables avaient déjà été désertées par leurs occupants – celle de quatre et celle des « vieux routiers », disparus pratiquement en même temps dans les profondeurs mystérieuses du sous-sol, d'où parvenaient à présent les échos d'une musique lente et sensuelle, une musique « à slows »...

Il ne restait donc plus, en haut, que l'autre couple, installé près de l'entrée, et Louis de Castellás, derrière le bar, occupé à écrire dans un grand cahier à spirales.

Dès le milieu de leur repas, ils avaient commencé à voir arriver d'autres couples, qui filaient directement au sous-sol. Boris Corentin estimait qu'il devait désormais y avoir une bonne vingtaine de personnes, en bas. Il se pencha vers Géraldine et lui dit à voix basse :

— Je propose qu'on attende que les deux derniers soient descendus, puis on attaque Castellás. Ça te va ?

Géraldine eut un étrange petit sourire, mi-espiègle, mi-gênée. Elle rosit légèrement et répondit sur le même ton :

— Tu sais quoi, Grand chef ? Tant qu'à faire d'être ici, j'aimerais bien aller jeter un coup d'œil en bas...

— Vicieuse ! la charria Boris.

— Eh ! oh ! n'importe quoi, Grand chef ! Je fais partie de la Brigade mondaine, donc j'étudie le terrain : c'est normal, non ? Tu ne vas tout de même pas me reprocher ma conscience professionnelle, maintenant ?

— Loin de moi cette pensée ! répondit Corentin, la main sur le cœur. Tu veux que je te t'accompagne, je présume ?

— Non, non, c'est pas la peine, je suis une grande fille maintenant, tu sais ! Et puis, entre nous, je ne crois pas que j'y reste très longtemps...

— Bon, dans ce cas, je t'attends ici. Commande-moi un petit armagnac en passant devant le comptoir, histoire de justifier que je m'attarde un peu en haut. Et puis, garde un œil sur l'escalier : quand tu verras nos amis, là, débouler en bas, ça voudra dire que tu dois remonter pour entreprendre le patron avec moi, d'accord ?

— Ça joue, Grand chef ! De ton côté, si tu m'entends hurler, c'est qu'un satyre en rut est en train d'essayer de me violer et tu appliques comme Superman, O.K. ?

— On ne viole jamais, dans ce genre d'endroits, lui apprit Corentin. On y est même, en général, beaucoup plus courtois que dans la vie de tous les jours.

— Ce doit être le fait d'avoir la queue à l'air : ça civilise toujours plus ou moins, forcément, philosopha Géraldine, avant de s'éloigner en direction du bar.

Elle avait parfois de ces idées un peu déconcertantes...

Plus Géraldine descendait les marches de l'escalier tournant, plus la musique devenait forte et la chaleur moite, presque collante. En bas, elle déboucha dans une salle très peu éclairée, dont trois des quatre murs de pierre étaient garnis de profondes banquettes de velours rouge. Le quatrième côté était occupé par un petit bar, derrière lequel officiait la brune Cynthia.

Elle s'était carrément débarrassée de son petit haut échancré, ne conservant que sa micro-jupe noire « à ras le bonbon » et ses chaussures à grosses semelles et hauts talons carrés. Les pointes de ses seins légèrement tombants étaient fardées de rouge.

Elle sourit à Géraldine d'un air parfaitement naturel, ses longs cheveux caressant sa poitrine au moindre mouvement qu'elle faisait.

— Vous êtes toute seule ? s'enquit-elle gentiment. Votre ami vous a fait faux bond ?

— Non, non, il termine son digestif en haut, s'empressa de répondre Géraldine en lui rendant son sourire et en se juchant sur l'unique tabouret du bar. Je suis descendue en éclaireuse, si je puis dire...

— Vous avez bien fait... murmura Cynthia, en approchant son visage du sien afin d'être entendue. Je peux vous offrir quelque chose ? Une petite coupe ?

Il sembla à Géraldine que Cynthia la regardait avec un peu trop d'insistance, et elle se sentit légèrement troublée de ce regard de femme glissant sur son corps.

— Vous êtes très belle, ajouta Cynthia, en débouchant la bouteille de champagne. Très belle et très élégante. J'espère que nous aurons l'occasion de faire plus amplement connaissance au cours de la soirée...

« Si ça, ce n'est pas une invite directe, c'est que je ne suis plus « féminophile », songea Géraldine, à la fois flattée et troublée de l'intérêt qu'elle semblait provoquer chez cette superbe fille brune.

Elle se tourna légèrement pour observer ce qui se passait sur la petite piste de danse circulaire qui occupait l'essentiel de la pièce à peu près carrée.

Quatre couples y dansaient, étroitement enlacés. Trois d'entre eux auraient pu se trouver dans n'importe quelle discothèque ordinaire. Mais pas le quatrième.

L'homme devait avoir une quarantaine d'années, pour autant que la pénombre permît d'en juger. Sa cavalière était plus petite que lui, blonde, mais comme son visage était enfoui dans le cou de son compagnon, il était tout à fait impossible de lui donner un âge.

En revanche, il était loisible à tout le monde de constater qu'elle avait des fesses menues mais admirablement dessinées, dans la mesure où elle ne portait pas de culotte et que son danseur avait retroussé sa robe très haut sur ses hanches afin, on pouvait en tout cas le supposer, d'exposer cette superbe croupe à tous les regards.

Scrutant plus attentivement le couple, Géraldine se sentit rougir malgré elle et elle s'en voulut un peu de cette réaction. Elle venait de s'apercevoir que le poignet droit de la fille ondulait doucement entre leurs deux corps.

En regardant mieux, Géraldine put constater que ses doigts étaient enroulés autour du membre raide et volumineux qui jaillissait du pantalon de son cavalier et qu'elle le masturbait doucement, en rythme avec la musique.

— Il est plutôt bien monté, non ? souffla Cynthia tout près de son oreille, d'une voix qui se voulait complice. Beau morceau d'homme, pas à dire...

Géraldine tourna lentement la tête vers elle et lui répondit avec un petit sourire :

— Oh, moi, vous savez, les « beaux morceaux d'homme », ce n'est pas vraiment mon truc...

Aussitôt, elle vit s'allumer une petite lueur de franche convoitise dans les yeux sombres de la barmaid, qui posa sa main sur son bras dénudé.

— Je suis très heureuse de l'apprendre... murmura-t-elle, d'une voix un peu plus rauque.

Puis, comme pour être certaine d'être bien comprise, Cynthia ajouta, en caressant du bout des doigts la peau satinée de la jolie rousse :

— Je ne suis pas obligée de rester toute la soirée derrière ce bar, tu sais. Dès que Louis sera descendu, on pourra aller explorer les autres salles, toi et moi...

À ce moment, devant les yeux de Géraldine, de plus en plus chavirée, passa le visage d'ange de Liselotte, sa compagne régulière, dont elle était très amoureuse, au point de l'avoir installée chez elle.

Liselotte avec qui elle s'était juré une fidélité réciproque, ce qu'il lui arrivait de regretter...

À ce moment, comme pour la soustraire à la tentation de plus en plus forte exercée par Cynthia, le dernier couple de dîneurs apparut au bas de l'escalier. Ce qui voulait dire qu'il n'y avait plus aucun client en haut.

Et que, donc, Géraldine était instamment priée de redevenir illico le lieutenant de police Hébert et de rejoindre dare-dare son « Grand chef », pour la suite des réjouissances...

Lorsqu'elle parvint au haut de l'escalier, Boris Corentin, son verre d'armagnac à la main, était justement en train de s'installer au bar, en face de Louis de Castellás, qui semblait un peu surpris de voir ce client s'attarder au rez-de-chaussée quand tout le monde, y compris sa propre compagne, était déjà au sous-sol.

Géraldine se jucha sur le tabouret voisin et adressa un sourire machinal à Louis de Castellás.

Soudain, elle réalisa une chose étrange : le patron semblait parfaitement serein, pas du tout inquiet de l'absence de son associée, Coralie Valbert.

Elle se dit que, si ça se trouvait, il n'était même pas au courant de sa mort...

Boris Corentin devait s'être fait la même réflexion car, prenant un ton dégagé, il dit :

— Dites, entre le restaurant et la boîte, en bas, ça ne doit pas être rien de s'occuper de tout à deux...

Castellás haussa légèrement les épaules et répondit d'une voix assez grave, agréable :

— En semaine, ça suffit bien. Pour les vendredis et samedis, quand il y a plus de monde, mon associée vient en renfort. Elle sera là demain, donc...

C'était donc ça l'explication, qui confirma Géraldine Hébert dans ses soupçons.

Louis de Castellás n'était pas au courant de l'assassinat de Coralie Valbert.

Elle échangea un rapide coup d'œil avec Boris Corentin et comprit qu'il s'était fait exactement la même réflexion. Il devenait temps de se débarrasser de leurs « déguisements » d'échangistes ordinaires...

Ce que fit aussitôt Corentin en sortant de sa poche sa plaque de policier et en la glissant sur le comptoir, en direction de Castellás. Dont le visage se ferma instantanément, comme il est de règle en de telles circonstances.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? se rebiffa-t-il sans réfléchir. Qu'est-ce que vous me reprochez ?

— Rien du tout, Monsieur de Castellás, répondit doucement Corentin. Est-ce qu'il serait possible que nous ayons un petit entretien dans un endroit

moins... passant ?

Louis de Castellás prit la mine butée d'un homme qui s'apprête à opposer un refus catégorique à ce qu'on lui propose. Puis, il parut se raviser et appuya sur le petit bouton d'un interphone situé juste derrière lui :

— Philippe ? Si tu as fini en cuisine, j'aimerais que tu viennes me remplacer au bar pendant quelques minutes... Non, non, vraiment quelques minutes, tu n'auras qu'à terminer après... O.K., amène-toi !

Le cuisinier, un gros homme rougeaud à la mine peu aimable, fit son apparition quelques secondes plus tard, grommela un vague bonjour à l'adresse des deux policiers et passa derrière le comptoir, tandis que Louis de Castellás ouvrait une petite porte encastrée entre les différents rayonnages de bouteilles.

— On va passer dans mon bureau, on sera tranquille... dit-il, en invitant Boris Corentin et Géraldine Hébert à le suivre, d'un petit mouvement du menton.

Les deux policiers pénétrèrent dans une pièce minuscule, où régnait un fouillis défiant la description, à moins d'être Balzac et de disposer d'une dizaine de pages. Dans le fond, adossé à un mur recouvert de nombreux documents de toutes natures, scotchés directement sur le crépi blanc, une petite table faisant office de bureau. Devant, deux chaises, disparaissant sous des monceaux de revues.

— Laissez, c'est inutile, fit Boris Corentin, voyant que Louis de Castellás faisait mine de vouloir débarrasser les deux sièges pour Géraldine et lui.

Le patron de la boîte eut un petit sourire d'excuse :

— Vous voudrez bien ne pas trop voir le désordre qui règne ici, j'espère : vous devez savoir ce que c'est, quand on travaille...

Corentin s'abstint de lui rétorquer que si les archives de la police étaient tenues comme son bureau, les criminels auraient de beaux jours devant eux...

Il attendit que Louis de Castellás se fût installé derrière son bureau, lui aussi très encombré, et alla droit au but, lui annonçant en quelques phrases sobres ce qui était arrivé la nuit précédente à son associée, à son domicile.

Lorsqu'il se tut, Louis de Castellás était blême, décomposé et ne semblait pas bien réaliser ce qu'on venait de lui dire.

— Coralie... C'est pas possible... Coralie... Non, c'est pas possible, ne cessait-il de répéter d'une voix absente, comme extérieure à lui-même.

Boris Corentin jeta un rapide coup d'œil à sa jeune coéquipière afin qu'elle prenne le relais. Ce que Géraldine Hébert fit aussitôt, d'une voix douce :

— Monsieur de Castellás, saviez-vous que Coralie Valbert attendait un enfant ?

Il parut d'abord ne pas comprendre, la regardant d'un œil stupide et

répétant machinalement :

— Un enfant ? Un enfant ?

Puis, il parut soudain se ressaisir, tressaillit, quitta son fauteuil d'un bond, cependant que son visage se colorait violemment :

— Vous voulez dire que Coralie est... enfin, était enceinte, c'est bien ça ?

— Oui, Monsieur de Castellás, elle était enceinte d'un peu moins de deux mois, répondit Géraldine.

— En plus d'être votre associée, M^{lle} Valbert était bien votre maîtresse, n'est-ce pas ? demanda Boris Corentin.

— Oui, oui, c'est vrai, mais ça ne veut pas du tout dire que cet enfant était de moi, vous savez ! se défendit Castellás un peu trop vite.

Les deux policiers eurent l'impression que la mort de Coralie Valbert venait pour lui de passer au second plan, et que ce qui lui importait le plus était de se décharger de ses responsabilités dans sa grossesse...

— Nous étions un couple assez libre, n'est-ce pas... ajouta-t-il en s'efforçant de s'arracher un sourire mal assuré. Ne serait-ce qu'en raison du genre d'établissement que nous tenons, vous me comprenez...

Boris Corentin planta ses yeux dans ceux du patron et dit d'une voix douce :

— De toute façon, le fœtus est mort en même temps que sa mère, vous n'avez donc plus rien à craindre de ce côté-là, Monsieur de Castellás !

— Mais je ne crains rien ! j'ai la conscience parfaitement tranquille ! se rebiffa celui-ci dans une belle envolée d'indignation vertueuse.

Il n'empêche qu'au même moment, une fine pellicule de transpiration venait de perler à ses tempes.

Boris Corentin embraya sur autre chose :

— Étiez-vous au courant d'un rendez-vous qu'aurait pu voir M^{lle} Valbert dans le courant de la journée ou de la soirée d'hier, Monsieur de Castellás ?

Celui-ci fit mine de réfléchir une seconde ou deux, yeux levés vers le plafond lésardé, avant de répondre :

— Un rendez-vous ? Non, je ne vois pas. Il me semble bien qu'elle m'avait dit ne pas avoir l'intention de sortir de chez elle mais je n'en jurerais pas...

— Je vous demande ça parce que, dans son agenda, à la date d'hier, nous avons trouvé la notation suivante : 'Rendez-vous avec Fouquet, il faudra bien qu'il paie s'il tient au titre', je cite de mémoire, bien sûr...

Le coupe-papier avec lequel Castellás jouait machinalement depuis une minute ou deux lui échappa des mains et il se baissa vivement pour le ramasser, échappant durant une poignée de secondes à la vue des deux policiers. Lorsqu'il se releva, son visage était un peu plus rouge qu'avant,

mais ce pouvait être dû au fait qu'il venait de se baisser brusquement.

— Ce nom de Fouquet vous dit quelque chose ? demanda Géraldine Hébert.

— Non, rien du tout, répondit Castellás très vite. C'est la première fois que je l'entends. Sans doute une des relations personnelles de Coralie. On ne se racontait pas tout de nos vies privées, vous savez...

Il eut soudain l'air pris par une inspiration subite et s'adressa à Boris Corentin :

— Mais pourquoi est-ce que vous ne cherchez pas dans son ordinateur ? Je sais qu'elle tenait une sorte de journal, dedans : vous pourriez peut-être y trouver des choses intéressantes, je ne sais pas, moi...

Boris Corentin et Géraldine Hébert échangèrent un rapide regard entendu : s'il y avait bien une chose dont ils étaient certains, c'est qu'il n'y avait aucun ordinateur dans l'appartement de Coralie Valbert.

CHAPITRE V



— Mets-toi en position comme j'aime, ma belle salope ! dit la voix, marquée d'un fort accent africain.

Charles de Castellás s'agenouilla à l'extrême bord du lit, les genoux bien écartés, la joue reposant sur le drap, les fesses en l'air, les reins bien cambrés,

son corps mince frémissant d'impatience de ce qui allait suivre.

Lorsque les immenses mains d'Abdou empoignèrent ses hanches avec une affolante brutalité, il frissonna des pieds à la tête et se mordit la lèvre inférieure.

Ce qui ne l'empêcha pas de pousser un long râle sonore lorsque la verge dure et très grosse du Sénégalais s'introduisit en lui de toute sa longueur.

Charles de Castellás aurait bien aimé que son amant reste un moment immobile, pour qu'il ait le temps de savourer cette verge puissante fichée en lui. Mais ça, du temps, de la lenteur, c'était trop demander à Abdou.

Toutes les deux ou trois semaines l'éternel étudiant qu'il semblait être lui téléphonait, à n'importe quel moment de la journée ou de la soirée, pour savoir s'il pouvait « venir passer un moment » – c'était l'expression consacrée entre eux.

Charles de Castellás ne disait jamais non à Abdou, tellement il raffolait de son corps d'athlète et de sa « bite de rhinocéros », comme il disait lui-même.

Seul inconvénient, Abdou n'était pas un tendre et c'était un étalon pressé. Le rituel était toujours le même. Il arrivait, se déshabillait rapidement, mais en conservant ses chaussettes et le tee-shirt qu'il portait systématiquement sous sa chemise, demandait à Charles de le branler et de le sucer. Dès qu'il était en pleine érection – ce qui ne prenait jamais plus d'une minute ou deux – il exigeait que son amant se mette « en position », puis il le pénétrait.

Et, en une dizaine de va-et-vient, il explosait entre ses reins, sans même avoir émis le moindre petit soupir de plaisir, ce qui frustrait encore plus son amant.

— Oh ! je t'en prie, continue de me baiser, c'est trop bon ! gémit Charles de Castellás, en griffant le satin du drap. Mets-la-moi à fond !

C'était trop tard : Abdou était déjà en train de se retirer de lui. Comme d'habitude. Parfois, Charles parvenait, à force d'agaceries diverses, à ranimer son désir, à faire se dresser une seconde fois la virilité magnifique de l'Africain, et, dans ce cas, il obtenait une vraie récompense, dans la mesure où, pour ce deuxième « galop », Abdou se révélait un peu plus long à jouir. Pas beaucoup, mais un peu tout de même...

Cette fois, Charles ne fit aucune tentative dans ce sens. Pour la bonne raison qu'il attendait la visite de Blandine. Évidemment, sa sœur aînée était parfaitement au courant de ses mœurs, mais Charles n'aurait pas aimé qu'elle le surprît en compagnie d'un amant *noir* : c'était son côté Castellás (chez qui on continuait de dire « nègre ») qui ressortait...

Lorsque Charles se releva du lit, Abdou était déjà rhabillé près à partir. Aussi impassible et indifférent que s'il ne s'était rien passé.

— Je te téléphone ? dit-il, la main déjà sur la poignée de la porte de l'appartement.

Ça aussi, c'était sa phrase rituelle, formulée sous forme de question mais n'appelant aucune espèce de réponse, puisque, de toute façon, Abdou n'en faisait qu'à sa tête.

Il n'avait pas disparu depuis trente secondes que la sonnette retentit à la porte. Charles de Castellás s'empessa d'ouvrir et sourit à Blandine.

Elle entra, il referma derrière elle, puis le frère et la sœur s'embrassèrent en se serrant dans les bras l'un de l'autre avec une tendresse non feinte.

Blandine s'était toujours sentie très proche de son frère cadet. Les huit ans qui les séparaient avaient, au moment de son adolescence à elle, développé une sorte d'instinct maternel, sur lequel Charles s'était rué avec gratitude, leur mère ne faisant preuve, par contre, d'aucun don dans ce domaine. Depuis cette époque, ils n'avaient jamais eu aucun secret l'un pour l'autre. Du moins chacun en était-il persuadé.

— Bon, alors ? fit Blandine, sur un ton assez pressant et même un peu énervé, est-ce que je vais enfin pouvoir savoir ce que tu as à me dire de si important que ça ne pouvait pas être fait pas téléphone ?

— Assieds-toi, lui intima gentiment son jeune frère. Je te sers quelque chose ? Un whisky ?

— Charles, arrête de tourner autour du pot comme ça, tu m'énerves ! Qu'est-ce qui se passe, à la fin ? Vas-y, je ne suis pas en sucre !

Elle s'était assise sur le coin de lit, sans se douter évidemment que quelques minutes plus tôt, son « petit frère » se faisait prendre virilement par le grand Noir qu'elle avait croisé à la porte de l'ascenseur en arrivant...

Charles s'accroupit devant elle et lui prit les mains, la tête légèrement levée pour pouvoir plonger ses yeux bleu pâle dans les siens, d'une couleur exactement semblable.

— Blandine, je dois d'abord t'apprendre que Coralie, l'associée de Louis, a été assassinée hier soir, chez elle. Tuée à coups de tisonnier, que son meurtrier lui a ensuite enfoncé dans le vagin...

Blandine Devaux pâlit, ses paupières se mirent à papilloter très vite. Mais elle se ressaisit presque instantanément et retrouva ses couleurs naturelles.

— C'est triste pour Louis, bien sûr... et c'est affreux pour cette pauvre fille, dit-elle d'une voix qui ne tremblait pas. Mais est-ce que Louis était si attaché à elle que cela, d'abord ? Moi, il me semblait plutôt que...

— Blandine... l'interrompit doucement son frère en lui pressant les mains. La question n'est pas là. Le problème est que, selon toute vraisemblance, Coralie a été assassinée *par ton mari, Antoine* !

Là, Blandine resta sans voix, la bouche et les yeux béants, comme si elle ne parvenait pas à enregistrer correctement l'information qui venait de lui parvenir.

— Antoine... finit-elle par balbutier d'une voix blanche. Mais c'est

impossible ! C'est même complètement idiot...

La encore, Blandine Devaux se reprit très vite et sa voix redevint normale, parfaitement posée :

— Voyons, Charles, pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? Et, d'abord, qu'est-ce qui te permet d'affirmer une chose aussi... aussi absurde ?

— Je n'ai pas de réponse à la première question, soupira Charles de Castellás, en se remettant debout, tout en passant une main fatiguée dans ses cheveux blonds et très fins. Pour la seconde, c'est plus facile : cela fait déjà plus de dix jours que ton mari est suivi discrètement dans tous ses déplacements pour... enfin pour ce que tu sais...

— Et ?

— Et hier soir, la personne qui se chargeait de lui l'a suivi jusqu'à la porte de l'immeuble où vivait Coralie. Ton mari est monté, est resté une petite demi-heure, avant de repartir. Au lieu de continuer à le suivre, la... la personne a eu l'idée de pénétrer à son tour dans l'immeuble pour tenter de savoir chez qui il s'était rendu. Ça pouvait se révéler utile pour... pour la suite, si elle doit avoir lieu...

— Bref ! le coupa Blandine, d'un ton un peu sec, qu'elle se reprocha immédiatement.

— Bref, elle est montée dans les étages et a trouvé une porte d'appartement ouverte. Elle est entrée et a découvert le corps de Coralie, le crâne défoncé à coups de tisonnier, lequel était enfoncé dans son ventre. Elle s'est dépêchée de se barrer, bien évidemment.

Un lourd silence retomba entre le frère et la sœur, uniquement perturbé par le bruit d'une moto passant la rue de Villiers, séparant Neuilly-sur-Seine de Levallois-Perret. Finalement, Blandine releva la tête et se mit debout. Son visage fin, à la peau diaphane, exprimait une volonté froide, sûre d'elle-même, inébranlable.

— Si tout ce que tu viens de me dire est vrai, il va être temps de faire passer notre plan en phase active, dit-elle d'une voix très calme. Et le plus rapidement possible.

Comme souvent lorsque sa sœur avait parlé, Charles de Castellás se contenta d'opiner silencieusement, avec un regard totalement soumis.

Lorsque la porte de *Jeanne et Louis* s'ouvrit, Blandine de Castellás fut plutôt surprise de découvrir la silhouette massive de Philippe le cuisinier.

— Bonsoir, Madame Blandine, grommela-t-il, bien qu'il sût parfaitement que cette dénomination agaçait beaucoup la sœur de son patron.

— Louis n'est pas là ? s'étonna-t-elle, en jetant un rapide coup d'œil autour d'elle.

— Il s'est enfermé dans son bureau, avec un couple, la renseigna le cuisinier, avec un mouvement de son double menton en direction de la petite porte.

— Voilà encore autre chose... murmura Blandine, s'imaginant que son frère se livrait à quelque débordement sexuel dans ce réduit poussiéreux et en désordre.

Elle se composa un petit sourire dégagé, dont elle sentit qu'il devait sonner faux.

— Eh bien, dans ce cas, je vais patienter en allant prendre un verre en bas ! dit-elle avec une sorte d'insouciance, qui ne sonnait pas plus juste que son sourire.

Comme chaque fois qu'elle empruntait l'escalier conduisant au sous-sol, Blandine de Castellás s'aperçut que ses jambes tremblaient légèrement.

Lorsqu'elle déboucha dans la première salle du sous-sol, il n'y avait en tout et pour tout que deux couples sur la piste, chacun étroitement enlacé. Mais, à chaque fois qu'en dansant ils se rapprochaient l'un de l'autre, l'homme de chaque couple en profitait pour caresser les fesses de la femme de l'autre couple, laquelle se laissait complaisamment faire, sous l'œil allumé de son cavalier...

Blandine rendit son sourire à Cynthia, qui avait l'air de s'ennuyer un peu, derrière son comptoir. Elle s'approcha et s'accouda juste en face de la brune aux longs cheveux. En s'efforçant de ne pas braquer ses yeux sur sa poitrine nue, aux pointes fardées.

— Il n'y a personne ou bien ils sont tous passés à côté ? demanda-t-elle.

— À côté, répondit Cynthia avec un sourire gourmand. J'ai l'impression que ça bat son plein. J'irais bien y faire un tour, mais je suis coincée ici tant que votre frère est en haut...

Blandine de Castellás saisit la balle au bond. Elle prit un petit ton dégagé, tout en sentant une certaine rougeur envahir son visage diaphane :

— Eh bien, je vais aller y faire un tour, moi, à côté, et je vous raconterai !

« À côté », c'était un ensemble de trois salles, reliées entre elles par des couloirs assez courts, ainsi que deux salles de bains, dont une pourvue d'une immense baignoire balnéo. Trois salles de tailles différentes, une très grande, pour les ébats vraiment collectifs, une de taille moyenne pour les couples souhaitant s'ébattre en comité plus restreint et la dernière qui était en fait une sorte de double alcôve pour participants plus timides. Ces deux dernières étaient néanmoins ouvertes sur tout un côté, de façon à ce que chacun puisse voir tout à son aise ce qui s'y déroulait.

Lorsque Blandine s'arrêta devant, l'une des alcôves était vide. Mais sur le lit de la seconde était allongée une femme blonde, à la poitrine menue, ses longs cheveux étalés en corolle autour de sa tête inclinée sur le côté.

Agencouillé au pied du lit, entre ses cuisses ouvertes, un homme à demi chauve, encore habillé de pied en cap, était occupé à lui lécher le sexe, tandis que ses mains aux phalanges poilues parcouraient le ventre et les seins de sa compagne. Laquelle poussait une sorte de petit jappement aigu à chaque fois que la langue de son compagnon entraînait en contact avec son clitoris dardé.

Le feu aux joues, Blandine se décala légèrement, pour mieux voir le sexe de la blonde. À ce moment, celle-ci ouvrit les yeux et, rencontrant son regard, lui sourit. Blandine se sentit violemment rougir et, comme si elle avait été prise en faute, se détourna vivement.

Sans qu'elle l'eût vraiment voulu elle se retrouva dans la salle moyenne qui, comme les autres, était éclairée par des néons rose foncé, ainsi que par quelques petits spots plus clairs fixés au plafond.

Ici, c'était trois lits à deux places qui, collés les uns aux autres, formaient une sorte d'arène sexuelle. Pour le moment, elle était occupée par quatre femmes et trois hommes, tous intégralement nus. Leurs vêtements étaient soigneusement accrochés aux patères dorées fixées un peu partout sur les murs recouverts de tentures sombres.

Blandine s'immobilisa, dos au mur, fascinée malgré elle par cet enchevêtrement de corps, de membres, de sexes, et par le concert de soupirs et de gémissements qui émanait du groupe qu'elle avait sous les yeux.

Deux des femmes, brunes toutes les deux, se tenaient dans la classique position du 69. Celle qui était allongée sur le dos avait le sexe totalement rasé, ce qui fascina Blandine qui n'avait encore jamais contemplé d'aussi prêt ces replis moirés, luisants, dont elle était elle-même dotée.

La partenaire de la fille rasée, à quatre pattes au-dessus d'elle, plongeait avec avidité sa langue dans cette fleur nacrée qui s'offrait, s'épanouissait en une corolle rose sécrétant sa propre rosée.

Elle-même, au contraire de sa compagne de jeux, avait un sexe très touffu et les poils noirs remontant haut sur son ventre envahissaient également le profond sillon séparant ses fesses rebondies et fermes. Sillon dans lequel sa partenaire dardait sa langue, avec des grognements de volupté.

Derrière la fille à quatre pattes, solidement agrippé à ses hanches larges, un homme d'une trentaine d'années, mince et assez beau, jugea Blandine, s'employait à la sodomiser lentement, plongeant et ressortant voluptueusement de la gaine étroite de ses reins.

Lorsqu'il se fichait à nouveau en elle, après en être presque totalement ressorti, ses volumineux testicules venaient battre le front de la fille allongée sous eux.

Le souffle littéralement coupé par ce spectacle affolant, se concentrant sans vraiment s'en apercevoir sur les jeux de langue des deux filles, Blandine perçut néanmoins du mouvement sur sa droite. Tournant machinalement la tête, elle rencontra le sourire engageant d'un quadragénaire plutôt séduisant,

dont le sexe épais et très long jaillissait à l'horizontale d'une forêt de poils noirs.

Il mâchonnait machinalement une cigarette non allumée, fichée à la commissure de ses lèvres ombrées d'une fine moustache brune.

Car dans ces lieux voués à la liberté sexuelle la plus absolue, l'interdiction de fumer dans les lieux publics ne devait pas moins entrer en vigueur dans quelques jours. Louis Castellás, lui, avait décidé d'anticiper sur la loi, afin d'habituer ses clients « en douceur »...

Blandine était si absorbée par le spectacle que lui offraient les deux brunes en train de se lécher mutuellement qu'elle ne réagit pas lorsque son voisin lui prit doucement le poignet et lui posa la main sur son sexe dressé. Même, comme par réflexe, ses longs doigts fins s'enroulèrent autour de la hampe noueuse, et elle se mit à le masturber doucement, mais sans lui accorder le moindre regard.

Ce fut lorsque l'homme se mit à lui caresser les fesses qu'elle revint à elle. Lâchant la verge qu'elle manipulait distraitemment, elle écarta la main de son partenaire d'occasion avec un timide petit sourire d'excuse :

— Pardonnez-moi, je préfère... attendre un peu... voir... murmura-t-elle, en se sentant un peu ridicule.

— Ce sera comme vous voudrez, Madame, répondit courtoisement le moustachu, sans cesser de bander. Vous êtes vraiment très belle... Si jamais vous changez d'avis, un peu plus tard... n'hésitez pas, je serai là...

Blandine reporta son attention sur les deux brunes. L'homme qui sodomisait celle du dessus venait de jouir à grand bruit et s'était retiré. Il fut aussitôt remplacé par un autre qui, jusqu'à présent, se faisait langoureusement sucer par une blonde bien en chair, tout en explorant de la main les corps des deux brunes. Il pénétra d'un seul coup de reins, sans effort, dans l'anus dilaté par son précédent visiteur.

Sous l'intrusion de ce nouveau partenaire, la brune au sexe poilu cessa de lécher le sexe glabre qui s'offrait à ses caresses fiévreuses et releva la tête. Son regard croisa celui de Blandine, fixé sur elles deux.

La brune eut un petit sourire débordant de sensualité à son adresse. Puis, tout en passant sa langue sur ses lèvres, elle leva la main droite et, de son index recourbé invita Blandine à rejoindre le groupe sur le lit.

Pour cette dernière, ce fut comme un électrochoc. Elle se sentit devenir écarlate. Puis, comme si une force invisible avait pris le contrôle de son corps, elle pivota sur elle-même, s'enfuit littéralement de la pièce, s'engouffra dans un couloir au hasard, bouscula deux personnes entièrement nues sans même s'en apercevoir, traversa la piste de danse sous l'œil étonné de Cynthia et se rua dans l'escalier.

Elle ne retrouva ses esprits qu'une fois en haut, dans le silence, la relative fraîcheur et la solitude du rez-de-chaussée à présent désert.

Blandine passa sans hésiter derrière le bar, se servit au robinet un grand verre d'eau, qu'elle avala d'un trait, avec une avidité de grande déshydratée.

Après cela seulement, elle se sentit redevenue pleinement elle-même, Blandine de Castellás.

Ses yeux se posèrent sur la porte fermant le « bureau » de son frère aîné et elle eut une petite grimace d'impatience, pour ne pas dire de colère.

« Il commence à m'énerver, celui-là, aussi ! songea-t-elle. Je ne vais quand même pas passer ma nuit ici ! »

Et, résolument, elle abaissa la poignée métallique et ouvrit la porte en grand, se fichant éperdument d'arriver comme un cheveu sur la soupe.

Elle fut toute surprise de ne pas découvrir le spectacle auquel elle s'attendait, à savoir son frère et le couple qu'il avait amené ici en pleine partie de jambes en l'air triangulaire.

Il y avait bien son frère, derrière la petite table lui servant de bureau, ainsi qu'un couple, composé d'un beau mec brun, taillé en athlète, et d'une rouquine que Blandine trouva très jolie, mais ils étaient debout, en pleine discussion, et non en train de se livrer à quelques-uns des débordements érotiques dont la maison avait fait son fonds de commerce.

Au regard qu'il lui lançait, Blandine eut l'impression que Louis était très contrarié de la voir débarquer sans prévenir, et elle faillit faire demi-tour.

Mais c'était trop tard : le beau brun et la jolie rouquine venaient de s'aviser de sa présence.

— Blandine, tu tombes mal, s'empressa de dire Louis de Castellás, en contournant son bureau pour venir vers elle. Monsieur et Mademoiselle sont de la police et ils sont venus m'annoncer une tragique nouvelle...

Blandine réussit à se composer un masque de stupeur et de tristesse lorsque son frère lui apprit en quelques phrases brèves la mort violente de Coralie, que son autre frère, Charles, lui avait révélée une heure plus tôt.

Tout en tapotant maladroitement l'épaule de sa sœur, qui s'était réfugiée dans ses bras, Louis de Castellás se tourna vers Boris Corentin et Géraldine Hébert :

— Excusez-moi, je ne vous ai pas présenté ma sœur cadette, Blandine Devaux...

Boris Corentin eut l'impression que la jeune femme blonde, au teint très pâle, était contrariée par le fait que son frère venait de prononcer son nom. Il se demanda si elle s'appelait ainsi du fait d'un mariage ou parce que Louis de Castellás et elle étaient de pères différents...

— Madame Devaux, seriez-vous assez aimable pour me dire ce que vous avez fait de votre soirée d'hier ? demanda-t-il tout à trac, sans même avoir prémédité ce qu'il allait dire, mû par une sorte d'instinct autonome.

Il eut l'impression fugace que sa question désarçonnait la jeune femme, et

même qu'une très brève lueur d'angoisse passait dans ses yeux clairs. Mais elle se reprit tellement vite qu'il se demanda s'il n'avait pas été le jouet de son imagination de policier...

— Hier ? répondit-elle d'une voix parfaitement maîtrisée. Mon Dieu mais... j'ai passé la soirée chez moi, en compagnie de mon mari. Comme pratiquement tous les jours de la semaine : nous menons une vie très calme, vous savez... Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Simple routine... répondit Géraldine Hébert avec une petite mimique rassurante.

— Du reste, nous n'allons pas vous embêter plus longtemps, enchaîna Boris Corentin en se dirigeant vers la porte, aussitôt suivi par Géraldine.

Avant de quitter la pièce, il se retourna vers le propriétaire des lieux :

— Monsieur de Castellas, je vous demanderai de bien vouloir rester à la disposition de la justice le temps de l'enquête et de ne pas quitter Paris sans nous en avertir au préalable, dit-il d'une voix parfaitement neutre.

— Je n'ai pas l'intention de bouger, l'assura Louis, avec un peu trop d'empressement.

Lorsque les deux policiers furent sortis du bureau, le silence retomba entre le frère et la sœur, chacun des deux étant plongé dans des réflexions qu'il ne voulait pas, ou qu'il ne pouvait pas confier à l'autre.

Autant Blandine n'avait jamais eu de secrets pour son cadet, Charles, autant elle était toujours restée sur une certaine réserve avec Louis, son aîné de trois ans. Sans doute à cause du voile d'ironie acide qui enveloppait toujours plus ou moins les paroles qu'il prononçait.

Le silence fut finalement rompu par Louis de Castellas, qui laissa tomber d'une voix sourde :

— Les flics m'ont appris que Coralie était enceinte de deux mois... Et très probablement de moi !

Blandine sentit tout son sang se retirer de son visage et elle dut faire un énorme effort sur elle-même pour demeurer impassible en apparence.

Le puzzle implacable se mettait en place, elle comprenait clairement à présent se qui se passait.

Charles avait eu raison de lui dire que Coralie avait été tuée probablement par son mari, Antoine.

Blandine en était certaine, à présent.

Et elle savait très précisément pour quelle raison son mari avait fait cela.

Durant une seconde ou deux, Blandine Devaux ressentit l'impérieux besoin de révéler à son frère qui avait assassiné sa maîtresse. Elle entrouvrait déjà ses lèvres minces pour le faire, mais elle se ravisa au dernier moment.

Sans trop bien savoir pourquoi, elle jugea que le silence était préférable.

Au moins pour l'instant.

Au moins tant que ses projets n'étaient pas parvenus à leur conséquence inévitable.

De toute façon, Louis était tellement plongé dans ses propres pensées qu'il avait quasiment oublié la présence de sa sœur dans le bureau.

Il ne cessait de se demander pourquoi Coralie avait donné rendez-vous à Fouquet sans lui en parler, ainsi que les deux policiers le lui avaient appris.

Car, contrairement à ce qu'il leur avait fait croire, Louis de Castellás savait très bien qui était ce Fouquet.

CHAPITRE VI



— Donc, résuma Aimé Brichot, le centre de la toile, ça a bien l'air d'être lui, ce...

— Antoine Devaux, glissa Géraldine Hébert, assise de l'autre côté du bureau.

C'était le dernier jour de l'année, lundi 31 décembre. Un peu partout, les gens avaient déjà la tête entièrement prise par les réjouissances du soir (et de la nuit...), même s'il n'était pas encore tout à fait dix heures du matin.

Mais à la Brigade mondaine, et plus spécialement dans le bureau des Affaires recommandées, l'ambiance était encore au travail et à la

concentration.

Sa semaine de vacances terminée, Aimé Brichot avait repris le collier le matin même. Tout naturellement il avait réintégré sa place au sein de l'équipe indestructible qu'il formait depuis si longtemps avec Boris Corentin. Et c'est ce dernier, secondé par Géraldine Hébert, qui venait de le mettre au courant de l'affaire Coralie Valbert et de ses développements.

— Ça m'en a tout l'air aussi, répondit Corentin à la semi-question de son coéquipier. En tout cas, d'après les renseignements qu'on a, collectés surtout par Géraldine, on a l'impression que, sans Antoine Devaux...

— Sans son fric, disons... glissa Géraldine Hébert, en remontant machinalement, de l'index, ses petites lunettes rondes sur son nez retroussé.

— Sans son fric si tu veux, concéda Boris. C'est en tout cas lui qui fait tourner la machine. Non seulement il entretient sa femme, Blandine, ce qui peut sembler aller de soi, mais il a aussi embauché son frère cadet, Charles, dans sa boîte d'exportations de produits de luxe. Il a également des parts dans le restau pour échangistes de Louis de Castellás, le frère aîné, ce qui l'autorise à en renflouer régulièrement les caisses, à payer l'URSSAF, etc.

— Et, pour couronner le tout, d'après ce qu'on sait, mais ça demande encore à être vérifié, enchaîna Géraldine, c'est encore Devaux qui aurait payé entièrement, il y a cinq ans, les travaux de rénovation du château de famille des Castellás, puis, l'année dernière, ceux de leur hôtel particulier d'Uzès.

— La question est : où est-ce que ces constatations nous mènent ? fit alors Aimé Brichot, en lissant sans y penser la pointe de sa moustache.

Il précisa aussitôt sa pensée :

— Non, ce que je veux dire, c'est : en quoi le fait de savoir qu'Antoine Devaux finance toute une famille de nobles décaqués peut-il nous aider à résoudre le problème posé par l'assassinat de Coralie Valbert ?

— Je n'en sais rien, Mémé, soupira Boris Corentin, en prenant une cigarette dans son paquet.

Il se souvint brusquement qu'il n'avait plus le droit de fumer dans le bureau et la remit aussitôt à sa place.

— Tout ce que je vois, c'est qu'Antoine Devaux est le principe unificateur de cette famille. Que, sans lui, elle aurait probablement déjà explosé en vol, dans la mesure où aucun de ses membres ne paraît capable de la faire vivre, ni même, probablement, de se faire vivre lui-même. Par conséquent, il doit être au courant de tout ce qui peut s'y passer et s'y dire, dans cette famille. Je doute qu'il dépense tout cet argent sans jamais poser aucune question...

— Mais qui nous dit que le meurtre de Coralie Valbert est lié à la famille Castellás ? insista Aimé Brichot.

— Le fait qu'elle était enceinte de Louis, peut-être ? suggéra Géraldine Hébert.

— On n'est pas sûr du tout que l'enfant soit de lui, si je vous ai bien compris, s'obstina Brichot.

— Non, on n'en est pas sûr, mais, si besoin est, on peut s'en assurer grâce aux tests ADN, le contra Corentin, sur un ton légèrement impatient.

Il se leva brusquement de son fauteuil et frappa ses mains l'une contre l'autre :

— En attendant, je vous rappelle qu'on a rendez-vous au siège de la société Devaux dans une petite demi-heure : on ferait bien d'y aller.

— Je viens avec vous ? interrogea Géraldine, d'une voix presque timide.

Logiquement, lorsque Aimé Brichot revenait, elle était censée s'effacer devant lui...

— Mais oui, viens donc, Petit bonhomme ! lui répondit gentiment Boris. Tu seras toujours mieux avec nous qu'à t'arsouiller dans je ne sais quel bistrot !

— Je te remercie, Grand chef, c'est aimable ! rétorqua Géraldine, en prenant un air indigné.

Mais, juste après, elle se mit à sourire, faisant renaître la petite fossette de sa joue droite.

— Allez, en chasse, les hommes ! conclut-elle, en se dirigeant vers la porte du bureau.

— Je suis désolé, Messieurs, mais le rendez-vous extérieur de M. Devaux s'est prolongé au-delà de ce qu'il pensait... dit Angèle Gropius, en s'efforçant de prendre un air désolé, face à ses deux visiteurs.

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un bref regard, puis le premier eut un sourire engageant :

— Eh bien ! tant pis, nous allons l'attendre ! Pendant ce temps, nous pourrions toujours bavarder un peu, Madame...

— Gropius. Mademoiselle Gropius... Je vous en prie, entrez dans mon bureau... juste en face de vous...

L'assistante d'Antoine Devaux avait dit cela sans aucun enthousiasme. Visiblement « bavarder un peu » avec deux policiers ne la tentait pas plus que cela.

Corentin et Brichot, lorsque la porte de la société Devaux s'était ouverte, avaient tout de même été surpris par la stature d'Angèle Gropius. Boris Corentin s'était d'ailleurs fait la réflexion qu'elle aurait sûrement été très jolie, avec une quarantaine de kilos en moins...

— Est-il indiscret de vous demander ce que vous voulez à M. Devaux ? demanda Angèle Gropius, après avoir pris place derrière son bureau.

Elle eut un petit sourire, le premier, et ajouta, d'une voix plus conciliante :

— Vous comprenez, voilà près de dix ans que je suis sa principale collaboratrice et je suis au courant d'absolument tout ce qui le concerne...

Ses grosses joues s'empourprèrent légèrement et elle s'empressa de préciser :

— Sur le plan professionnel, il va sans dire ! Pour le reste, n'est-ce pas...

Boris Corentin avait l'impression que la femme qui se trouvait en face d'eux était tendue, comme sur ses gardes. Mais, après tout, il ne fallait certainement pas en tirer de conclusions hâtives : beaucoup de gens, même les plus parfaits innocents, ont souvent cette attitude, face à la police.

— Est-ce que vous pouvez nous dire vers quelle heure environ, M. Devaux a quitté vos locaux, hier ? s'enquit-il, avec un sourire engageant.

Angèle Gropius répondit instantanément, sans réfléchir, comme si elle s'était préparée à cette question et tenait la réponse toute prête :

— Il était pratiquement une heure du matin, dit-elle avec force, en relevant brusquement la tête.

— Une heure du matin ? s'étonna Aimé Brichot. Si tard que cela, vraiment ?

— Il le faut bien, soupira l'assistante. En ce moment, nous devons tout mettre en ordre pour le bilan comptable annuel qui aura lieu le mois prochain. Et ce n'est pas une mince affaire, croyez-moi !

— Je m'en doute, je m'en doute, l'assura Boris Corentin, sur un ton aimable.

Mais, dans le même temps, il réfléchissait à toute vitesse. La veille au soir, lorsqu'il l'avait croisée dans le bureau de Louis de Castellás, Blandine, la femme d'Antoine Devaux, leur avait catégoriquement affirmé avoir passé la soirée chez elle en compagnie de son mari.

Or, voilà qu'Angèle Gropius prétendait, elle, qu'Antoine Devaux s'était attardé ici même, au bureau, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Donc, l'une de ces deux femmes mentait. Et elle ne pouvait le faire que sciemment.

CHAPITRE VII



Blandine Devaux ne put s'empêcher d'avoir un imperceptible mouvement de recul, en découvrant l'espèce de bête humaine s'encadrant dans la porte qui venait de s'ouvrir. Sa première réaction fut de se dire que ce type ne devait même pas être capable d'y passer, dans la porte, à moins de la franchir de biais, tant il était massif et large.

Il n'était pas spécialement grand, mais il dégageait une incroyable impression de force, de puissance physique que rien ne semblait devoir être capable de stopper lorsqu'elle se mettait en branle.

Cette impression était encore renforcée par ses petits yeux noirs, profondément enfoncés dans leurs orbites et surlignés par deux épais sourcils se rejoignant au-dessus du nez. Des yeux qui vous scrutaient jusqu'aux tréfonds, vous évaluaient non en tant que personne, mais telle une proie.

Des yeux de fauve.

Les traits étaient épais, le cheveu noir et dense.

Noir et dense également le poil qui s'échappait par touffes du col du tee-shirt, d'une propreté douteuse et historié de lettres cyrilliques formant deux mots russes, incompréhensibles pour la jeune femme.

— Lev, c'est nous... dit un peu stupidement Charles de Castellás, debout près de sa sœur aînée, légèrement en retrait d'elle sur le palier sombre.

Il ajouta à l'adresse de sa sœur, sur un ton comiquement cérémonieux, vu les circonstances :

— Blandine, je te présente Lev Illitch Kraskine. Il est Caucasien, d'origine...

Charles de Castellás se rendit compte de la stupidité de sa précision, mais il n'eut pas le loisir de s'y appesantir, car un deuxième homme venait de faire son apparition dans la petite entrée rectangulaire.

Celui-là était d'un blond presque incolore, il avait un teint pâle, presque une peau de jeune fille, des pommettes hautes et bien marquées, un front immense et des yeux d'un extraordinaire bleu cristallin.

Blandine se fit la réflexion que c'était un très bel homme. Ou plutôt qu'il l'aurait été sans cette lueur glacée et fixe au fond de ses prunelles.

Lui aussi avait des yeux de fauve...

— Blandine, voici Vladimir Petrovitch Verkhovensky, présente Charles de Castellás, très « homme du monde ». Qui a bien voulu s'occuper de ton... de ton petit problème...

Soudain, face aux deux Russes, Blandine Devaux fut prise d'une irrésistible envie de tourner les talons et de disparaître. De tout annuler.

À présent, elle s'en voulait de s'être ouverte de ce projet insensé auprès de son jeune frère. Et elle lui en voulait aussi à lui, de l'avoir pris au mot. Et d'avoir profité de ses contacts dans le milieu des Russes de Paris, grâce aux fonctions qu'il occupait chez Antoine Devaux et à sa maîtrise approximative de la langue, pour faire en sorte que le rêve devienne brusquement réalité. Ou cauchemar, c'était selon.

La jeune femme était réellement sur le point de dévaler le petit escalier, mais Charles la poussa par les épaules à l'intérieur de l'appartement.

— Bon, le mieux est que je vous laisse discuter des détails entre vous, s'empressa-t-il, avec un petit sourire qui suintait la veulerie. Je vais t'attendre au café du coin du boulevard, sœurlette chérie !

Il dit encore trois mots en russe, à quoi Vladimir Petrovitch répondit par un simple hochement de tête, sans que bouge un muscle de son visage.

— Donnez-vous la peine d'entrer, Madame, dit-il presque sans accent, dès que Charles de Castellás eut disparu précipitamment dans l'escalier.

C'était peut-être stupide, mais Blandine fut rassurée par le ton de « gentleman » employé par le Russe. Elle s'en trouva même raffermie dans ses résolutions. Et c'est d'un pas décidé qu'elle fit irruption dans une sorte de grand salon, aux volets fermés, presque complètement vide de meubles et aux peintures lamentablement écaillées.

Il ne s'y trouvait qu'un canapé, usé jusqu'à la corde, trois fauteuils dépareillés et, entre ces sièges, une longue caisse de bois blanc faisant office de table basse. Plus loin, de part et d'autre d'une porte fermée, deux chaises de bois verni, genre chaises de bureau. Et rien d'autre.

Mais Blandine ne vit à peu près rien de tout cela. Car, en entrant dans le salon, malgré la semi-pénombre, ses yeux étaient allés directement se poser sur la personne qui occupait l'un des trois fauteuils, et elle en était restée bouche bée.

C'était une jeune femme d'environ 25 ans, très brune, les sourcils très marqués, au-dessus d'extraordinaires yeux d'un bleu presque violet. Son nez

était petit et légèrement retroussé, surmontant une bouche rouge et charnue, comme gonflée de sève. Son teint avait la couleur et les nuances délicates du vieil ivoire. Malgré sa position recroquevillée dans le fauteuil, Blandine se dit qu'elle devait être à la fois mince et pulpeuse, dégageant en tout cas une intense atmosphère de sexualité impérieuse. Même son visage encore un peu enfantin suintait littéralement l'érotisme.

Personne bien sûr ne put percevoir le violent coup de tonnerre qui éclata sous le crâne de Blandine Devaux, lorsqu'elle découvrit la jeune femme. Mais elle, dans la seconde, sut de façon certaine que rien, dans sa vie, ne serait plus comme avant. Jamais.

— Permettez-moi de vous présenter Sonia Petrovna Verkhovenskaïa, ma sœur cadette, dit fort civilement Vladimir Petrovitch. Sonia, voici Madame de Castellás...

En temps ordinaire, Blandine aurait été infiniment reconnaissante au Russe de l'appeler par son nom de jeune fille, plutôt que Devaux.

Mais, là, c'est à peine si elle entendit plus qu'un vague bourdonnement. Elle restait immobile, dévorant Sonia du regard, laquelle se laissait admirer avec une sorte de dédaigneuse indifférence, bien qu'elle n'ait pas pu faire autrement que de s'apercevoir du violent intérêt qu'elle suscitait chez cette superbe Française blonde.

— Si vous voulez bien vous asseoir... la pria le Russe, en désignant le canapé.

Mais Blandine resta debout, tétanisée, n'ayant même pas entendu ce qu'on venait de lui dire. Elle avait l'impression qu'une sorte de tsunami géant était en train de déferler à l'intérieur de sa tête, balayant tout ce qui avait été sa vie jusqu'à présent, y faisant place nette pour construire ce qui serait son existence à partir de maintenant. Dont Sonia serait à la fois le centre et la totalité.

Elle ne se posait même pas la question de savoir comment, elle qui n'avait ressenti d'attraction particulière pour les autres femmes, pouvait, d'un seul coup, d'un seul regard, être tombée si violemment, si complètement amoureuse de la jeune Russe qui, à présent, la regardait avec un petit sourire, mi-attendri, mi-amusé. Flattée visiblement de l'intérêt qu'elle venait de susciter en une fraction de seconde.

— Madame de Castellás, il vaudrait mieux vous asseoir maintenant ! répéta Verkhovensky d'une voix plus forte et sur un ton plus impérieux.

Blandine sortit enfin de son rêve, à grand-peine, et se laissa tomber sur la partie droite du canapé. Aussitôt, le Russe prit place juste à côté d'elle, tandis que l'autre, Kraskine, demeuré obstinément muet, restait debout, entre le mur et le dossier du canapé.

— Votre frère m'a dit que vous vouliez passer à la phase suivante, dit doucement Vladimir Petrovitch, en posant sa main sur l'avant-bras de

Blandine, laquelle ne songea même pas à se soustraire à ce contact. En ce qui nous concerne, nous sommes prêts. Seulement, bien sûr, il nous faut sceller notre accord de manière... comment dire ? Palpable. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?

Non, Blandine ne comprenait pas. Ou, plus exactement, elle n'écoutait pas. Elle n'entendait pas. Elle était tout entière tendue vers la personne de Sonia, immobile et silencieuse dans le fauteuil en face d'elle. Toutes ses facultés étaient concentrées pour tenter de comprendre ce qui se passait en elle, quelle était la nature exacte de ce cyclone en train de la dévaster.

Pourquoi ne parvenait-elle plus à détacher ses yeux de cette fille, dont elle ignorait encore l'existence une ou deux minutes plus tôt ?

Pourquoi avait-elle la certitude que si Sonia ouvrait la bouche pour exiger quelque chose d'elle, elle le ferait sans la moindre hésitation, quelle que puisse être cette chose ?

Blandine n'en savait rien. Elle tournait ces questions sans parvenir à tirer d'elle-même le moindre début de réponse à peu près cohérente.

Vladimir Petrovitch Verkhovensky revint à la charge, visiblement pressé d'en finir :

— Madame de Castellás, je veux dire qu'il faudrait nous verser dès maintenant la moitié de la somme convenue...

En parlant, sa main avait délaissé l'avant-bras de son interlocutrice pour venir se poser sur son genou dénudé. Toujours sans provoquer la moindre réaction de la part de Blandine.

Du coup, une lueur nouvelle s'alluma dans les yeux clairs de Verkhovensky. Lequel tourna la tête vers son compatriote, debout derrière le canapé. Pour la première fois, le colosse brun se départit de son masque impassible et un sourire obscène se dessina sur ses grosses lèvres violacées. Il fit un pas en avant, de façon à se retrouver juste derrière Blandine.

Pendant ce temps, son acolyte avait laissé sa main remonter le long de la cuisse de la jeune femme qui se tenait à sa droite. Lorsque ses doigts s'insinuèrent sous la jupe de son tailleur grège sans qu'elle marque davantage de réaction que précédemment, un petit sourire de triomphe se dessina sur ses lèvres minces.

Après tout, pourquoi ne pas joindre l'agréable au lucratif ? Si cette Française avait envie de...

Lev Illitch Kraskine, lui, en véritable âme simple, n'en était déjà plus à se poser ce genre de questions. Se penchant en avant, il venait de glisser son énorme paluche, aux phalanges envahies de poils noirs, dans le décolleté de la veste de tailleur, afin de pétrir la poitrine habillée de dentelle noire.

C'est au contact de cette main pétrissant ses seins sans trop de douceur que Blandine Devaux revint plus ou moins à elle et prit conscience de ce qui

se passait.

À savoir qu'un homme était en train de peloter sa poitrine, tandis que la main d'un autre atteignait pratiquement le liseré de sa petite culotte.

Son premier réflexe, celui qu'elle aurait eu en n'importe quel autre moment de son existence, fut d'arracher ces mains fureteuses de son corps et de jaillir du canapé.

Mais, au moment précis où elle allait le faire, ses yeux croisèrent ceux de Sonia, toujours immobile sur son fauteuil, les jambes repliées sous ses fesses.

Et ce qu'elle y lut, ce qu'elle eut la certitude d'y lire, c'était une sorte d'encouragement à aller plus loin, à aller jusqu'au bout de ce qui était en train de se produire.

« Laisse-toi faire, ma belle ! Ça m'exciterait beaucoup de te voir te faire baiser par eux ! Je veux que tu le fasses ! Que tu le fasses pour moi... »

Voilà ce que Blandine avait l'impression d'entendre Sonia lui chuchoter, directement à l'intérieur de sa tête.

Alors, toutes les digues les plus solides cédèrent en même temps. Non seulement Blandine ne fit rien pour repousser la main qui tripotait ses seins, ni celle qui, à présent, s'était glissée à l'intérieur de sa culotte, mais elle posa même sa main sur le devant du pantalon de Verkhovensky, déformé par une bosse dure et de belle taille.

En même temps, sans quitter Sonia du regard, comme pour bien lui faire comprendre que c'était pour elle qu'elle faisait cela, rien que pour elle, Blandine sentit une boule de chaleur se former dans son ventre et son sexe devenir moite de désir. Un désir qu'elle ne savait pas qui l'engendrait, des attouchements masculins ou du regard de Sonia posé sur elle, fixe, lumineux, hypnotique.

Comprenant qu'ils avaient partie gagnée, les deux Russes perdirent toute retenue.

Contournant le canapé, Kraskine vint se planter à droite de Blandine et, posément, ouvrit son pantalon, en extrayant un sexe énorme et noueux, parfaitement à son image. Il se mit à le frotter contre la joue empourprée de la jeune femme.

Elle n'eut qu'à tourner légèrement la tête et entrouvrir les lèvres, pour que le membre viril se rue jusqu'au fond de sa gorge, manquant l'étouffer.

Pendant ce temps, Verkhovensky avait littéralement arraché la fragile culotte de dentelle et ses doigts fourrageaient dans le ventre brûlant de leur partenaire commune.

Tout en avalant avidement la verge qui allait et venait entre ses lèvres, Blandine ne quittait pas Sonia des yeux, quêtant, implorant son approbation et ses encouragements. Mais la jeune Russe restait impassible, immobile, avec juste un très vague sourire flottant sur ses lèvres rouges, lointaine,

inaccessible, telle une vestale de pierre.

— À genoux ! intima alors Vladimir Petrovitch, en saisissant Blandine par les hanches.

Docile, par avance soumise à tout ce qui plairait aux deux hommes de lui faire subir, pourvu que ce soit sous le feu du regard de Sonia, la jeune femme prit la pose qu'on exigeait d'elle, sans interrompre sa fellation.

Aussitôt, elle sentit que Verkhovensky retroussait sa jupe de tailleur sur son dos, dévoilant sa croupe ronde, frémissante, et le profond sillon séparant ses fesses fermes, éclatantes d'une blancheur satinée.

La simple idée qu'elle s'exhibait ainsi sous les yeux de Sonia faillit la faire jouir instantanément. Elle avait l'impression affolante qu'elle était en train de faire l'amour avec la jeune Russe, les deux mâles ne servant que d'intermédiaires entre elles, de « conducteurs » de plaisir, comme il y a des conducteurs de courant électrique.

Au moment où la verge dure de Verkhovensky pénétrait son intimité brûlante et trempée, Kraskine explosa dans sa bouche. Et Blandine, que la semence masculine avait toujours plus ou moins dégoûtée, le but jusqu'à la dernière goutte, avec des grognements avides.

Lorsque Kraskine, son plaisir pris, se retira de sa bouche et s'éloigna du canapé, sa mine patibulaire redevenue parfaitement indifférente, telle celle d'un fauve à l'issue de son repas, Blandine vit Sonia se déplier lentement du fauteuil, se lever et venir vers elle, d'une démarche dansante.

Lorsque la jeune Russe prit son visage entre ses mains, Blandine crut qu'elle allait se trouver mal. Dans son dos, les mouvements du sexe masculin s'accéléraient à l'intérieur de son ventre en fusion.

Sonia déposa un léger baiser sur ses lèvres, puis la regarda avec un sourire qui fit frissonner Blandine au plus profond d'elle-même.

— Vas-y ! Jouis, maintenant... murmura la petite brune, avec un fort accent slave.

Le son de sa voix suffit à déclencher dans le corps de Blandine Devaux un orgasme comme elle n'en avait encore jamais connu, et surtout pas sous les coups de boutoir d'un quelconque mâle.

Elle poussa un long hurlement aigu, qui se termina en un râle de félicité, au moment où son partenaire explosait dans son ventre, les doigts crispés sur ses hanches fines.

Lorsqu'il la lâcha, elle retomba lourdement sur le canapé miteux, le corps secoué de spasmes allant s'amenuisant, le souffle haletant.

Enfin, elle reprit peu à peu ses esprits et retrouva une respiration à peu près normale. Quand elle releva la tête, Sonia avait disparu de la pièce, comme un rêve qui se dissipe avec le retour du jour.

Blandine se rajusta tant bien que mal, l'air hébété, le regard d'une folle

échappée de l'asile.

— N'oubliez pas l'argent, Madame de Castellás, lui rappela froidement Vladimir Petrovitch Verkhovensky, redevenu très « professionnel ».

Avec des gestes d'automate, Blandine sortit de son sac la mince liasse de billets de cinq cents euros qu'elle y avait glissée avant de partir de chez elle.

Elle se retrouva dans la rue sans même trop savoir comment. C'est l'air froid et humide fouettant son visage qui la fit revenir complètement à elle.

Alors seulement, elle comprit qu'elle venait de donner dix mille euros à deux malfrats russes pour qu'ils suppriment, à sa demande, l'homme dont ils épiaient les faits et gestes depuis déjà plusieurs semaines.

Un homme qui n'était autre que son propre mari. Antoine Devaux.

CHAPITRE VIII



Antoine Devaux en avait presque la salive aux lèvres. Pour se retenir de sauter directement sur la jeune femme brune qui se tenait assise de l'autre côté de son bureau, il s'était mis à massacrer tous les trombones se trouvant à portée de ses doigts maigres et nerveux.

Monique. Elle s'appelait Monique Blanchot. Elle avait 23 ans. Rien que ce prénom de Monique, avec son délicieux parfum de « populo », avait mis les sens de Devaux en éveil, avant même d'avoir vu la postulante.

Car Monique Blanchot n'était pas une de ces filles qu'il recrutait sur Internet pour assouvir son besoin de chair fraîche et opulente. Elle s'était réellement présentée pour tenter d'obtenir le poste de femme de ménage qui était à pourvoir au sein de la société, Antoine Devaux détestant faire appel à d'anonymes « sociétés d'entretien ». C'était bien sûr encore plus excitant, bien plus troublant qu'avec une fille que l'on paie pour sa docilité sexuelle.

Lorsqu'Angèle Gropius avait introduit Monique Blanchot dans son bureau, Antoine Devaux s'était instantanément dit qu'il lui fallait cette fille-là, et qu'il la lui fallait le plus vite possible. Sinon, il était capable de ne plus fermer l'œil durant plusieurs nuits d'affilée.

Pour lui, Monique Blanchot était un fantasme sur pieds. Un rêve matérialisé.

De taille moyenne, son visage rond encadré de longs cheveux noirs épais, elle devait faire au bas mot cent kilos, d'après les estimations expertes de Devaux. Sa chair un peu molle débordait de partout, menaçant de faire exploser toutes les coutures de ses vêtements trop ajustés. Ses fesses étaient

incroyablement larges et sa poitrine faisait penser à un double ballon de football qu'elle aurait dissimulé sous sa robe rouge vif.

Avec cela, quelque chose d'à la fois vulgaire et vicieux dans son regard morne, un sourire de « bêtasse », et quelque chose de très peuple, limite « quart-monde », se dégageant de toute sa personne, aussi bien de ses traits que de ses manières, gestes, attitudes.

Bref, l'idéal féminin selon Antoine Devaux.

Il se leva brusquement et contourna son bureau. Il posa ses mains tremblant d'impatience sur les épaules grasses de Monique, qui ne bougea pas.

— Eh bien, il me semble que vous avez les qualifications requises pour le poste, dit-il d'une voix qui tremblait également. Reste à savoir si vous avez l'esprit d'entreprise. Vous savez, ici, nous sommes comme une sorte de famille... Nous sommes tous très proches les uns des autres...

Ce disant, il avait commencé à la caresser comme machinalement. Les épaules, d'abord, puis il avait laissé ses mains descendre palper les bourrelets de graisse provoqués par l'armature du soutien-gorge.

Comme il s'était légèrement décalé vers la droite, Monique Blanchot ne pouvait manquer de constater l'effet qu'elle produisait sur son futur patron, dans la mesure où la bosse qui distendait son pantalon de lin était juste sous ses yeux...

Du reste, elle commençait à trouver plutôt agréables les attouchements dont elle était l'objet, le désir qu'elle pouvait lire dans les yeux de cet homme riche et puissant depuis qu'elle était entrée dans son bureau. Si ça n'avait tenu qu'à elle, elle l'aurait bien laissé poursuivre ses investigations manuelles sur son corps obèse. Et plus si affinités, même...

Après tout, Monique avait ses désirs et ses envies, comme toutes les filles de son âge. Sauf que, elle, avec son physique « hors normes », ce n'était pas tous les jours qu'elle avait l'occasion de les assouvir. Ce n'était même pas tous les mois. Alors, pour une fois que ça se présentait...

Seulement, Monique Blanchot n'était pas libre. Si elle voulait que Jérémy, son petit frère, n'ait pas de graves ennuis, elle devait faire exactement ce qu'on lui avait ordonné. Suivre à la lettre le scénario prévu par « les autres ». Sinon, ils allaient se fâcher et c'est Jérémy qui prendrait...

Doucement, Monique saisit la main qui, à présent, soupesait sans se gêner son énorme sein et la repoussa aussi gentiment qu'elle le put – sans avoir à se forcer d'ailleurs.

Elle leva son visage lunaire vers Devaux et lui sourit, en mettant dans son sourire autant de promesses inavouables qu'il pouvait en contenir.

— Non, pas ici... murmura-t-elle d'une voix caressante, en battant des cils. Avec votre assistante à côté, je ne me sens pas à l'aise... Plus tard...

ailleurs... si vous voulez...

— Ou ? Quand ? cria presque Antoine Devaux, les yeux hors de la tête, dont la peau fumait presque de désir.

— Chez moi, ce soir, si vous voulez... s'empressa de répondre Monique Devaux.

— D'accord, chez toi, d'accord ! bafouilla Antoine Devaux en poussant vers elle un feutre et un bloc de post it. Ecris-moi ton adresse, je passerai après le travail. Et tu es embauchée, bien sûr, pas de problème !

Tout en notant son adresse, Monique Blanchot se dit qu'il était dans un tel état qu'elle aurait pu en profiter pour négocier un salaire plus qu'avantageux.

Sauf qu'elle n'avait jamais eu la moindre intention de travailler pour la société Devaux.

Elle avait déjà ses propres employeurs, beaucoup plus difficiles à satisfaire...

Boris Corentin, flanqué d'Aimé Brichot, tourna la poignée de la lourde porte sans prendre la peine de sonner avant. Il se sentait de mauvaise humeur, en cette fin d'après-midi. Ne serait-ce que parce que cela faisait deux fois dans la même journée que Brichot et lui se pointaient au siège de la société Devaux et qu'il trouvait que c'était une de trop.

Lors de leur première visite, Antoine Devaux avait fini par téléphoner à son assistante pour l'informer que son « rendez-vous extérieur » était encore loin d'être terminé et qu'il priait « MM. les policiers » de revenir plutôt en fin de journée, s'ils avaient quelque chose à lui demander.

Ce qu'ils avaient bien été obligés de faire. Géraldine Hébert avait tenu à les accompagner, mais Boris Corentin lui avait demandé de les attendre dans la voiture, en bas de l'immeuble, sous prétexte que ce n'était pas la peine de débarquer à trois dans le bureau d'Antoine Devaux.

L'entrée carrée était vide et, contrairement à leur première visite, la porte du bureau d'Angèle Gropius était fermée. Peut-être était-elle déjà rentrée chez elle.

En revanche, les deux policiers perçurent une sorte de remue-ménage dans le bureau situé plus loin sur la droite. La porte s'entrouvrit, suffisamment pour qu'ils voient apparaître une partie de la silhouette d'une très grosse femme, de dos.

— Donc c'est d'accord ? Ce soir chez moi, mon gros vicieux ? l'entendirent-ils prononcer, d'une voix plutôt vulgaire, tandis qu'elle faisait un pas en arrière.

Boris Corentin fronça les sourcils. Faisant signe à Aimé Brichot de ne pas bouger, il ressortit rapidement sur le palier, grimpa un demi-étage pour ne

plus être visible, sortit son portable de sa poche et appela Géraldine demeurée dans la voiture de service.

— Petit bonhomme ? C'est moi...

— Je t'avais reconnu, grand chef ! Qu'est-ce qu'il y a pour ton service ?

— Sans doute rien d'important. Mais j'aimerais bien que tu suives discrètement la grosse femme brune qui va sortir de l'immeuble et que tu essaies un peu de savoir qui elle est, où elle habite, ce genre de trucs.

— Pas de problème ! On peut savoir ce qui...

— Pas le temps ! l'interrompt Boris Corentin à voix plus basse, avant de couper brutalement la communication.

Géraldine reposa son téléphone sur le siège conducteur, avec un léger haussement d'épaules. Moins d'une minute plus tard, elle vit s'ouvrir la porte de l'immeuble en pierres de taille et en sortir une femme brune, apparemment très jeune mais considérablement obèse.

« Au moins, celle-là, elle aura du mal à me semer ! », songea Géraldine, en quittant la voiture. Elle s'avisa qu'elle avait le seul jeu de clés et se prit à espérer que sa filature ne l'entraîne pas trop loin, sinon ses deux collègues en seraient quittes pour regagner le quai des Orfèvres en métro.

La filature commença. Opération de tout repos, ainsi que l'avait prévu Géraldine Hébert. Monique Blanchot avançait à pas lents, avec ce dandinement caractéristique des personnes gênées par la masse de leur propre corps.

Au point que Géraldine devait se forcer régulièrement à ralentir pour ne pas la rattraper malgré elle.

De toute façon, ce petit manège ne dura pas plus de quelques minutes. Après quelques centaines de mètres, Géraldine vit la grosse fille s'engouffrer dans le bistrot-tabac qui faisait l'angle entre le boulevard où elle marchait et une petite rue résidentielle à angle droit.

Géraldine passa lentement devant la vitrine, en s'efforçant de ne pas tourner la tête, mais en braquant ses yeux vers l'intérieur de l'établissement.

Elle vit la brune se diriger sans hésiter vers la table située la plus près du comptoir, occupée par un homme seul, assez jeune, élégamment vêtu.

Géraldine reçut un choc si violent qu'elle eut bien du mal à continuer de marcher comme si de rien n'était. Car l'homme que venait de rejoindre la fille, elle le connaissait.

En réalité, elle ne l'avait encore jamais rencontré, mais elle avait eu l'occasion, ainsi que Boris Corentin et Aimé Brichot d'étudier sa photo, au milieu de plusieurs autres.

Cet homme n'était autre que Charles de Castellás, le frère cadet de Blandine Devaux.

Géraldine s'arrêta quelques mètres après l'entrée du café, dans le

renforcement d'une porte d'immeuble à deux battants, indécise sur la conduite à tenir.

Elle s'apprêtait à empoigner son portable pour demander conseil à Boris Corentin. Mais elle se ravisa : celui-ci devait être en ce moment dans le bureau d'Antoine Devaux et il ne pourrait probablement pas lui parler.

Non, il fallait qu'elle se débrouille toute seule. Ce qui était facile à dire...

Elle était encore en train de se poser la question sur la marche à suivre lorsque la porte du bistrot s'ouvrit pour laisser ressortir la fille brune. Pour le coup, Géraldine se demanda, durant une seconde ou deux, si elle devait continuer à la suivre, comme Corentin le lui avait demandé.

Oui, c'était probablement la meilleure chose à faire. Et elle se mit en marche.

Sauf que, passant devant la vitrine du café, elle ne put s'empêcher de jeter un bref coup d'œil à l'intérieur. Ce fut pour voir Charles de Castellás occupé à composé un numéro sur le clavier de son téléphoné portable.

Sans réfléchir, mue par une sorte d'instinct, Géraldine poussa la porte de l'établissement et entra. En se disant qu'après tout Charles de Castellás ne l'avait jamais vue et qu'il n'y avait donc aucune raison qu'il se méfie d'elle.

Géraldine alla s'accouder au comptoir, à quelques dizaines de centimètres seulement de Castellás, qui lui tournait le dos, au moment précis où il portait le téléphone à son oreille.

Et les battements de son cœur s'accéléchèrent notablement lorsqu'elle l'entendit distinctement murmurer :

— Blandine ? Oui, c'est moi. Bon, tout est O.K. pour ce soir, avec la fille... Non, comme sur des roulettes, il a tout gobé. D'accord, on se rappelle.

Géraldine Hébert ne comprit bien entendu pas de quoi il avait pu être question entre le frère et la sœur. Mais elle était intimement certaine d'une chose.

Elle venait d'intercepter quelque chose d'important.

— Alors, que puis-je pour vous, Messieurs ? demanda Antoine Devaux avec un peu trop d'entrain, tout en prenant place derrière ce grand bureau.

— Nous fournir deux ou trois précisions concernant votre emploi du temps pour la soirée de jeudi dernier, répondit Boris Corentin, en le regardant droit dans les yeux.

Devaux ne se démonta nullement et conserva un visage parfaitement calme.

— Je suppose que votre question est liée à ce qui est arrivé à M^{lle} Valbert ? C'est horrible ! Pauvre Louis... Je crois savoir qu'il l'aimait

beaucoup...

— Et, donc, jeudi soir... le relança Aimé Brichot, en remontant machinalement ses lunettes.

— Alors, là, c'est tout simple, je dois dire : je suis resté ici jusqu'à plus de minuit, avec mon assistante, afin de tout préparer pour l'expert-comptable, en vue du traditionnel bilan annuel.

— M^{lle} Gropius nous a dit que vous étiez parti peu avant une heure du matin, acquiesça Boris Corentin.

— Si elle le dit, c'est que c'est vrai ! affirma Devaux avec une certaine satisfaction. Elle est la précision même, cette chère et irremplaçable Angèle !

— Le problème, voyez-vous, M. Devaux, enchaîna Boris Corentin d'une voix douce, c'est que, lorsque nous avons eu l'occasion de parler à votre épouse, hier soir, elle nous a affirmé avoir passé cette même soirée à votre domicile et *en votre compagnie*.

Cette fois, il eut la nette impression que sa remarque désarçonnait vraiment son interlocuteur. Mais cela ne dura qu'une seconde ou deux. Très vite, un petit sourire tranquille revint sur les traits émaciés d'Antoine Devaux, qui eut un léger haussement d'épaules.

— Cette pauvre Blandine n'aura jamais la moindre notion du temps ! soupira-t-il. Je l'ai trouvée en train de lire au salon, lorsque je suis arrivé, et nous avons discuté encore près d'une heure en prenant un verre. C'est ce qui lui donne l'impression que nous avons passé la soirée ensemble. Elle a toujours été comme ça, c'est très étrange. Elle peut aussi bien avoir le sentiment inverse, d'ailleurs : soutenir dur comme fer qu'elle n'a passé que cinq minutes dans un endroit alors qu'il est très facile de prouver qu'elle y est restée trois heures !

Antoine Devaux entrouvrit les bras, paumes tournées vers le plafond :

— Si vous le souhaitez, vous n'avez qu'à lui reparler de cette soirée de jeudi et vous verrez qu'avec les précisions que je viens de vous fournir, elle reconnaîtra sans peine que c'est elle qui s'est trompée...

— Non, non, je pense que ce sera inutile, répondit Boris Corentin, en se levant de son fauteuil, aussitôt imité par Aimé Brichot.

À quoi bon aller reposer la même question à Blandine Devaux ? Corentin savait très bien que, dès qu'ils auraient le dos tourné, Devaux se précipiterait sur son téléphone pour que sa femme et lui accordent leurs violons et qu'elle le couvre en cas de mensonge de sa part.

Un mensonge qui lui semblait de plus en plus probable. Mais dont il ne discernait pas du tout les motifs.

CHAPITRE IX



Blandine Devaux hésita une seconde ou deux en contemplant son verre vide. Puis, finalement, elle empoigna la bouteille de porto blanc et s'en resservit une large rasade. Puis, uniquement vêtue d'un slip et d'un soutien-gorge de dentelle noire coordonnés, chaussée d'escarpins noirs, elle alla se planter devant l'une des deux grandes fenêtres et s'absorba dans la contemplation du majestueux parc entourant cette immense maison que des tas de gens devaient leur envier, mais qui, pour Blandine, pour la fille du comte de Castellás, n'était rien d'autre qu'une prison de luxe.

En général, la vue des grands arbres, des larges pelouses impeccablement taillées et débarrassées de leurs feuilles mortes suffisait à lui rendre un peu de sérénité, lorsque quelque chose ou quelqu'un la contrariait. Mais, pour cette fois, le remède resta totalement inefficace.

Il est vrai que Blandine n'était pas simplement « contrariée ». Elle devait se faire à l'idée que, d'ici quelques jours, peut-être avant, elle serait veuve, une veuve immensément riche, mais une veuve meurtrière puisqu'elle avait froidement prémédité et organisé l'assassinat de son mari.

Un assassinat que les deux « fauves » russes n'avaient plus aucune raison de différer, s'ils voulaient toucher la deuxième moitié de la somme convenue.

Blandine Devaux avala une gorgée de porto, presque sans s'en rendre compte.

L'idée de se débarrasser d'Antoine ne s'était pas imposée d'un coup à son esprit. C'était venu petit à petit, très lentement, quasi insensiblement. Et

lorsqu'elle avait pris conscience de l'idée qu'elle caressait, elle l'avait acceptée comme une évidence, comme la seule solution pour sortir de cette vie désespérante de grisaille.

Elle en avait parlé à la seule personne capable de l'écouter sans se montrer scandalisée, ni même s'étonner d'un pareil projet : son frère Charles. Non seulement son cadet ne s'était pas choqué de ce qu'il entendait, mais il avait tout de suite « positiver », selon le jargon moderne.

— Grâce à ton imbécile de mari, je connais beaucoup de gens, chez les Russes, lui avait-il déclaré tranquillement. Y compris certains dont ce pauvre Devaux ne soupçonne même pas l'existence. Je crois que, contre quelques billets bien craquants, je pourrais les persuader de régler ton petit problème...

Le « petit problème » était donc en passe d'être réglé. Verkhovensky et Kraskine allaient s'en charger. Ils n'avaient fait aucune difficulté. Pour eux, tuer était une activité comme une autre, qui ne leur posait pas le moindre problème. Surtout en Europe de l'Ouest : une fois leur coup fait, il leur suffisait de se rapatrier en Russie où nul ne s'aviserait jamais d'aller les chercher.

Et Blandine Devaux, redevenue « de Castellás », se retrouverait libre et à la tête de l'immense fortune d'Antoine Devaux, celui-ci n'ayant aucun autre héritier qu'elle.

— En somme, avait résumé Charles de Castellás, lorsque sa sœur s'était confiée à lui, ton mari aura été le dindon d'une gigantesque farce depuis le début...

Le front contre la vitre du salon, son verre à la main droite, Blandine sourit toute seule à cette évocation.

Le dindon de la farce, oui, c'était exactement cela. Une farce subtilement et cyniquement mitonnée par leur père, le vieux comte de Castellás, qui avait roulé Antoine Devaux dans la farine, lui qui se pensait pourtant si malin. Il lui avait vendu un pur mirage – et au prix fort.

Là où les choses avaient commencé à déraiper, et à prendre Blandine de court, c'est lorsque, pour faire durer ce mirage auquel il croyait dur comme fer, Antoine Devaux s'était lui-même transformé en assassin et avait sauvagement massacré la pauvre Coralie Valbert.

Le ressort secret que le vieux comte avait fait jouer, lorsqu'il s'était agi de « ferrer » le richissime Antoine Devaux, portait un nom tout simple : le snobisme.

Bertrand de Castellás avait tout de suite compris que ce roturier qui se prétendait simple, proche des « vraies gens », était en réalité dévoré de jalousie face aux gens qui pouvaient se targuer de titres de noblesse. Il s'était engouffré dans cette brèche béante et lui avait tenu à peu près ce langage :

— Monsieur Devaux, le titre de comte de Castellás reviendra comme de juste à mon fils aîné, Louis. Celui de marquis de Villanuevas sera pour

Charles. Quant à celui de vicomte de Jobourg...

Le vieux et rusé comte avait laissé passer un petit temps d'arrêt, histoire de faire monter la pression...

— Quant au titre de vicomte de Jobourg, il ira à mon premier petit-fils. Et, s'il ne m'est pas donné d'être grand-père de mon vivant, je compte prendre des dispositions pour que ce titre vous revienne à ma mort.

Bertrand de Castellás s'était bien gardé de dire à son futur gendre que lui-même considérait ce titre avec le même mépris que le crottin de ses chevaux, ni qu'il n'avait absolument pas les moyens de le lui transmettre. Ébloui par la perspective de devenir vicomte de Jobourg, Antoine Devaux avait tout gobé. Et, mené comme un âne par la carotte, avait accepté durant des années toutes les dépenses que l'on exigeait de lui.

Blandine résista à l'envie d'aller se servir un troisième verre de porto. Tout avait basculé lorsque son mari avait découvert la grossesse de Coralie Valbert : si Louis de Castellás décidait de l'épouser, le titre de vicomte reviendrait à leur enfant. Il fallait donc que cet enfant disparaisse. En même temps que sa mère, toujours capable d'en faire un autre ensuite.

C'est ce qui avait poussé Blandine à accélérer le tempo de ses propres plans meurtriers. Si jamais Antoine était arrêté et reconnu coupable de meurtre, il passerait de longues années en prison, et elle ne pourrait pas disposer de sa fortune. Alors que s'il mourait...

Et voilà qu'une nouvelle donnée, peut-être encore plus perturbante venait de faire irruption dans la vie de Blandine Devaux, déjà bien assez compliquée comme cela.

Sonia Petrovna Verkhovenskaïa, la propre sœur de l'homme qui était chargé de faire disparaître son mari !

Sonia à laquelle elle n'avait pas cessé de penser une seule minute depuis qu'elle était revenue de Paris.

Sonia qu'elle devait absolument revoir le plus vite possible, sous peine de devenir folle.

Mue par une impulsion soudaine, Blandine Devaux quitta précipitamment le salon, après avoir abandonné son verre sur le couvercle du piano laqué blanc.

Elle se précipita dans sa chambre, attrapa son manteau de fourrure fauve étalé sur son lit, qu'elle enfila simplement par-dessus ses sous-vêtements de dentelle noire. Puis, ayant récupéré les clés de sa Jaguar dans le grand vestibule, elle se précipita dehors. En se disant qu'elle était complètement folle. Que, vu les circonstances, la seule chose à faire était de rester bien tranquillement chez elle.

Mais c'était plus fort qu'elle, plus fort que tout : il fallait qu'elle sorte. Qu'elle y aille. Maintenant.

Bientôt, très bientôt, elle serait dans les bras de Sonia. Un long frisson brûlant transperça sa chair, l'image de la jeune Russe l'envahissait comme un alcool torride, la possédant entièrement. Son souffle s'accéléra, elle se mordit les lèvres pour ne pas gémir.

Si elle ne voyait pas rapidement la jeune femme, Blandine se sentait capable de se mettre à hurler de désespoir.

La sonnette étant visiblement hors d'usage, Blandine Devaux frappa à la porte de bois, le cœur battant.

Et s'il n'y avait personne ? Ou si elle tombait sur les deux hommes qui, le matin même, l'avaient quasiment violée, que leur dirait-elle ?

La jeune femme tenta de calmer ses palpitations en se répétant que, jusqu'à maintenant, elle avait eu de la chance. Ne serait-ce qu'en trouvant une place de stationnement rue de Charonne même, à moins de trente mètres de l'entrée de l'immeuble miteux où les trois Russes logeaient. Ce qui lui avait évité de parcourir des kilomètres sous la petite pluie fine qui s'était remise à tomber dès son départ, quasiment nue sous son manteau de fourrure...

Blandine retint de justesse un râle de soulagement, lorsque la porte s'ouvrit sur la silhouette à la fois mince et pulpeuse de la brune Sonia. Qui eut d'abord l'air plutôt contrariée de la voir, mais dont le visage s'éclaira d'un lumineux sourire dans la seconde suivante.

— Si vous venez voir mon frère, il n'est pas là, dit tout de suite Sonia, avec son accent à couper au couteau, qui était aux oreilles de Blandine la plus affolante des musiques. Lui et Lev Illitch sont sortis pour... pour...

Elle cherchait visiblement ses mots en français, les sourcils froncés sous l'effort.

— Ce n'est pas votre frère que je suis venue voir, c'est vous ! lâcha Blandine tout à trac, en faisant d'autorité un pas à l'intérieur de l'appartement.

Machinalement, Sonia referma la porte avant de se planter devant la visiteuse, l'air intrigué.

— Moi ? Mais pourquoi ?

Sans répondre, maintenant la jeune Russe sous le feu dévorant de son regard, Blandine ouvrit son manteau de fourrure, afin de s'exhiber presque nue.

Puis, elle se laissa tomber à genoux devant Sonia et, enserrant ses cuisses et ses reins avec une sorte de fureur passionnelle, elle éclata en sanglots.

La jeune Russe était vêtue d'une jupe en lainage noir et d'une sorte de débardeur vert pomme qui laissait un bon tiers de son ventre à nu. C'est sur cette zone de peau dénudée que Blandine colla passionnément ses lèvres, tandis que ses mains, sans même qu'elle en ait conscience, s'étaient mises à pétrir avec fièvre les petites fesses dures de Sonia. Laquelle, durant un long moment, resta totalement passive, immobile, se laissant adorer, un vague

sourire de contentement flottant sur ses lèvres épaisses, presque trop rouges.

Les yeux baissés, elle contemplait le casque blond de cette aristocrate hyper-friquée (d'après ce que lui avait dit son frère...), à genoux devant elle, qui continuait de sangloter tout en couvrant son ventre de baisers fougueux.

Plus bas, par instants, elle pouvait voir les deux globes laiteux de sa poitrine, mise en valeur par la dentelle noire du soutien-gorge à balconnets, plus beau que tout ce qu'elle-même avait jamais pu s'offrir à ce jour.

Sonia Petrovna en ressentit d'abord un petit pincement de jalousie, teinté de rancœur, pour cette femme à peine plus âgée qu'elle et qui pouvait tout se payer, tout s'offrir.

Mais, rapidement, constatant l'adoration dont elle faisait l'objet, elle se dit qu'il y avait peut-être moyen de tirer parti de cette passion qu'elle avait déclenchée, sans rien faire pour, chez son adoratrice.

Se penchant légèrement en avant, elle saisit Blandine par les épaules pour l'inciter à se relever. Lorsque cette dernière fut debout, elle se hissa sur la pointe des pieds afin de déposer un léger baiser au coin de ses lèvres frémissantes.

— Comme vous êtes belle ! s'extasia-t-elle, en parcourant des yeux ce corps parfait, presque entièrement dénudé, qui s'offrait complaisamment à ses regards.

Joignant le geste à la parole, elle avança la main et effleura la poitrine ferme, puis le ventre plat et nu de Blandine, qui tressaillit violemment.

En maintenant sa proie sous le feu de ses grands yeux fixes, Sonia saisit par le col le manteau de fourrure ouvert et le fit simplement glisser sur le sol, recouvert d'un vieux linoléum rouge bon marché.

Puis, elle glissa sa petite main chaude dans celle de Blandine et l'attira vers l'une des quatre portes donnant sur l'entrée où elles se trouvaient.

— Viens... dit-elle simplement, la main déjà sur la poignée en imitation porcelaine.

Et Blandine Devaux, le cœur battant et les paumes moites, telle une pucelle juste avant sa première étreinte, se laissa entraîner jusque sur le lit où elle se laissa tomber, privée de volonté et de force.

Elle écarquilla les yeux lorsque Sonia fit passer son pull par-dessus sa tête, glisser sa jupe jusqu'au sol, afin d'apparaître entièrement nue devant elle.

Tout de suite, Blandine fut fascinée par l'épais buisson noir et bouclé qui s'épanouissait entre les cuisses nerveuses de la jeune Russe. Et aussi par ses petits seins aux pointes très grosses et incroyablement turgides.

Sonia grimpa à genoux sur le lit au sommier gémissant, et Blandine n'eut qu'à ouvrir les bras et les cuisses pour la recevoir sur elle.

Lorsque leurs lèvres se joignirent enfin, Blandine Devaux crut qu'elle allait s'évanouir de bonheur, avant même de connaître enfin ce plaisir des sens

qui jusqu'aujourd'hui s'était toujours refusé à elle...

Une demi-heure plus tard, les deux jeunes femmes reposaient sur le dos, étroitement enlacées, la respiration courte du plaisir qui venait de les faucher pratiquement en même temps. Mais si leurs corps nus restaient étroitement unis, leurs pensées étaient on ne peut plus divergentes.

La tête de Sonia restait parfaitement froide et distante. Au cours de leur étreinte, Blandine lui avait fait des déclarations d'amour enflammées. De grands serments de fidélité éternelle, qui allaient au-delà de ce qu'une femme peut débiter sous le fouet du plaisir, la Russe s'en rendait compte.

Pour une raison qui échappait totalement à son contrôle et même à son entendement, cette riche Française était, en un clin d'œil, *at first sight* comme disent les Anglo-saxons, tombée violemment amoureuse d'elle.

Mais si la raison de cette passion échappait à Sonia, elle entendait bien contrôler la suite des événements. Elle qui, depuis au moins deux ans maintenant, rêvait de trouver un moyen d'échapper à l'emprise tyrannique de son frère, il lui semblait qu'elle venait enfin, et tout à fait par hasard, de le découvrir...

Au contraire de sa nouvelle amante, Blandine, elle, flottait dans une sorte de rêve éthéré. Elle se sentait dans la peau d'une héroïne de roman Harlequin, pour qui tout ne peut que bien se passer et déboucher finalement sur le bonheur, quelles que puissent être les péripéties des chapitres intermédiaires. Elle était vouée au bonheur parfait, elle en était désormais certaine. Au bonheur avec Sonia. Elle allait...

Soudain, tout son corps se raidit. Un voile se déchira devant ses yeux. Et Blandine comprit qu'elle s'apprêtait à commettre une tragique erreur. Qu'il était encore temps de rectifier, fort heureusement.

Elle devait tout annuler de ce qu'elle avait mis en branle ! Il lui fallait empêcher le meurtre de son mari, Antoine, devenu parfaitement inutile !

En effet, que lui importait de devenir maîtresse de sa fortune, à présent qu'elle possédait un bien autrement plus précieux, à savoir l'amour de Sonia ?

Un sourire d'illumination apparut sur les lèvres de Blandine Devaux, sans que Sonia, plongée dans ses propres calculs, ne s'en avise.

Mais, oui, tout devenait clair, limpide, évident ! Elle allait avouer à Antoine sa passion pour Sonia et elle allait s'installer avec elle dans l'aile ouest de l'immense bâtisse, celle qui ne servait que lors des grandes réceptions, deux fois l'an, pour y loger les invités.

Antoine continuera comme par le passé à subvenir très largement à ses besoins et, vu l'état de ruines de leur vie de couple, vu aussi les petits écarts qu'il s'octroyait de son côté, Blandine ne voyait aucune raison pour que son mari prenne ombrage de l'irruption de Sonia dans leur existence. Oui, voilà ce qu'il fallait faire !

Il ne restait donc plus qu'un détail à régler et tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Il fallait rapidement désamorcer cette double bombe à retardement que représentaient les deux tueurs russes, Vladimir Petrovitch Verkhovensky et Lev Illitch Kraskine.

Antoine Devaux grimpa les quatre étages le séparant de l'appartement de Monique Blanchot plus vite qu'il n'avait jamais gravi aucun escalier.

Comme poussé au creux des reins par le désir qu'il avait de cette chair opulente, profuse, débordante, qui l'attendait là-haut et qu'il tremblait d'impatience de pétrir.

Depuis le moment où la jeune femme avait quitté son bureau, après son entretien d'embauche, il n'avait plus pensé qu'à elle. Même les questions embarrassantes des deux policiers de la Brigade mondaine n'avaient pas suffi à détourner ses pensées du corps obèse de Monique.

Pendant des heures, il s'était murmuré ce prénom, « Monique... Monique... Monique... », le faisant rouler sous sa langue telle une friandise précieuse.

Il se voyait déjà, arrivant le matin au bureau de bonne heure et, en l'absence de ses employés, troussant la croupe énorme de sa nouvelle femme de ménage, tandis qu'elle continuerait son travail comme si de rien n'était.

Et cette image suffisait à mettre le feu à ses sens. Et à faire durcir son membre, dans son pantalon.

Enfin, Antoine Devaux parvint sur le palier du quatrième. Le cœur battant, il frappa à la porte de droite, sur laquelle était punaisée une fiche cartonnée où était inscrit, à la main, le nom de Monique Blanchot.

— Entrez, c'est ouvert ! répondit la voix lointaine de cette dernière, depuis l'intérieur de l'appartement. Antoine Devaux s'exécuta avec empressement.

Il fut très surpris de se retrouver nez à nez avec deux hommes qu'il ne connaissait pas.

Et surtout avec la gueule noire et ronde du gros revolver que l'un d'eux braquait droit sur son visage.

CHAPITRE X



Le soleil s'apprêtait à faire son apparition, du côté de Tolbiac, lorsque Géraldine Hébert poussa la porte des Affaires recommandées. Elle fut un peu surprise de découvrir que Boris Corentin et Aimé Brichot étaient déjà là, occupés à pianoter sur leurs ordinateurs respectifs.

— Eh ben, les garçons : vous êtes tombés du lit tous les deux ou je rêve ?

— Il est tout de même huit heures et demie, je vous signale ! lui fit observer Brichot avec un petit sourire.

Même s'ils s'entendaient désormais très bien – ce qui n'avait pas toujours été le cas – Géraldine Hébert et Aimé Brichot en étaient restés, plus par habitude qu'autre chose, au vousoiement des débuts de leur coopération.

— Je tenais à terminer mon pré-rapport pour Baba le plus tôt possible, répondit à son tour Boris Corentin. Je crois qu'il va être temps de donner un coup de pied énergique dans la fourmilière Castellás, si tu veux mon avis...

— Un coup de pied, un coup de pied... grommela Aimé Brichot, toujours plus prudent que son coéquipier. Encore faudrait-il y comprendre quelque chose, ne serait-ce que vaguement, à ta fourmilière...

Boris Corentin ne répondit rien. Il savait que son ami n'avait pas tort. Jusqu'à présent, les questions restaient plus nombreuses que les réponses.

Qui avait tué Coralie Valbert, la compagne de Louis de Castellás, enceinte de ses œuvres ?

Qu'avait fait Antoine Devaux le soir du meurtre, lui qui était censé être à la fois à son bureau avec son assistante et chez lui avec son épouse ?

Et que venait faire dans cette histoire la grosse femme brune que Corentin et Brichot avaient vue sortir, la veille, du bureau d'Antoine Devaux, puis que

Géraldine avait suivie jusqu'au café où elle avait rejoint Charles de Castellás ? Lequel Charles avait ensuite téléphoné à sa sœur, Blandine Devaux, pour l'avertir que « tout était O.K. »...

Boris Corentin passa une main fatiguée dans ses cheveux bouclés. Le plus énervant était encore que, ces questions, non seulement elles restaient un peu trop nombreuses, mais en plus il n'y avait pas moyen de les relier entre elles de manière cohérente, logique. Pas moyen d'en faire émerger une ligne directrice claire.

Or, il devait bien y en avoir une. Il y en avait forcément une, quelque part.

Peut-être même qu'elle leur crevait les yeux...

La sonnerie et le vibreur de son téléphone portable firent sursauter Boris Corentin. Il prit la communication et se retrouva en ligne avec une voix féminine qui ne lui était pas inconnue mais qu'il ne parvint pas tout de suite à identifier.

— Commandant Corentin ? fit la voix, un peu hachée. Pardonnez-moi de vous déranger mais je suis très inquiète, au sujet de M. Devaux...

C'est au nom d'Antoine Devaux que Boris Corentin réalisa que son interlocutrice n'était autre qu'Angèle Gropius, sa principale collaboratrice.

— Inquiète, M^{lle} Gropius ? répondit-il. Et pourquoi donc, je vous prie ?

— M. Devaux a disparu ! répondit l'assistante, qui semblait au bord de la crise de larmes.

— Comment cela disparu ?

— Il n'est pas au bureau, alors qu'il avait un rendez-vous très important, il ne répond pas sur son portable et, d'après sa femme que je viens d'avoir en ligne, et qui est allée vérifier, il n'aurait pas passé la nuit chez lui...

— Très bien, nous arrivons, décida Boris Corentin, avant de couper la communication.

— On va où ? demanda Géraldine Hébert, son blouson fourré déjà à la main.

— Toi, tu restes là, Petit bonhomme, lui répondit Corentin, à sa grande déception. Tu assures la permanence et les liaisons. Mémé et moi, on file au siège de la société Devaux. Dont le patron semble avoir disparu.

Angèle Gropius était effondrée sur le siège à roulettes du bureau de son cher patron, le corps secoué par de petits sanglots sans larmes qui ressemblaient à de simples hoquets et faisaient tressauter son énorme poitrine.

— Ce n'est pas normal, il a dû lui arriver quelque chose ! répéta-t-elle pour la troisième fois, depuis que les policiers étaient arrivés, cinq minutes auparavant.

— M. Devaux a quitté le bureau vers quelle heure, hier ? demanda Aimé Brichot.

— Peu avant sept heures, répondit Angèle Gropius, entre deux hoquets.

— Il vous a dit ce qu'il comptait faire de sa soirée ? enchaîna Boris Corentin.

— Non, non... il ne m'a rien dit...

Les deux policiers échangèrent un bref coup d'œil et se comprirent muettement.

Angèle Gropius était en train de mentir, ça se sentait au ton de sa voix et à son regard devenu fuyant.

Boris Corentin posa les mains sur les accoudoirs du fauteuil où elle était assise et plongea ses yeux dans les siens, qui cherchaient à se soustraire à ce regard fixe mais n'osaient pas le faire vraiment.

— Mademoiselle Gropius, articula-t-il posément, si vous voulez que nous retrouvions rapidement votre patron, il ne faut rien nous cacher. Or, je pense que vous savez très bien ce que M. Devaux comptait faire, hier soir...

Il y eut un moment de silence tendu, durant lequel les deux policiers craignirent que l'assistante ne se raidisse et refuse tout net de collaborer.

Mais, finalement, ses épaules parurent s'affaïsser d'un coup, son corps obèse se tasser sur lui-même. Et c'est d'une voix blanche qu'elle avoua :

— Oui, vous avez raison, je sais où M. Devaux s'est rendu, en sortant d'ici...

Aimé Brichot dépassait à peine le palier du troisième étage lorsque Boris Corentin atteignit celui du quatrième, où logeait Monique Blanchot.

Angèle Gropius, une fois sa décision d'aveu prise, n'avait fait aucune difficulté pour leur raconter ce qui s'était passé l'après-midi de la veille, juste avant leur propre arrivée dans les locaux de la société, à savoir l'entretien d'embauche de la jeune femme en question, et le rendez-vous « galant » qui s'en était suivi. Elle leur avait même donné le post it sur lequel Monique Blanchot avait noté son adresse.

Immédiatement, Boris Corentin avait flairé du vilain. C'est-à-dire de l'intéressant, de son point de vue d'enquêteur.

— Cette fille se pointe soi-disant pour un entretien d'embauche, avait-il expliqué à Aimé Brichot, une fois remontés dans leur voiture de service, et, à peine sortie de son bureau, elle va retrouver qui ? Charles de Castellás, le beau-frère de son futur employeur !

— Lequel, avait ajouté Aimé Brichot, téléphone ensuite à sa sœur pour l'avertir que tout marche comme prévu.

— Et, là-dessus, Antoine Devaux s'évapore comme par enchantement, avait conclu Corentin, avant d'ajouter, à l'adresse de son coéquipier : appelle Géraldine, Mémé, qu'elle voie ce qu'elle peut trouver sur cette Monique Blanchot – on ne sait jamais, après tout...

Boris Corentin frappa trois coups sonores à la porte de bois. Aussitôt, la radio ou la télévision qui braillait à l'intérieur fut coupée. Puis, un bruit de pas traînant et lourd se fit entendre de l'autre côté du chambranle.

— C'est qui ? demanda une voix féminine aux accents un peu vulgaires, mais où traînait une sorte d'appréhension, pour ne pas dire de peur.

— Police, Mademoiselle Blanchot ! répondit fermement Corentin. Veuillez ouvrir, s'il vous plaît.

Comme il n'avait pas la moindre commission rogatoire à sa disposition, Monique Blanchot pouvait très bien refuser. Mais elle n'était pas obligée de le savoir...

De fait, la porte s'ouvrit sur une jeune femme brune, décoiffée, enveloppée dans une sorte de peignoir à grosses fleurs jaunes qui la faisait paraître encore plus énorme qu'elle n'était en réalité. Ce qui n'était pas peu dire.

Décidément, songea Boris Corentin, Antoine Devaux semblait aimer les femmes plus que généreuses. Les créatures à la Botero[3]...

Elle dévisagea les deux hommes d'un œil vitreux, mais où perçait tout de même une nette appréhension.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda-t-elle, en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa voix, étonnamment fluette par rapport à la masse de chair dont elle sortait. J'ai rien fait de mal !

Instinctivement, Monique Blanchot avait reculé d'un pas, et Corentin en profita pour s'engouffrer dans l'appartement, suivi par Aimé Brichot qui referma la porte derrière lui.

Parce qu'il sentait confusément qu'il n'avait plus de temps à perdre, Corentin opta pour l'attaque frontale :

— Mademoiselle Blanchot, vous avez, hier soir, reçu la visite de M. Antoine Devaux, chez qui vous étiez allée, l'après-midi même, soi-disant en vue d'obtenir un emploi. J'aimerais que vous nous racontiez dans le détail comment s'est déroulée la visite en question...

Pour faire bon poids, ce qui était le cas de le dire, il décida d'ajouter un petit coup de bluff :

— Je vous préviens que nous sommes déjà au courant de tout, il s'agit d'une simple vérification : il est donc inutile d'essayer de nous raconter des salades !

Un instant, Monique Blanchot tenta tout de même de jouer les esprits forts.

— Si vous savez déjà tout, pourquoi que je vous le dirais ? fit-elle avec un petit sourire qui se voulait crâneur, mis suintait en réalité la peur. D'abord, je vous crois pas !

Posément, Boris Corentin lui débita ce qu'ils savaient en effet, à savoir son adresse personnelle notée sur un post it puis son contact avec Charles de Castellás, au café du coin, après son rendez-vous d'embauche. Et, bien sûr, il s'arrêta au moment où commençait son ignorance...

Apparemment convaincue, et visiblement accablée par cette conviction, Monique Blanchot devint blême et dut s'appuyer au mur, derrière elle, pour ne pas s'écrouler.

— Ce n'est pas de ma faute... balbutia-t-elle. Ils m'ont dit que si je les aidais, ils effaceraient la dette de jeu de mon frère. Mais que, sinon, on le retrouverait un de ces jours avec la gorge tranchée, dans un terrain vague...

— Ils ? fit Brichot. Mais c'est qui, « ils » ? Et que vous ont-ils demandé de faire ?

Alors, sans plus se faire prier, Monique Blanchot raconta comment deux hommes lui avaient demandé de les aider à attirer Antoine Devaux chez elle, en lui arrangeant un entretien d'embauche. Deux hommes dont, bien entendu, elle ignorait les noms, mais qui avaient, surtout l'un d'eux, un accent étranger. « Russe ou polonais ou quelque chose de par-là... », précisa-t-elle même.

— Moi, je me suis dit que ça marcherait jamais, leur combine, ajouta-t-elle avec un soupir. Pensez donc : une fille comme moi... Eh bien, c'est eux qu'avaient raison : quand il m'a vue, grosse comme je suis, ce Devaux est devenu comme fou. Tout juste si j'ai réussi à l'empêcher de me... enfin, vous voyez... sur le coin de son bureau ! Du coup, c'est tout juste s'il ne m'a pas supplié de lui donner mon adresse. Et je l'ai fait, évidemment, comme voulaient les deux autres, là...

— Et après ? demanda Boris Corentin, d'une voix qui vibrait d'excitation. Qu'est-ce qui s'est passé, après ?

Monique Blanchot haussa les épaules, ce qui fit trembloter la masse énorme et gélatineuse de sa mamelliforme poitrine, dépourvue d'armatures.

— Ben... quand le monsieur est arrivé, les deux l'attendaient avec un flingue et ils sont partis avec lui. Moi, je l'ai même pas vu, c'est vous dire...

Une pensée parut soudain lui traverser l'esprit et elle se mit à trembler de frayer.

— Dites : vous n'allez pas me mettre en prison au moins ? balbutia-t-elle, en s'accrochant au blouson de Corentin, qui eut un certain mal à lui faire lâcher prise. C'est que j'ai rien fait, moi ! Je ne savais pas...

Boris décida de calmer le jeu, au moins pour l'instant :

— Non, nous n'allons pas vous mettre en prison, si vous nous dites vraiment tout, lui assura-t-il.

— Pourquoi êtes-vous allée parler à l’homme dans le café, en sortant de votre rendez-vous ? enchaîna Aimé Brichot, en lissant machinalement sa moustache.

— C’était prévu comme ça, alors je l’ai fait, répondit Monique Blanchot.

Elle rit un petit air rusé et ajouta, un ton plus bas :

— Je crois que c’est lui le chef de mes Russes. Lui qui a tout organisé...

Boris Corentin et Aimé Brichot échangèrent un rapide coup d’œil intrigué.

Si vraiment Charles de Castellás avait manigancé l’enlèvement d’Antoine Devaux, ce ne pouvait être qu’avec la complicité de sa sœur, Blandine, puisque Géraldine Hébert l’avait entendu l’avertir ensuite par téléphone que tout marchait comme prévu.

Seulement, cela ne se raccordait aucunement avec l’assassinat de Coralie Valbert, l’amie de l’aîné des Castellás, point de départ de leur enquête.

Ils avaient la sensation assez déplaisante que, plus ils avançaient, plus la situation devenait confuse... obscure... qu’elle leur échappait...

CHAPITRE XI



— Viens, mon amour... j’ai encore envie de toi... Je ne pourrai plus jamais me passer de toi !

Blandine était voluptueusement allongée sur son immense lit aux draps mauves, entièrement nue, un bras replié sous la nuque, l'autre reposant mollement sur son ventre satiné. Sa jambe gauche était repliée, genou vers l'extérieur, offrant à Sonia, debout au pied du lit, une vue imprenable sur le diamant doré de sa toison intime, impeccablement taillée.

Car, à l'issue de leur première étreinte, Blandine Devaux avait décidé de ramener la jeune Russe à la maison sans plus attendre. Parce qu'elle ne se sentait pas la force de s'éloigner d'elle, ne serait-ce que pour quelques heures.

En fait, elle se rendait compte que plus rien n'avait vraiment d'importance, hors de Sonia. Que tout passait au second plan depuis qu'elle était entrée dans sa vie.

La jeune Russe eut un petit sourire, qu'elle s'efforça de ne pas rendre trop dédaigneux, afin de masquer le fond véritable des pensées qui l'occupaient.

Elle s'agenouilla au pied du lit et se pencha entre les cuisses ouvertes de sa maîtresse. Blandine gémit de bonheur lorsque les lèvres pulpeuses effleurèrent les pétales hypersensibles de son intimité blonde et rose.

Sonia darda sa langue entre les poils follets qui accrochaient si bien la lumière, sans aucune réticence, mais sans véritable désir non plus.

Elle avait bien joui, la première fois, sur son propre lit, entre les bras de Blandine, sous ses caresses, ses baisers, les témérités folles de sa langue amoureuse. Sans doute à cause du charme de la nouveauté. Mais, à présent, elle n'agissait plus que sous l'empire de la raison. Froidement.

Lorsqu'elle avait découvert la taille et la splendeur de la propriété des Devaux, Sonia Petrovna Verkhovenskaïa avait compris qu'elle venait de toucher le jackpot. Encore mieux que les six bons numéros du Superloto.

Aussitôt, sa décision avait été prise, irrévocable : elle allait tout faire pour s'attacher cette idiote de Française chaque jour davantage. Et, puisqu'elle voulait de l'amour, elle allait lui en donner, ça ne lui posait aucun problème. Ni physique ni de conscience.

De même que ne lui posait aucun problème sa décision de trahir froidement son frère et l'autre grosse brute qui lui servait d'homme de main.

Une nouvelle vie commençait, pour Sonia Petrovna...

Blandine Devaux poussa un long cri de délivrance lorsque l'orgasme la faucha, sous les coups de langue experts de Sonia et les caresses de ses mains.

Lorsque les vagues de plaisir refluerent, l'une après l'autre, lentement, elle voulut attirer son amante contre elle. Pour l'embrasser, la caresser, se repaître du parfum de sa peau, lui murmurer des mots d'amour.

Et puis, lui parler, lui parler encore, comme elle n'avait cessé de le faire depuis quatre ou cinq heures qu'elles étaient ensemble.

Blandine, qui ne se confiait à peu près jamais et ne l'avait jamais fait, même avec ses propres parents lorsqu'elle était enfant, avait raconté

l'essentiel de sa vie à cette fille étrangère qu'elle ne connaissait pas depuis vingt-quatre heures.

Elle avait même été jusqu'à lui révéler le meurtre dont son mari s'était probablement rendu coupable sur la personne de Coralie, la maîtresse de son frère Louis. Sans se rendre compte qu'en faisant cet aveu, elle donnait à la Russe un redoutable moyen de pression sur eux deux...

Blandine se redressa et étendit les bras afin de saisir Sonia par les épaules pour l'attirer sur elle. Elle fut un peu déçue de voir que sa jeune amante avait déjà sauté hors du lit et filait vers la salle de bain attenante.

Elle se laissa retomber sur le drap chiffonné, avec un soupir de satisfaction amoureuse. Puis, de nouveau seule, son esprit se remit à fonctionner à peu près normalement.

Elle se rendait bien compte qu'elle était en train de jouer avec le feu, à propos d'Antoine. Toute à ses amours avec Sonia, elle avait remis à plus tard d'appeler les deux Russes chargés de tuer son mari, afin de leur demander d'annuler l'opération. Or, celle-ci pouvait avoir lieu à n'importe quel moment.

C'était même peut-être déjà trop tard.

Le coup de téléphone d'Angèle Gropius, en début de matinée, lui demandant si Antoine était là l'avait inquiétée. Et encore plus le fait de constater que son mari n'était pas rentré à la maison de la nuit.

Oh ! bien sûr, c'était loin d'être la première fois ! Mais, là, vu les circonstances...

Elle sursauta violemment lorsque son portable se mit à sonner, à quelques centimètres de son oreille droite, sur la table de chevet. Elle s'en saisit si précipitamment qu'elle eut du mal à établir la communication.

Son cœur bondit dans sa poitrine lorsqu'elle reconnut la voix et le léger accent slave de Verkhovensky, le frère de Sonia. Laquelle, à quelques mètres de là, venait d'actionner les robinets de la baignoire.

— Madame de Castellás ? Je suppose qu'il est inutile que je me présente, n'est-ce pas ? Je viens juste vous dire que le travail est pratiquement achevé...

Blandine Devaux sentit l'espoir l'envahir, en entendant ce « pratiquement ». Cela ne pouvait signifier qu'une chose : qu'Antoine était toujours en vie.

— Que voulez-vous dire par « pratiquement » ? d'une voix qui s'efforçait de rester ferme et calme.

— Que la marchandise est en notre possession, mais que nous attendons la fin du paiement avant de commencer à la traiter... répondit le Russe tout aussi calmement.

En clair, traduisit Blandine à toute vitesse, cela signifiait qu'Antoine avait été enlevé, puis mis en lieu sûr, en attendant son exécution.

— Vous devez savoir une chose, Madame, crut bon de préciser

Verkhovensky. Si jamais nous avons des difficultés à nous faire payer, nous remettrons la marchandise en circulation. Après avoir révélé tout votre rôle dans la transaction...

Révéler à Antoine que sa propre femme avait imaginé puis commandité son assassinat ? Non, ça, c'était inenvisageable ! La ruine de tous ses espoirs !

De toute façon, Blandine n'avait aucunement l'intention de ne pas payer les deux Russes. Au contraire, même...

Par prudence, et aussi parce qu'elle n'aimait pas traiter par téléphone, elle préféra ne rien révéler de ses projets. Elle se contenta de demander :

— Où faut-il que je vienne vous régler ?

Vladimir Verkhovensky lui donna une adresse dans le 11^e arrondissement, avant de raccrocher.

Blandine reposa son iPhone sur la table de chevet et resta immobile, les yeux errant sur le plafond à caissons. De la salle de bain lui parvenaient des tintements de flacons, des bruits mous d'éponge que l'on presse, le chantonnement joyeux et pressé de l'eau dévalant le long d'un corps nu et aimé, passionnément aimé...

Blandine fut sur le point de quitter le lit pour aller rejoindre Sonia dans la baignoire. Se glisser contre elle. L'étreindre... l'étreindre encore...

Mais elle demeura en place. Il fallait qu'elle se concentre, qu'elle aille au bout de son idée.

Idée simple mais ingénieuse – à son avis en tout cas : elle allait se rendre à l'adresse indiquée et proposer à Verkhovensky de relâcher son mari, contre le double de la somme initialement prévue pour le tuer. En inventant un prétexte plausible pour cet enlèvement dont il avait été victime. Il pourrait par exemple lui faire un petit numéro d'intimidation concernant l'un des marchés que la société Devaux devait passer prochainement à Moscou. Connaissant les méthodes brutales des Russes, Antoine n'aurait aucun mal à avaler ce type d'hameçon.

Ensuite, la vie pourrait prendre le nouveau cours dont Blandine rêvait depuis que Sonia était venue chambouler toute son existence...

Elle se décida enfin à se lever et entreprit de se rhabiller. Lorsque ce fut fait, elle se dirigea vers la salle de bain. Elle reçut un choc délicieux en découvrant Sonia, languissamment allongée dans la baignoire, ses petits seins aux mamelons proéminents dépassant tout juste du niveau d'eau mousseuse et légèrement irisée de vert et de rose.

Blandine se dit que si elle n'avait pas été vêtue de pied en cap, elle n'aurait pas résisté au plaisir de la rejoindre. Même habillée, d'ailleurs, elle sentait qu'elle aurait du mal à résister si elle s'attardait trop...

— Mon amour, il faut que j'aille à Paris, afin de régler définitivement nos affaires avec ton frère, dit-elle d'une voix caressante.

Avant d'ajouter, presque suppliante :

— Tu m'attends, n'est-ce pas ? Tu ne bouges pas d'ici avant mon retour ?

Sonia la rassura d'un simple sourire. Blandine tourna les talons à regret et quitta la pièce.

Dès qu'elle fut seule, le sourire disparut du visage de la Russe et ses traits prirent une sorte de dureté butée.

Elle jaillit hors de la baignoire avec tant d'impétuosité qu'elle répandit de l'eau et de la mousse partout autour d'elle. Ce dont elle se fichait éperdument.

Le corps enroulé dans une immense serviette éponge blanche, elle revint dans l'immense chambre. Un instant, elle s'attarda à contempler le magnifique parc qui s'étendit au-delà des deux fenêtres de la pièce.

En se disant qu'un jour tout cela serait à elle. Cela prendrait le temps qu'il faudrait mais, un jour, elle serait propriétaire de tout cela.

Pour elle, l'affaire était entendue. Et son plan était des plus simples : il suffisait d'attendre.

D'abord, Blandine Devaux allait hériter de tout, grâce à la mort de son mari. Ensuite, elle se retrouverait seule avec elle, Sonia. Qui, elle, aurait pour unique tâche de ne pas relâcher le pouvoir qu'elle avait pris sur cette folle de Française. Et même de le renforcer.

Au bout d'un moment, elle pourrait commencer à parler de testament en sa faveur. Quand celui-ci serait rédigé, il faudrait attendre encore quelques années, pour pouvoir, en toute sécurité, se débarrasser de Blandine.

Une fois entièrement séchée, Sonia repoussa la serviette loin d'elle et se laissa tomber sur le lit, un vague sourire sur ses lèvres pulpeuses et sanguines.

Tout cela c'était l'avenir, un avenir radieux, fait d'opulence et de plaisirs, un avenir de luxe.

Son sourire disparut aussi brusquement qu'il était apparu et ses sourcils se froncèrent.

Seulement, avant l'avenir, il y avait le présent. Et sa tâche, dans ce présent, consistait à se débarrasser définitivement de son frère et de son sbire.

En les envoyant à l'ombre pour plusieurs dizaines d'années, en tout cas le plus longtemps possible.

Sonia connaissait suffisamment son frère pour savoir que, arrêté, jugé et même condamné, il ne livrerait jamais le nom de Blandine Devaux, ni encore moins le sien.

D'abord parce que, dans le petit monde des tueurs, ce sont des choses qui ne se font pas : question de principes, affaire d'honneur.

Et puis, Vladimir savait très bien ce qui arrivait aux tueurs qui trahissent leurs commanditaires, lorsqu'ils ressortaient de prison : au mieux ils finissaient sur la paille parce que plus personne ne voulait leur confier de

contrats, au pire on les retrouvait au fond d'un lac, avec une grosse pierre attachée autour du cou.

Quand on les retrouvait, bien sûr, ce qui n'était pas si fréquent que cela.

Donc, le prochain objectif de Sonia, pour avoir les mains libres, consistait à se débarrasser de Vladimir.

Avec l'aide des policiers dont Blandine avait eu la sottise de lui parler, il suffisait de les contacter et de leur donner les « bons » renseignements. Le reste suivrait tout seul. Il ne lui restait plus qu'à tendre son piège.

Bien sûr, Blandine n'avait pas été capable de lui dire qui étaient exactement ces policiers chargés de l'affaire. Il lui incombait donc de le découvrir par elle-même.

Et, pour ça, Sonia Petrovna savait parfaitement comment elle allait s'y prendre...

CHAPITRE XII



La porte des Affaires recommandées s'ouvrit si brusquement qu'elle fit sursauter Boris Corentin et G r aldine Hébert, tous deux plongés dans l'examen des fichiers informatiques récupérés, quelques heures plus tôt, dans l'ordinateur d'Antoine Devaux.

Pour qui un avis de recherche avait été officiellement lancé, en début

d'après-midi, une fois obtenu le feu vert du procureur de la République.

Aimé Brichot entra et, l'air épuisé, se laissa tomber dans son fauteuil, retira ses lunettes et les envoya promener sur le dessus de son bureau.

— Alors ? demanda Boris Corentin, la mine sombre.

À mesure que les heures passaient, il avait de plus en plus la désagréable impression que tout leur échappait. Non seulement ils piétinaient lamentablement pour ce qui concernait le meurtre de Coralie Valbert, mais, en outre, Antoine Devaux avait été probablement enlevé, par « des Russes ou des Polonais », selon les assertions de Monique Blanchot.

Pour ajouter à la sensation de piétinement de Corentin, Blandine Devaux était injoignable depuis plusieurs heures et aucun de ses frères ne daignait répondre au téléphone...

— Alors ? répéta-t-il à l'adresse de son coéquipier, qui venait de s'appuyer plus de deux heures d'interrogatoire non stop avec Angèle Gropius, l'assistante d'Antoine Devaux.

— Alors, je finissais par en avoir le tournis, soupira Brichot, en remettant ses lunettes. Cette femme connaît tout, absolument tout de la vie de son patron. J'ai eu droit à un flot ininterrompu d'anecdotes dans le plus complet désordre. À mon avis, elle est raide amoureuse de son patron, notre Angèle !

— Rien à propos de Coralie Valbert ?

Aimé Brichot secoua négativement la tête :

— D'après elle, ils n'ont pas dû se voir plus de deux ou trois fois, et toujours dans des réunions avec d'autres personnes. Devaux ne parlait jamais d'elle, alors qu'il était paraît-il intarissable sur les autres membres de la famille de Castellás.

— Mais Coralie Valbert ne faisait pas partie de la famille... fit remarquer Géraldine :

— Non, c'est vrai, reconnut Brichot. Enfin, il n'empêche que tous ces Castellás ont l'air d'être de sacrés boulets pour Devaux ! Je le plaindrais presque...

— Des problèmes avec sa femme ? demanda Corentin.

— Un gros problème, mais déjà ancien, répondit Brichot. D'après Angèle Gropius, Antoine Devaux ne lui a jamais pardonné d'être stérile et de ne pas pouvoir lui donner un fils. Et vous savez pourquoi ? Parce que le vieux comte de Castellás, toujours d'après Angèle Gropius, aurait promis de donner l'un de ses titres – vicomte de je ne sais plus quoi – à son premier petit-fils ! Faut être snob, hein ?

— C'est dommage, sourit Géraldine : « Devaux le vicomte », ça aurait sonné amusant, je trouve ! En plus, il...

— Bon sang, mais c'est évident ! rugit alors Boris Corentin, faisant taire d'un coup les deux autres.

— On peut savoir ce qui t'arrive ? s'inquiéta Aimé Brichot, les sourcils froncés.

— Le titre ! s'exclama Corentin, visiblement surexcité, en fouillant fébrilement dans l'un de ses tiroirs. Dont il est question dans la phrase de l'agenda de Coralie Valbert !

Aimé Brichot eut l'air de tomber des nues :

— Un agenda ? Une phrase ? Mais vous ne m'avez jamais parlé de tout ça !

— Tu étais en congé, Mémé, et on a oublié à ton retour, excuse-nous, dit très vite Corentin, en feuilletant rapidement la pièce à conviction. Tiens, écoute ce qu'a noté Coralie Valbert à la date de sa mort : « RV avec Fouquet. Il faudra bien qu'il raque, ce connard, s'il tient au titre. »

Boris Corentin rejeta l'agenda sur son bureau et, se levant brusquement, se mit à arpenter la pièce, comme à chaque fois qu'il avait besoin de réfléchir vite.

— Ce titre de vicomte dont Devaux rêvait, il allait forcément lui échapper, si Coralie mettait au monde un fils et que celui-ci était reconnu par Louis de Castellas ! finit-il par dire, en se plantant face aux deux autres.

— Mais puisque lui-même ne pouvait pas en avoir, d'enfant... protesta faiblement Brichot.

— Qui sait si sa femme était stérile définitivement ! le contra Corentin. Peut-être espérait-il, avec le secours de la médecine, inverser le cours des choses. En attendant, il ne fallait surtout pas que les deux frères de sa femme procréent avant elle, sinon c'était râpé pour le titre !

— Et tu penses que Coralie, se sachant enceinte, aurait tenté de le faire chanter ? demanda Brichot. De monnayer un avortement ou quelque chose comme ça ?

— C'est exactement ce que je pense, Mémé, en effet ! répondit triomphalement Boris.

— Tu oublies quand même une chose, Grand chef, intervint Géraldine. C'est que dans son agenda, Coralie est censée avoir rendez-vous avec un certain Fouquet...

— Mais raison de plus ! jubila Corentin. C'est ton jeu de mots qui m'a ouvert les yeux, Petit Bonhomme. Quand tu as dit « Devaux le vicomte ». Qui a fait construire le château de Vaux-le-Vicomte ?

— Nicolas Fouquet ! soufflèrent ensemble Géraldine Hébert et Aimé Brichot.

— Exact ! Et il était quoi, pour Louis XIV, ce Fouquet-là ? Il était surintendant des Finances ! C'est-à-dire...

— C'est-à-dire, enchaîna Géraldine, de plus en plus excitée elle aussi, exactement ce qu'était, ou ce qu'est Antoine Devaux pour la bande de bras

casés qui composent la famille de Castellás ! De là à penser qu'ils l'aient surnommé comme ça pour se foutre de sa gueule dans son dos...

— Il n'y a qu'un pas que je franchis illico ! conclut Boris Corentin, en frappant du plat de la main sur le bureau de sa jeune coéquipière.

— C'est bien joli, vos petites constructions, fit soudain Aimé Brichot, toujours plus modéré, et je reconnais que c'est même assez convaincant...

— Seulement ? fit Géraldine Hébert, qui commençait à bien le connaître elle aussi.

— Seulement, reprit Brichot, ça laisse l'enlèvement de Devaux tout aussi incompréhensible. Et surtout par des types d'Europe de l'Est dont on se demande ce qu'ils viennent faire dans cette histoire !

Il y eut un silence dans le bureau des Affaires recommandées, uniquement perturbé par le bruit d'un scooter remontant le quai des Orfèvres.

Les deux autres devaient bien reconnaître que leur coéquipier avait raison : il leur était impossible d'établir un lien convaincant entre la probable culpabilité de Devaux et son kidnapping par les deux Russes ou assimilés.

— En fait, le seul lien possible entre les deux affaires, c'est Charles de Castellás, finit par murmurer Géraldine, les yeux dans le vague. C'est tout de même à lui que Monique Blanchot est allée rendre compte de sa « mission » en sortant du bureau d'Antoine Devaux. Et, toujours d'après la même Monique, ce serait lui le « chef » des Russes.

Boris Corentin avait déjà son portable à la main.

— J'essaie de le rappeler encore une fois, dit-il, en enfonçant la touche « mémoire ».

Il fut presque surpris, après huit ou dix essais infructueux au cours de l'après-midi, d'entendre la communication s'établir.

— Monsieur Charles de Castellás ?

— C'est lui-même, répondit une voix un peu trop maniérée. À qui ai-je l'honneur ?

— Commandant de police Corentin, Monsieur de Castellás. Nous aurions deux ou trois petites questions à vous poser : est-ce qu'il serait possible de vous rencontrer rapidement ?

— Qu'entendez-vous par rapidement ?

— Tout de suite, par exemple... répondit imperturbablement Boris Corentin.

— Et si je refuse ?

— Aucun problème, Monsieur de Castellás : vous recevrez en main propre une convocation officielle délivrée par le juge d'instruction...

Il y eut un silence de quelques secondes, puis :

— Bon, bon, très bien, faisons au plus simple. Vous n'avez qu'à passer

chez moi. J'habite au 32 de la...

— Nous connaissons votre adresse, Monsieur de Castellás, le coupá Boris Corentin. Nous serons chez vous dans une vingtaine de minutes.

— Parfait, répondit Castellás d'une voix tranquille ; je ne bouge pas de chez moi, je vous attends.

Une fois la communication coupée, Boris Corentin regarda alternativement les deux autres :

— On file tout de suite. Avant qu'il ne change d'avis, on ne sait jamais...

Changer d'avis, c'était visiblement ce que Charles de Castellás avait fait : cela faisait trois fois que Boris Corentin appuyait sur le bouton de la sonnette et il ne se produisait aucun mouvement perceptible à l'intérieur de l'appartement, situé à quelques rues derrière la place des Vosges.

— Tu crois que le Charlot, il chercherait à nous fourrer, Grand chef ? demanda Géraldine Hébert, avec son habituelle verdeur de langage.

— Ça y ressemble... murmura sombrement Boris Corentin, en faisant une dernière tentative, sans y croire plus que cela.

— C'est idiot de sa part, fit remarquer Aimé Brichot, resté un peu en retrait des deux autres. S'il a vraiment quelque chose à se reprocher, il doit bien se douter qu'on lui mettra la main dessus sans trop de difficultés.

— Il a pu paniquer... souffla Géraldine.

— En attendant, on fait quoi ?

— Puisque l'un des frères nous a claqué entre les doigts, on va se rabattre sur l'autre, décida Boris Corentin, en se dirigeant vers l'escalier. Mais, cette fois, on va se pointer sans s'être fait annoncer !

Il était un peu plus de sept heures lorsque les trois policiers arrivèrent à hauteur de la façade du restaurant pour échangistes tenu par Louis de Castellás. Bien qu'il fût hermétiquement clos, on pouvait voir filtrer un rai de lumière rougeâtre sous la porte de bois massif.

Porte à laquelle Boris Corentin frappa énergiquement, de son poing fermé.

Quelques secondes plus tard le petit volet de bois s'ouvrit, qui permettait d'identifier les nouveaux arrivants. Corentin reconnut le regard clair de Louis de Castellás, à qui Géraldine et lui avaient déjà eu affaire.

— Commandant Corentin, s'annonça-t-il. Auriez-vous l'amabilité de m'ouvrir, Monsieur de Castellás ? J'ai à vous parler...

Il s'était efforcé de prendre un ton aimable : n'ayant pas de commission rogatoire, il ne pouvait contraindre l'autre à le recevoir, encore moins à lui

parler...

Mais Louis de Castellás ne fit aucune difficulté et ouvrit grand la porte. Les trois policiers reçurent au visage une bouffée de chaleur et d'agréables odeurs de cuisine. Le patron des lieux avait l'air sincèrement étonné de voir les policiers débarquer chez lui.

Les trois inspecteurs pénétrèrent dans l'établissement, encore vide de clients à cette heure peu avancée de la soirée. En réalité il n'y avait personne, à l'exception d'un homme, installé sur l'un des deux hauts tabourets du bar.

Un homme que les policiers identifièrent instantanément, avec le même frémissement d'excitation.

C'était Charles de Castellás, le frère de Louis, qui venait de leur faire faux bond.

Celui-ci les regarda entrer d'un œil tranquille. Il n'avait pas entendu Boris Corentin se présenter et, comme il ne les avait jamais vus ni les uns ni les autres, il n'avait aucune raison de se méfier. Mais sa quiétude ne dura pas.

— Monsieur de Castellás, je croyais que vous deviez nous attendre chez vous ? l'attaqua Corentin, bille en tête. Cela ressemble bougrement à une fuite, vous ne trouvez pas ? Vous avez eu peur de quelque chose ?

Cette fois, Charles de Castellás comprit à qui il avait affaire. Il devint blême et parut rapetisser d'un bon tiers sur son haut tabouret.

— Peur ? Peur ? coassa-t-il, essayant de frimer mais y échouant piteusement. Et de quoi pourrais-je bien avoir peur, je vous prie ?

— Eh bien, de devoir nous expliquer la nature exacte de vos rapports avec M^{lle} Monique Blanchot, par exemple, répliqua Géraldine Hébert du tac au tac.

Charles de Castellás eut un petit sourire qui se voulait supérieur mais qui, en réalité, suintait la peur :

— Monique Blanchot ? Connais pas ! Je ne fréquente pas de Monique Blanchot !

Il avait soigneusement détaché les quatre syllabes, sur un petit ton méprisant, qui déplut souverainement aux trois policiers. Boris Corentin allait répliquer, mais, finalement, il préféra laisser Géraldine poursuivre.

— Vous ne la fréquentez peut-être pas, mais cela ne l'a pas empêchée de venir vous rendre compte, hier, de son entretien avec votre beau-frère et employeur, Antoine Devaux, débita la jeune femme, d'une voix plus coupante. Lequel Antoine Devaux a comme par hasard disparu quelques heures plus tard. Comment expliquez-vous cela, Monsieur de Castellás ? Nous serions intéressés à le savoir...

Louis de Castellás, lui, roulait des yeux éberlués de l'un à l'autre des trois policiers. Visiblement, il tombait des nues et ne comprenait rien à ce qui se passait.

— Mais c'est quoi, cette histoire ? balbutia-t-il. Antoine a disparu ?

Depuis quand ? Est-ce que quelqu'un pourrait m'expliquer ce que...

— Plus tard, le coupa sèchement Aimé Brichot. Pour l'instant, nous cherchons surtout à savoir dans quelle mesure votre frère, et probablement aussi votre sœur sont responsables de l'enlèvement d'Antoine Devaux.

— Antoine Devaux que nous soupçonnons fortement d'avoir assassiné Coralie Valbert, votre collaboratrice et compagne, ajouta Boris Corentin, histoire de bien enfoncer le clou et de semer la panique dans le clan Castellás.

— Mais c'est de la démence ! s'égosilla Charles, dont le teint était verdâtre et le front dégoulinant de sueur. Louis, n'écoute pas leur délire, c'est du grand n'importe quoi ! C'est...

La parole lui fut coupée par le léger carillon de la sonnette extérieure. Louis regarda Boris Corentin avec un petit sourire timide, presque humble :

— Vous me permettez d'aller ouvrir ? Ce doit être mes premiers clients de la soirée...

Boris Corentin lui fit un petit signe de tête d'assentiment. En se disant qu'ils allaient sans doute être obligés d'interrompre leur interrogatoire au moment où il commençait à devenir fructueux, si des étrangers arrivaient.

Or, vu l'heure qu'il était, il ne pouvait pas obliger Charles de Castellás à les suivre, n'ayant pas de commission rogatoire, ni aucun autre moyen légal de le faire.

Bien sûr, tout cela pouvait être remis au lendemain, et allait en effet probablement l'être. Mais ce laps laisserait à leur principal suspect le temps de se remettre de ses émotions et, partant, de se construire un quelconque alibi qui leur ferait perdre un temps précieux.

Charles de Castellás se disait la même chose au même moment, et il se raccrocha fermement à cet espoir pour reprendre le dessus.

Tout ce qu'il souhaitait, pour le moment, c'était de voir disparaître ces maudits flics. Sa pensée se refusait à aller plus loin dans l'immédiat.

Louis ouvrit la porte et une jeune femme brune, aux magnifiques yeux tirant sur le violet et à la bouche rouge comme une grenade mûre, pénétra dans le restaurant, d'une démarche rapide.

Lorsqu'il la vit, Charles de Castellás se dit qu'il aurait préféré voir entrer la terre entière plutôt qu'elle.

Car la fille qui se trouvait à présent au milieu d'eux n'était autre que Sonia Petrovna Verkhovenskaïa.

CHAPITRE XIII



Dans un premier temps, poussée par le raisonnement qui l'avait conduite jusque chez *Jeanne et Louis*, Sonia Verkhovenskaïa ne prit pas conscience qu'il se passait quelque chose de bizarre dans l'établissement où elle venait de pénétrer en trombe.

Elle ne s'aperçut même pas de la présence de Charles de Castellás, ce qu'elle regretta amèrement par la suite. Devinant que l'homme qui venait de lui ouvrir la porte était Louis de Castellás, elle s'adressa directement à lui, en négligeant les autres personnes présentes.

— Monsieur de Castellás ? Je m'appelle Sonia Petrovna et il faut absolument que j'entre en contact avec les policiers qui s'occupent de...

Une main se posa sur son épaule, l'interrompant net dans sa phrase. C'était celle de Boris Corentin.

Dès qu'il avait entendu le fort accent russe de la jeune femme, il avait immédiatement compris que le hasard était en train de leur faire un cadeau. Un cadeau qui demandait à être « déballé » à chaud...

— Mademoiselle, nous sommes les policiers que vous cherchez, dit-il d'une voix ferme. Peut-on savoir ce que vous avez à nous dire ?

En réalité, Corentin s'avancait un peu, dans la mesure où il ne savait pas qui était cette Sonia Petrovna ni ce qu'elle voulait exactement...

Le résultat de son intervention rapide fut que Sonia prit enfin conscience de ce qui se passait. D'abord parce qu'elle identifia Charles de Castellás, recroquevillé dans son coin, aussi blême qu'un cadavre de trois jours.

Au prix d'un gros effort sur elle-même, elle parvint à rester impassible et à faire comme si elle ne le connaissait pas. En priant pour qu'il ne la trahisse

pas.

A partir de maintenant, elle allait devoir jouer serré. Très serré...

Sonia releva légèrement la tête et plongeait son regard dans les yeux de Boris Corentin. Elle savait le pouvoir émollient que ses yeux avaient généralement sur les hommes et elle avait vite appris à s'en servir...

— Je sais qui a enlevé Antoine Devaux, débita-t-elle tout à trac. Et je sais même où il est !

Du coin de l'œil, Boris Corentin vit Charles de Castellás se ratatiner encore un peu plus.

— Et comment le savez-vous ? demanda-t-il en soutenant le regard censé le foudroyer.

Sonia comprit qu'il fallait qu'elle donne des gages de sa sincérité. Qu'elle livre une partie de la vérité, afin de mieux dissimuler ce qui devait demeurer caché pour que son plan réussisse.

— Je le sais parce que j'ai été témoin... et même plus ou moins participante, je l'avoue ! répondit-elle aussi calmement que possible.

Puis, d'une voix égale, elle expliqua aux policiers comment son frère et Kraskine avaient organisé le kidnapping de Devaux pour le compte d'un gros mafieux russe dont il contrariait les manigances économiques et financières.

Boris Corentin la laissa parler jusqu'au bout sans l'interrompre. Tout en sachant qu'elle mentait. Ou, tout au moins, qu'elle ne disait qu'une partie de la vérité, et sans doute pas la plus intéressante.

Car si vraiment l'enlèvement d'Antoine Devaux n'avait eu que des raisons commerciales, pourquoi Charles de Castellás serait-il dans l'état pitoyable où on le voyait ? Et comment expliquer alors ses rapports avec Monique Blanchot qui, Sonia venait de le confirmer, avait servi d'appât ? Et pourquoi aurait-il alors averti sa sœur, Blandine, que tout se déroulait comme prévu ? Non, rien de tout cela ne collait : la jeune Russe essayait de les manœuvrer...

Lorsqu'elle se tut enfin, ce fut Aimé Brichot qui la relança :

— Mademoiselle, il y a une chose que je comprends mal : si, comme vous le dites, vous avez plus ou moins participé à cet enlèvement, pourquoi venir nous le raconter ? Où est votre intérêt ? Car vous devez bien en avoir un...

— J'en ai un, répondit Sonia, avec une parfaite maîtrise d'elle-même. En fait, c'est un marché que je vous propose : Je vous indique le moyen d'arrêter les coupables et de délivrer M. Devaux et, vous, vous me garantissez que je ne serai pas embêtée. Qu'on oubliera mon rôle dans cette affaire... Rôle sans importance, d'ailleurs...

Boris Corentin décida qu'il était temps d'arrêter de jouer. Il se planta face à la jeune Russe. Son visage avait la dureté minérale d'un masque antique.

— Mademoiselle, il est temps de jouer cartes sur table, articula-t-il, sur un ton d'autant plus menaçant qu'il restait parfaitement calme. Je vais vous dire,

moi, ce qui s'est passé. Pour une raison qui reste à déterminer, Blandine Devaux a décidé de soutirer une importante somme d'argent à son mari sans que celui-ci le sache. Pour y parvenir, elle a décidé d'organiser un faux enlèvement. Je suppose que, vu ses fonctions au sein de la société Devaux, c'est son frère Charles qui s'est chargé de la mettre en contact avec votre frère et vous pour que vous vous chargiez de la partie... disons : « pratique » de l'opération.

— Ça reste à prouver ! grinça Charles de Castellás, dans son coin, le corps tremblant.

— On le prouvera, soyez sans inquiétude ! répliqua Corentin sans même le regarder. En attendant, Mademoiselle, vous allez nous dire immédiatement où se trouve retenu prisonnier Antoine Devaux, et peut-être vous en sera-t-il tenu compte lorsque vous passerez en jugement : c'est tout ce que je puis vous dire !

— Ne leur dites rien ! hurla Charles de Castellás, sans se rendre compte que son cri équivalait à un aveu de sa culpabilité dans l'affaire.

Sonia Verkhovenskaïa le comprit également. De même qu'elle réalisa que son beau rêve de vie commune avec Blandine Devaux était par terre, dans la mesure où les policiers avaient deviné la culpabilité de cette dernière.

Dans ces conditions, elle ne devait plus penser qu'à elle et sauver ce qui pouvait encore l'être.

— Vous avez raison, dit-elle calmement, en se déplaçant mine de rien, afin de se retrouver dans l'axe de la porte du restaurant. C'est bien Blandine Devaux qui a tout imaginé et organisé. Et c'est son frère, ici présent, qui a contacté le mien pour qu'il se charge du boulot...

— Salope ! hurla ce dernier, les traits déformés par un rictus de haine impuissante.

Sur le même ton calme, Sonia leur donna l'adresse où ils pourraient arrêter son frère et son acolyte, Kraskine. Elle poussa l'esprit de coopération jusqu'à leur donner le code d'accès à l'immeuble...

Boris Corentin se tourna vers ses deux coéquipiers :

— Petit Bonhomme, appelle à la Grande Maison pour qu'ils envoient un panier à salade ici. Mémé et moi, on...,

— Merde, elle se tire ! cria alors Géraldine, en bondissant en avant, bousculant Corentin au passage.

Celui-ci se retourna juste à temps pour voir Sonia Petrovna ouvrir la porte et disparaître dans la rue sombre et déserte, Géraldine se ruant à sa suite.

Il entendit le bruit d'un corps projeté violemment contre une voiture en stationnement, suivi d'un bref cri et d'un juron sonore proféré en russe.

Aimé Brichot et lui se précipitèrent à leur tour vers la porte, dans le but de prêter main forte à leur jeune collègue. Ce fut inutile : lorsqu'ils débouchèrent

dans la rue, ils virent la Russe étendue à plat ventre sur le trottoir humide de pluie.

Géraldine était assise sur ses reins. D'une main, elle lui tirait la tête en arrière par ses cheveux noirs. Tandis que, de l'autre, elle lui appliquait le canon de son arme de service sur la nuque.

— Maintenant, tu vas arrêter de me gonfler, ma poule ! fit Géraldine d'une voix ferme. Et si tu remues ne serait-ce qu'un petit doigt, je te transforme ta putain de tête en boîte à courants d'air, *boljemoï* !

Aimé Brichot se précipita vers les deux femmes, passa les menottes à la Russe, tandis que Géraldine se relevait et rangeait son arme.

— Bravo, Petit Bonhomme ! sourit Corentin. Bon, on te laisse avec ces trois-là, tu attends sagement les renforts en les gardant à l'œil. Nous, on file délivrer Antoine Devaux.

— Inutile de vous presser ! ricana alors Sonia Verkhovenskaïa, d'une voix mauvaise. Il y a une chose que vous n'avez pas comprise, messieurs les flics ! c'est que le plan de Blandine Deveaux n'était pas de soutirer de l'argent à son mari : c'était de le supprimer ! Et, à l'heure qu'il est, ça m'étonnerait bien que ce ne soit pas déjà fait...

CHAPITRE XIV



Pour la dixième fois en moins de cinq minutes, Blandine Deveaux ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil vers la porte de l'espèce de hangar-atelier où elle se trouvait, assise sur un méchant canapé graisseux et à moitié défoncé.

Vladimir Petrovitch Verkhovensky surprit son regard et eut un petit sourire qui se voulait aimable mais qui fit froid dans le dos à Blandine.

— La porte n'est pas fermée, vous savez : vous pouvez partir si vous le voulez...

Sa voix était aimable, courtoise... et, pourtant, elle ne fit qu'accroître la peur qui s'était installée au creux de la poitrine de la jeune femme et ne la lâchait plus.

Un peu plus loin, debout, les bras croisés, se tenait Lev Illitch Kraskine. Aussi silencieux et imperturbable qu'à son habitude, le visage fermé.

Un fauve au repos. Ou bien attendant qu'on lui désigne sa prochaine proie...

— Donc, résumons-nous, si vous le voulez bien, Madame de Castellás, reprit Verkhovensky sur ce même ton un peu mielleux. Dans un premier temps, vous nous demandez de vous débarrasser de votre mari, devenu trop encombrant pour votre goût. Nous acceptons, prenons tous les risques qu'implique ce genre d'opération et la menons à bien. Maintenant, vous arrivez ici pour nous dire que vous avez changé d'avis et que nous devons relâcher ce même mari, après lui avoir raconté je ne sais quelle histoire « à dormir debout », comme vous dites si bien, vous autres Français.

— Mais je vous double la somme prévue pour cela ! intervint Blandine Devaux, sur un ton un peu trop plaintif, qu'elle se reprocha aussitôt.

— Bien sûr, bien sûr... admit le Russe sur un ton conciliant. Et croyez bien que nous sommes sensibles à l'effort auquel vous consentez. Seulement, il y a autre chose...

— Autre chose ? fit Blandine, sincèrement étonnée. Et quelle autre chose ?

Le sourire du Russe s'effaça brusquement et son regard devint d'une fixité à peine soutenable.

— Sonia, ma sœur ! gronda-t-il, presque sans desserrer les lèvres. Où est-elle ? Vous l'avez convaincue de partir avec vous, c'est ça ? Oh ! pas la peine de protester, je sais très bien que c'est ce qui s'est passé ! Et ça, voyez-vous, il ne peut être question que je le tolère. Question d'autorité. Ou de prestige personnel, si vous préférez. Donc...

Le sourire revint sur ses lèvres, mais ce n'était plus le même : de courtois il était devenu froid et cruel.

— Donc, il va vous falloir payer un prix supplémentaire pour le vol dont vous vous êtes rendu coupable...

— Un... Un prix supplémentaire ? bafouilla Blandine, qui commençait à perdre pied. Mais je n'ai que l'argent dont je vous ai parlé et je ne...

— Il ne s'agit pas d'argent, voyons ! l'interrompt doucement Verkhovensky en se levant de la chaise où il était assis. Vous m'avez pris Sonia afin de jouir d'elle, n'est-ce pas ? Eh bien, cette jouissance, il va falloir nous la rendre...

Sur le coup, Blandine Devaux ne comprit pas ce que le Russe voulait dire. Mais quand elle vit le fauve silencieux, Kraskine, s'avancer vers le canapé tout en déboutonnant son pantalon crasseux, elle réalisa.

Que, pour la deuxième fois, les deux Russes avaient l'intention de se servir de son corps.

Dans un sursaut de révolte, Blandine faillit se mettre à crier, à appeler au secours, à courir vers la porte.

Mais, aussitôt après, elle se rendit compte que ça ne servirait à rien. Et puis, il fallait qu'elle pense à Antoine. Pour lui, pour Sonia, le mieux était encore de se soumettre à ce que les deux Russes entendaient lui faire subir. En priant pour qu'ils prennent leur plaisir le plus vite possible.

Alors, en s'efforçant de ne pas laisser voir son dégoût, Blandine tourna la tête vers la silhouette massive de Kraskine et avança sa bouche vers la verge lourde et noueuse qui jaillissait de son pantalon ouvert.

Sans la moindre hésitation, Boris Corentin grimpa sur le « bateau » et arrêta sa voiture de service en plein milieu du trottoir, à une dizaine de mètres de l'entrée de l'immeuble dont Sonia Verkhovenskaïa leur avait indiqué l'adresse, dans la partie encore non « réhabilitée » du XI^e arrondissement.

De fait, la bâtisse de cinq étages paraissait particulièrement miteuse, probablement promise à une démolition prochaine. Déjà, les fenêtres en avaient été murées sur les deux étages les plus bas.

— On procède comment ? voulut savoir Aimé Brichot, tandis que Boris Corentin composait le code d'accès.

— Étant donné que nous ne sommes pas attendus et qu'ils n'ont aucune raison de se méfier particulièrement, il faut jouer à fond l'effet de surprise, répondit celui-ci. Tout va dépendre de ce qu'on va découvrir, de la disposition des lieux...

Sans un mot de plus, l'un derrière l'autre, les deux policiers pénétrèrent sous le porche sombre, où flottaient d'écœurants relents de vieille urine.

D'après les indications fournies par Sonia, son frère et son acolyte devaient se trouver dans un ancien atelier de menuisier, situé à droite de la cour intérieure.

De fait, une vague lueur jaune leur parvenait du bout du hall voûté, dont

ils ne pouvaient encore discerner l'origine.

Tout près d'eux, un chat émit un miaulement bref et aigu qui les fit sursauter tous les deux.

Puis, chacun ayant tiré son arme de service de son étui, Corentin et Brichot reprirent leur avancée silencieuse.

Blandine avait l'impression que tout son corps n'était plus qu'une boule de douleur. Principalement le bas de son corps. Et que cette souffrance ne s'arrêterait plus jamais.

Kraskine avait joui très vite, après qu'elle eut pris son sexe dans sa bouche. Par prudence, pour ne pas risquer de mettre le fauve en colère, Blandine avait consciencieusement avalé les jets brûlants et crémeux dont le Russe aspergeait sa bouche avec des râles à peine humains.

Elle s'était dit, alors, qu'elle s'en tirait à bon compte avec celui-là, et que si c'était aussi rapide avec l'autre, la « punition » n'aurait pas été trop sévère.

Elle n'avait pas tardé à se rendre compte qu'elle se trompait lourdement.

À peine Kraskine s'était-il retiré de sa bouche que Verkhovensky lui avait ordonné de se placer à genoux sur le bord du canapé. Puis, il avait retroussé sa jupe ample, arraché sans ménagement sa culotte avant de la pénétrer brutalement de toute la longueur de son sexe dur.

Pendant qu'il la besognait à grands coups de reins, Kraskine était revenu vers elle, un sourire ignoble sur sa face de brute, et avait entrepris de « caresser » sa poitrine. C'est-à-dire d'en martyriser entre ses gros doigts les pointes délicates et fragiles, arrachant à Blandine des gémissements de douleur qui semblaient exciter son bourreau encore plus.

Lorsque Verkhovensky avait enfin joui au plus profond de son ventre meurtri, Blandine s'était dit que, cette fois, l'épreuve prenait fin. C'est alors qu'elle avait découvert que l'énorme sexe de Kraskine était de nouveau en pleine érection. Et compris que son cauchemar était encore loin de sa fin.

De fait, à peine Verkhovensky avait-il quitté la place qu'il était remplacé par son homme de main. Blandine était presque résignée à ce deuxième assaut, lorsqu'elle réalisa que Kraskine ne voulait pas prendre la place de son patron.

En tout cas, pas *exactement* la même place...

Elle voulut se débattre, se soustraire au sexe énorme qui, à présent, tâtonnait de façon menaçante autour de l'entrée la plus étroite et la plus fragile de son corps. Mais le fauve la maintenait trop solidement pour qu'elle espère lui échapper.

Lorsque la verge pénétra ses reins d'une seule poussée brutale, Blandine eut l'impression qu'on l'ouvrait en deux avec une lame chauffée à blanc. Elle

hurla.

Ou, plutôt, elle aurait hurlé si Kraskine n'avait pas brutalement plaqué sa grosse patte sur le bas de son visage, bloquant son cri.

Et, depuis près de cinq minutes qu'il la labourait sans pitié, Blandine n'essayait même plus de crier. Les larmes s'écoulaient de ses yeux sans même qu'elle s'en aperçoive, insensible à tout ce qui n'était pas la douleur infernale qui irradiait de ses entrailles en feu.

Enfin, alors même qu'elle avait abandonné tout espoir, Blandine sentit son bourreau se coller brusquement contre sa croupe et exhaler un long râle de satisfaction bestiale. Elle en déduisit qu'il venait de se déverser en elle, et que son supplice allait prendre fin.

Elle put constater que la douleur refluit à peine, après qu'il se fut retiré d'elle. Néanmoins, elle voulut se mettre debout afin de reprendre une tenue plus décente.

La gifle monumentale qui l'envoya dinguer au fond du canapé, assénée par Kraskine, la prit totalement par surprise. Elle regarda tour à tour les deux hommes, avec un air de totale incompréhension. Tout en frottant machinalement sa joue qui virait à l'écarlate.

Kraskine s'était écarté d'environ deux mètres et se rajustait posément. Quant à Verkhovensky, Blandine frissonna du regard qu'il posait sur elle.

Celui du tigre qui s'apprête à porter le coup de grâce à la gazelle réduite à merci.

— Je vous en prie, prenez mon argent et laissez-moi partir d'ici ! gémit-elle, en sentant une sorte de panique incontrôlable l'envahir rapidement.

— Prendre votre argent ? Soyez sans crainte, nous n'allons pas y manquer ! répondit le Russe avec une ironie froide. Quant à vous laisser partir, ça...

Il prit le temps d'allumer une cigarette avant de poursuivre, sur le même ton égal :

— Je crains que cela ne soit plus possible, voyez-vous. Vous n'êtes pas une personne fiable, je m'en rends bien compte. Vous changez d'avis toutes les cinq minutes : dangereux, ça... Qui me dit que, sortant d'ici, vous n'allez pas décider, poussée par je ne sais quel remords stupide, de vous jeter dans les bras de la police pour tout lui raconter ?

— Mais non, voyons ! commença de protester Blandine. Jamais je ne...

Elle s'interrompit net, la gorge bloquée par l'horreur, en découvrant ce que Kraskine était en train de faire, avec des gestes précis et calmes.

À moins de deux mètres d'elle, très concentré, il était occupé à visser un silencieux sur le gros pistolet noir qu'il tenait dans sa main droite.

— Je suis désolé, Madame de Castellás, murmura Verkhovensky, vraiment désolé. Mais c'est beaucoup mieux comme cela, croyez-moi...

Tétanisée, Blandine Devaux vit le bras de Kraskine se déplier à l'horizontale, jusqu'à ce que le petit trou du silencieux soit braqué pile sur son visage.

À l'intérieur de son cerveau, une voix lui hurlait de fuir, de tenter quelque chose, n'importe quoi. Mais rien à faire : aucun de ses muscles ne lui obéissait plus.

Elle allait mourir.

Sa tête allait exploser.

C'était une question de secondes.

De fractions de seconde...

C'est alors que, sous une poussée violente et soudaine, la porte en bois de l'atelier vola littéralement en éclats.

Les Russes se retournèrent d'un bloc, juste à temps pour voir deux silhouettes bondir à l'intérieur de la pièce.

— Police ! cria Boris Corentin. Lâchez votre arme et ne faites plus le moindre geste !

Lev Kraskine n'hésita pas le moins du monde. Il fit ce qu'il était programmé pour faire quasiment depuis toujours, dans ce genre de situation.

Se détournant de Blandine Devaux, il balaya l'espace de son bras tendu, jusqu'à ce que le canon de son arme se retrouve face à l'homme qui venait de crier.

Et il fit feu.

Une fraction de seconde trop tard.

Au moment où son index pressait la queue de détente, la balle tirée par Corentin lui transperçait le front et transformait son cerveau en bouillie..

Sa balle à lui alla se perdre loin au-dessus des têtes des deux policiers.

Kraskine était encore debout, tanguant comme un homme ivre, que Verkhovensky avait déjà bondi, tel un félin, pour se mettre à l'abri d'une grosse scie mécanique, couverte de poussière et de toiles d'araignées.

Profitant de la confusion, Blandine s'était tramée en bas du canapé et, à quatre pattes, tentait de rejoindre une petite porte entrebâillée, située au fond de l'atelier.

— Verkhovensky, sortez de là ! ordonna Boris Corentin, tout en se mettant prudemment à couvert, tandis qu'Aimé Brichot restait à proximité de la porte pour contrecarrer toute tentative de fuite éventuelle.

Il n'y eut aucun mouvement, derrière la grosse scie.

— Verkhovensky ! appela de nouveau Corentin. Sortez les mains en l'air ! Tout est fini pour vous et vous le savez. Votre sœur nous a tout avoué !

— M'étonne pas de cette salope ! gronda le Russe, toujours invisible derrière la machine.

— Allons, sortez, ne m'obligez pas à aller vous chercher ! cracha Corentin d'une voix plus sèche.

— Vous n'aurez pas à venir me chercher ! répondit le Russe, sur un ton étrangement lointain.

Boris Corentin en était à se demander ce que son adversaire voulait dire, lorsqu'une énorme détonation claqua, en provenance de la scie.

Et il comprit.

Comprenant, il se rua en avant, les mâchoires serrées, la rage au ventre.

Le spectacle qu'il découvrit en contournant la grosse machine rectangulaire ne le surprit pas, puisqu'il avait instantanément deviné ce qui venait de se produire.

Plutôt que d'être pris et d'aller moisir durant des années dans une quelconque prison française, Vladimir Petrovitch Verkhovensky avait introduit le canon de son arme dans sa bouche et s'était fait sauter la cervelle.

Un combattant digne de ce nom doit toujours s'arranger pour ne pas être pris...

— C'est fini, murmura Boris Corentin à l'adresse d'Aimé Brichot qui venait de le rejoindre.

Au même moment, le hurlement strident émis par Blandine Devaux vint leur vriller les tympans.

Les deux policiers se ruèrent en même temps vers la petite porte métallique par laquelle avait disparu la jeune femme. Derrière se trouvait un petit couloir crasseux, au bout duquel s'ouvrait une autre pièce.

Sur le seuil de laquelle se tenait Blandine Devaux, figée telle une statue dans une posture étrange, non naturelle, un bras à demi levé et la tête rejetée sur le côté droit.

Boris Corentin arriva le premier à son niveau. Il découvrit un visage tétanisé d'horreur, rendu presque laid par le mélange de dégoût et de peur qui en tordait les traits, révélsait les yeux, cadavérisait le teint.

— Bon sang, c'est pas possible ! s'exclama Aimé Brichot, arrivant sur sa gauche.

C'est alors seulement que Boris Corentin eut le réflexe de regarder à l'intérieur de la pièce, afin de voir ce qui avait pu mettre la jeune femme dans un état pareil.

Il découvrit un sommier métallique sur lequel était étendu un homme qu'il supposa être Antoine Devaux.

Ou plutôt, pour être plus précis, plus exact, *une partie* d'Antoine Devaux.

Car ce n'était que son corps qui reposait sur le treillage métallique à demi rouillé.

Pour sa tête, proprement sectionnée au ras du menton, elle était posée sur

la petite table de bois située près du lit. On lui avait soigneusement tourné la face vers la porte.

Une face aux yeux clos, mais sur laquelle semblait flotter encore un bien étrange sourire...

CHAPITRE XV



— Alors ? demanda tout de suite Géraldine Hébert, lorsque Boris Corentin et Aimé Brichot pénétrèrent dans le bureau des Affaires recommandées.

— Alors, Blandine Devaux a tout avoué sans faire trop de difficultés, lui répondit Boris Corentin, tout sourire, en se débarrassant de son blouson.

— Elle s'est quand même fait un peu tirer l'oreille au début de l'interrogatoire, tempéra Aimé Brichot. Mais quand on lui a dit qu'on allait la confronter avec Sonia Verkhov... Ah ! je crois que je n'arriverai jamais à prononcer ce nom !

— Verkhovenskaïa, l'aida gentiment Géraldine. C'est le féminin de Verkhovensky...

— Bref, quand on lui a dit que la Sonia en question l'avait proprement balancée, elle s'est complètement effondrée en sanglots et elle a avoué tout ce qu'on a voulu.

— Comment ça se fait ? s'étonna Géraldine.

— Blandine Devaux était amoureuse de Sonia, répondit doucement Boris Corentin. violemment et inconditionnellement amoureuse. Tu peux comprendre ça, Petit bonhomme ?

— Je crois que oui, Grand chef ! sourit Géraldine, faisant apparaître la petite fossette de sa joue droite. Et, du coup, elle n'a pas supporté d'avoir été trahie par elle, c'est ça ?

— En gros, oui. Du reste, elle n'avait pas grand-chose à nous raconter que nous n'ayons plus ou moins deviné. Apparemment, elle a épousé Antoine Devaux contre son gré, plus ou moins forcée par son père qui a vu là le seul moyen de sauver sa précieuse famille et son encore plus précieux nom d'une faillite irrémédiable. En faisant miroiter à Devaux un titre de vicomte que ce malheureux n'aurait jamais obtenu de toute façon, d'après mes renseignements.

— En fait, résuma Géraldine, ce qui nous a bloqués un moment, c'est que les manigances de Blandine Devaux n'avaient rien à voir avec l'assassinat de Coralie Valbert par son mari.

— Exact, confirma Aimé Brichot. Mais Blandine a compris tout de suite que c'était son mari le coupable, grâce aux indications que lui a fournies son frère Charles...

— Lequel est également passé aux aveux, dès qu'il a su que sa sœur était entre nos mains, ajouta Corentin.

— Beau gâchis, tout ça... soupira Géraldine, en remontant ses petites lunettes rondes sur son nez retroussé. Finalement, le seul vrai innocent, là-dedans, c'est Louis de Castellás.

— Oui, mais j'ai comme l'impression qu'il lui faudra un certain temps pour s'en remettre, dit Boris Corentin. Et puis, maintenant qu'il n'a plus son « surintendant des finances » pour le renflouer, son restau ne va sûrement pas tarder à péricliter.

— D'autant qu'il faudra tout de même qu'il rende des comptes à la justice, tempéra Aimé Brichot : il savait très bien qui était désigné par le surnom de « Fouquet » et il ne vous a rien dit, le soir où vous l'avez interrogé. Il y a entrave, là...

Corentin eut un geste vague :

— Son avocat pourra toujours plaider l'ignorance, ou l'oubli... Il s'en tirera bien, je suppose...

Il s'ébroua et regarda tour à tour Aimé Brichot et Géraldine Hébert :

— Et si on allait s'en jeter un à la Brasserie du Palais ? C'est moi qui invite...

— Allez-y, les garçons, je vous rejoindrai : j'ai donné rendez-vous à Justine ici. On dîne toutes les deux, ce soir.

— Et comment va-t-elle, cette chère Justine ? demanda Corentin, qui trouvait la « jumelle » de Géraldine plutôt à son goût.

Ce qui était normal puisqu'elle ressemblait étonnamment à sa coéquipière, mais avec un très gros avantage sur elle.

Justine n'était pas, mais du tout « féminophile »...

— Tu n'as qu'à lui demander toi-même, Grand chef ! répondit Géraldine, les yeux tournés vers la porte.

En effet, Justine Sandillon, journaliste de son état et meilleure amie de Géraldine Hébert, venait de faire son apparition dans le bureau. Elle sauta directement au cou de Boris Corentin et l'embrassa sur les deux joues. Mais très près de la commissure des lèvres...

— Justine va très bien, surtout quand elle vous voit ! susurra-t-elle, en le regardant droit dans les yeux. Et elle est très touchée que vous vous préoccupiez d'elle... même si elle trouve que vous ne le faites pas assez !

— Eh ! oh ! arrête un peu ton numéro d'affolée de la touffe, tu veux ? protesta Géraldine. Je t'ai déjà dit qu'on ne touchait pas à mon Grand chef !

— C'est bon, calme-toi, ma Didine, rigola la jeune journaliste, je ne vais pas te le bouffer, ton Grand chef ! Quoique... S'il le demande bien poliment...

— Bon, on va se le lamper, ce godet ? la coupa Géraldine, en se dirigeant vers la porte.

Avant de sortir, elle se retourna et pointa son index en direction de son amie :

— Et, pour la dernière fois avant carnage, *arrête de m'appeler Didine !*

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

TABLE

[1] Moët Hennessy – Louis Vuitton : groupe français présidé par Bernard Arnaud, leader mondial de l'industrie du luxe.

[2] Le premier duc de France (Montmorency jusqu'en 1632, puis d'Uzès ensuite) est le premier noble du royaume, juste après les princes de sang.

C'est lui qui, lors du sacre royal à Reims, porte les « honneurs », c'est-à-dire le sceptre et la couronne. C'est également lui qui prononce la phrase rituelle : « Le roi est mort, vive le roi ! » destinée à marquer la continuité sans faille de la dynastie régnante.

[3] Fernando Botero est un peintre et sculpteur colombien, né en 1932, connu dans le monde entier pour sa propension à représenter des hommes et surtout des femmes frappés d'obésité.